



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

0H 3615.9



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

BEYROUT
ET LE LIBAN.

II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET C^o
rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice.

BEYROUT ET LE LIBAN

RELATION

D'UN SÉJOUR DE PLUSIEURS ANNÉES

DANS CE PAYS

Par M. Henri GUYS,

Ancien Consul de France, Officier de la Légion-d'Honneur et du Sauveur de Grèce,
Chevalier du Saint-Sépulchre de Jérusalem et de saint Grégoire-le-Grand,
décoré des ordres en diamants du Lion et Soleil de Perse, et du Nitchan Iftihar de Turquie.

précédée d'une

LETTRE DE M. POUJOULAT.

« 2 »

TOME SECOND.

PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS.

— COMON, ÉDITEUR —

QUAI MALAQUAIS, N. 45.

1850.

77-8

Ott. 3615.9

Harvard College Library

7 MASS. HOSPITAL

100 Mt. Vernon St. Boston
U.S. National Medical Library

152
43

RELATION
D'UN
SÉJOUR DE PLUSIEURS ANNÉES
A
BEYROUT
ET DANS LE LIBAN

CHAPITRE XXVI.

Antiquités du Liban : *Ain-el-gabou ; Fagra, Sanninn, Gebel el-Knissié, Feytruun.*

Tous les voyageurs, qui, de mon temps, venaient à Beyrouth n'avaient qu'un desir, celui de voir Balbek ; parce que c'était le seul endroit qui, dans cette partie de la Syrie, excitât leur curiosité à un suprême degré, à cause des restes, encore très beaux, de ce que l'art y avait créé et qu'on ne connaissait que par les descriptions emphatiques de quelques écrivains, qui avaient eux-mêmes amplifié sur les récits des voyageurs.

Ayant fait plusieurs découvertes, je les leur indiquais; alors ils visitaient les endroits que je leur désignais, si cela convenait à leurs conducteurs, très peu contemplateurs, de leur nature (1).

Je donnai d'autres conseils à plusieurs voyageurs qui étaient disposés à les suivre, et cependant je n'ai pas appris qu'ils en aient profité entièrement. La science des découvertes est hérissée de tant de difficultés, elle cause tant de peines, que pour se décider à les surmonter il faut un grand fond d'amour pour la vénérable antiquité, ou un goût excessif de la nouveauté. Elle demande aussi beaucoup de temps, et les touristes, en général, ne veulent visiter les pays qu'en courant.

Dans chaque course que je faisais, je ne manquais jamais de dévier de ma route, toutes les fois que j'apprenais qu'il y avait quelque chose à voir : bien entendu après de nombreuses demandes au conducteur et aux personnes que je rencontrais.

Il est vrai que mon excessive curiosité m'a fait faire maintes courses dangereuses et inutiles, mais doit-on cesser de naviguer parce que la mer est féconde en accidents ?

(1) M. Chesney à qui je traçais un itinéraire pour retrouver la route que les anciens ont dû établir entre Balbek, Biblos et Beryte, m'écrivit, le 30 octobre 1830 : Que son mouk्रे ne voulut pas le suivre pour lui faire prendre une direction qui lui était inconnue, bien qu'elle ne pût les égarer. Il avait découvert l'ancien chemin.

Mes questions étaient souvent cause de mes excursions périlleuses et infructueuses ; je demandais : Avez-vous dans votre contrée quelque ruine considérable, de vieux châteaux, des églises païennes, enfin de grosses pierres ? Et l'on me menait voir des blocs de rochers qui, à la vérité, avaient reçu un commencement de travail, mais dont la vue ne me faisait pas oublier la fatigue qu'ils m'avaient coûtée.

J'avais lu dans Volney qu'il existait un pont naturel, et cependant ce n'était pas précisément pour le voir que j'entrepris, à mon retour de Balbek, le pénible voyage aux ruines qui sont de ce côté là et dont aucun voyageur n'avait parlé. Les fatigues, que cette course me causa, servirent à me faire chercher une autre route que je pris à une seconde visite à *Fagra*, en passant par *Antoura*, *Ageltoun*, *Feytroun*, etc.

Celle que je suivis précédemment m'obligea de contourner le large bassin qui commence au pied du *Sanninn*. Il est vrai qu'il me fit voir le grand village de *Besconta*, bâti sur le penchant de la montagne qui domine un très grand vallon. Il est habité par des Maronites et des Grecs. Une dizaine d'ermites y font leur résidence, ainsi que plusieurs cheikhs de la maison Khazen. L'industrie du pays consiste principalement à tisser de la toile de coton. On en teint une grande partie en bleu. Les femmes y sont presque toutes voilées en noir.

En quittant Besconta, et suivant la même route, le penchant du Sanninn décrivant un demi cercle, on arrive à *Aïn el-Qabou*, qui est un petit hameau entouré de vignes et de mûriers, où l'on trouve au bas une source d'excellente eau, prenant son cours du milieu d'une bâtisse en voûte dont le contours de l'arc porte une inscription grecque.

De Aïn el-Qabou on gravit la montagne et l'on arrive à une ancienne mosquée turque dédiée, dit-on, à Jonas. Delà on descend dans un vallon charmant ; mais j'oubliais une circonstance ;

En venant à Besconta, il nous avait fallu traîner nos chevaux , que les mauvais chemins avaient déferrés et dont les pieds étaient abîmés : notre premier soin, en arrivant, avait été de nous prévaloir des ressources que ce grand village offrait. Mais, ô fatalité ! c'était la fête des saints Apôtres, et le maréchal maronite n'eût pas ferré nos chevaux pour tout l'or du monde. Nous eûmes beau le solliciter ; ce fut peine inutile. Il se retrancha derrière les lois de son église, et nous allions nous résoudre à passer la nuit à Besconta, lorsqu'on nous prévint que les Grecs, n'étant pas en fête, pouvaient nous rendre le service que nous refusaient les maronites. Il est effectivement douze jours de différence entre ces deux nations, parce que l'un a adopté le calendrier Grégorien et que l'autre a refusé de l'admettre, par la grande

raison qu'il a été réglé par les soins d'un Pape...

Le soir nous fîmes halte à *Deir el-Niah*. C'est un couvent de religieuses grecques catholiques, dont la plupart étaient d'Alep et de Damas. Il y avait alors une chaldéenne dont la voix était admirable. Nous en jugeâmes avec toute l'impartialité qui naissait de la circonstance, puisque nous n'avions pas entendu parler de cette religieuse et de son organe délicieux.

Le soir, nous avons prié le supérieur général, qui se trouvait là, de nous donner un guide pour Faqra et il nous l'avait promis.

Les voyageurs se couchent toujours de bonne heure pour être sur pied avant l'aurore, à cause des préparatifs qui, à chaque départ, prennent beaucoup de temps et pour éviter les fortes chaleurs.

Ayant achevé d'équiper nos chevaux, nous demandâmes le guide, et comme on nous dit que c'était le prêtre qui officiait, nous entendîmes la messe, plutôt que de rester à l'attendre dans une demi-obscurité.

Notre entrée dans l'église, surmontée d'une coupole et que n'éclairaient que les cierges et lampes de l'autel, fut suivie d'une impression que jamais je n'oublierai. Nous restâmes comme en extase, mes compagnons de voyage et moi, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que la faculté d'expri-

mer ce que nous sentions nous fut rendue ! C'était la voix enchanteresse de Mariem la Chaldéenne qui nous avait électrisés. Le chant grec liturgique est extrêmement brillant, pathétique, harmonieux, et les roulades n'en sont pas exclues, bien s'en faut, parce que c'est le genre dans lequel cette religieuse excellait. Elle était placée à la tribune et sa voix s'élevait jusqu'à la coupole pour rouler dans la nef, après avoir réveillé tous les échos du temple et ils sont nombreux, les orientaux tenant beaucoup, dans leur constructions, à certaines règles de l'acoustique pour suppléer à l'absence des instruments de musique.

La sainteté du lieu, l'heure matinale, pendant laquelle les voyageurs, qui n'ont dormi que par l'excès de leur fatigue, sont comme engourdis, l'espèce d'obscurité qui régnait autour de nous, ajoutèrent sans doute à l'effet de l'étonnante voix dont chacun de nous n'avait pas entendu la pareille. Il faut que le chant des religieuses soit une anomalie dans la liturgie grecque, car il ne ressemble nullement à la psalmodie nasillarde des papas.

Je parlai de la religieuse chaldéenne et plusieurs amateurs allèrent l'entendre. Elle était devenue une des célébrités de la montagne. M. Beaudin fut aussi enchanté que moi de sa belle voix, et il poussa son enthousiasme jusqu'à demander à le lui exprimer. Mais quel propos tenir à une religieuse

qui ne doit pas se glorifier d'un talent mondain ! M. Beaudin, qui était trop au fait des ressources de l'orient pour rester en arrière dans une pareille circonstance, lui dit : « Ma sœur, votre voix fait » admirer Dieu ! »

Nous nous arrachâmes à ce couvent, qu'au reste nous devions revoir et nous montâmes à cheval.

Nous apprîmes, à notre retour, qu'il existe des ruines et même des inscriptions à une ou deux heures du couvent, vers l'est, et que l'endroit s'appelle *Beddin*, mais nous ne pûmes plus les aller voir.

Nous gravîmes de hautes montagnes par des chemins tortueux et pénibles..... Mais on ne songe pas aux désagréments de la route, lorsque l'œil est constamment récréé par des points de vue toujours nouveaux. C'est de tout le Liban le pays que j'ai trouvé le plus pittoresque. Des montagnes verdoyantes, dont les sommets sont couronnés d'énormes blocs de rochers, qui semblent prêts à se précipiter; de riches vallons, des bois de chênes, de noyers, de pins; des torrents d'une eau limpide et fraîche (1) font oublier la longueur du chemin. On arrive à Faqra après une heure de marche.

(1) Le lecteur ne sait peut-être pas que l'eau à Beyrouth est aussi chaude que si elle avait subi l'action du feu et que, pour un voyageur qui a quitté cette ville en été, l'eau fraîche est peut-être un des agréments qui l'intéressent le plus à la montagne.

Les premiers objets que se présentèrent à notre vue, dans une espace de terrain d'environ une demi lieue, parmi des rochers épars, ce furent quelques murs bâtis en pierre de taille d'une forme régulière et assez bien conservés. C'est sans doute l'emplacement d'une ancienne ville.

A quelques pas de la route, à gauche, on se trouve au milieu des décombres du temple de Faqra.

Le temple proprement dit n'a que 54 m. de long sur 44 m. de large. Les murs sont formés de pierres ayant la plupart 89 c. de long sur 75 c. d'épaisseur, superposées à sec, c'est à dire sans ciment.

La façade était décorée de six colonnes de style égyptien de 4 m. 25 c. de diamètre dans leur base. Les chapiteaux, dont quatre ronds et deux carrés assez bien conservés, ont 4 m. de hauteur et 4 m. 68 c. de largeur. Les piédestaux ont 4 m. 45 c. de façade, 4 m. côté 54 c. de et 4 m. 95 c. de haut. Celui de droite porte au milieu une espèce de guirlande très usée.

La cour ou parvis a 58 m. de long et 50 m. de large. Du côté gauche, en entrant dans les parties latérales de la façade du temple, plus de la moitié de la largeur du mur du parvis est formée par des rochers taillés à pic, et du côté droit il est de près du tiers. Il paraîtrait qu'il régnait autour de la cour un péristyle orné de colonnes d'ordre ionique de 72 c. de diamètre. Les doubles colonnes des

angles gisent sur le sol ; elles sont d'une seule pièce.

Les colonnes les chapiteaux, l'entablement et les bases du temple sont de la même matière et ont été taillés dans les rochers environnants, de même que les petites colonnes de la galerie latérale ; mais les murs de la façade extérieure, ou de la cour, et les colonnes de la galerie qui est en face du temple, sont d'une pierre jaunâtre sablonneuse, qui se trouve aussi dans l'endroit et qui diffère de celle du temple dont la couleur est d'un gris bleuâtre.

A la vue de cette quantité de tronçons et de chapiteaux qu'on trouve çà et là, on serait tenté de croire qu'il existait une colonnade devant la première entrée, celle de la cour. Cette supposition est aussi corroborée par la remarque que les colonnes du dehors sont plus grosses que celles des galeries. J'ai fait une vue générale de cette ruine.

La différence du style semblerait aussi annoncer que les deux ouvrages ne sont pas de la même époque. Le monument extérieur est visiblement moins ancien que l'autre.

En face de la porte principale et à 50 pas, on trouve une ruine carrée ayant une entrée sur la partie sud. Les pierres qui en restent sur trois assises ont la plus longue 5 m. 86 c. de long, 93 c. de haut et 73 c.

d'épaisseur et la plus grosse 2 m. 85 c. de long, 1 m. 86 c. de haut et 1 m. 20 c. d'épaisseur.

A environ dix minutes au nord on voit encore debout le tiers, à peu près, d'une petite pyramide qui occupe un carré de 16 m. 41 c. Son élévation actuelle, du côté de la porte, est de 7 m. 50 c.

La porte d'entrée est assez grande ; je crus m'apercevoir qu'elle était ornée d'une inscription usée par le temps et traversée, en divers endroits, par des lézardes. Ayant visité ce monument à diverses époques du jour, je pus profiter des moments où les caractères étaient le plus lisibles et je copiai cette inscription et celle qui est à droite sur la pierre de l'angle.

Cette porte donne sur un pas perdu ; en face est une autre porte qui conduit dans un couloir transversal (1) qui aboutit à droite au couloir principal ; vers deux tiers à gauche, en montant, on trouve une porte donnant sur le couloir du milieu ; delà on passe dans le couloir de la terrasse, éclairé, ainsi que celui du milieu, par une ouverture en forme de meurtrière, pratiquée dans l'épaisseur du mur, jusqu'à un escalier qui conduit à une petite fenêtre aboutissant au dessus de la porte d'entrée. Du milieu de ce couloir on

(1) Au bout de ce couloir est une porte murée. Elle doit conduire à une seconde chambre sépulcrale placée au dessous de l'autre. L'élévation de celle-ci et le massif de la pyramide l'annoncent assez.

arrive à un passage d'où l'on entre dans une chambre qui a 5 m. 50 c. de hauteur; à droite en entrant, dans un des angles, il existe une ouverture de 55 c. de large, 66 c. de haut et 4 m. de profondeur. Le long des parois du passage, qui conduit à cette chambre, on aperçoit une échancrure ou ligne creuse, large de 44 c. avec un rebord extérieur de 40 c. de la hauteur de 5 m. environ, prenant du haut du passage, qui est maintenant à découvert, jusqu'au bas, des deux côtés latéraux, par où l'on descendait la porte à coulisse qui fermait hermétiquement la chambre sépulcrale.

Du bas du couloir principal est une ouverture qui conduit dans une autre petite chambre, située au dessus de la porte d'entrée. Elle a 4 m. 57 c. d'enfoncement du côté est, et 4 m. 54 c. de l'angle du fond du corridor à gauche à l'angle intérieur.

Ce monument a dû être construit ou réparé par l'ordre de Tibère Claude qui l'avait mis sous la protection du grand dieu Ravolon, en l'honneur duquel était sans doute érigé le temple de Faqra.

On voit au sud de la pyramide plusieurs fondations d'édifices carrés, dont les pierres sont taillées. Autour de ces espèces de tombeaux et parmi les rochers, on découvre une grande quantité de débris d'architecture, en marbre blanc d'un fort joli goût et très varié, de même que plusieurs sarcophages.

Par l'un des couvercles on est porté à juger qu'il a dû appartenir à la sépulture de quelque personne aisée.

A une heure à l'est de Faqra, dans un large et profond ravin, s'élance impétueusement le *Nahr el-Leben* (rivière de lait). Il est traversé par un pont, d'une seule pièce de rocher, formé par la nature, mais achevé probablement par la main de l'homme ; car le hasard ne produit point des arcs parfaits, une voûte égale d'une certaine étendue. La largeur de ce pont singulier est de 34 m., sa longueur de 52 m. et sa hauteur d'environ 58 m. dans sa partie la plus élevée. Sa surface est couverte d'une forte couche de terre qui est semée de grains.

La vue de ce pont est vraiment majestueuse ; le murmure de l'eau, arrêté dans son cours par différents gros blocs détachés du rocher et amoncelés dans le lit de la rivière, le cri perçant des vautours, qui hantent ce lieu, l'accent plaintif du ramier qui y a fixé sa demeure, l'air refoulé par mille chauves-souris voltigeant d'un angle du pont à l'autre dans une espèce d'obscurité, donnent à cet endroit solitaire un aspect sauvage et imposant qui a aussi son charme.

L'eau de cette source qui est à deux cents pas du pont sort à gros bouillons et s'échappe avec une violence incroyable entre deux rochers. Elle est ex-

trêmement froide et sa vertu digestive est renommée dans toute cette contrée.

En jaillissant de sa source, le Lében prend tout de suite un cours très rapide par deux canaux qui arrosent différents pays et finissent par se jeter dans les rivières du Chien et de Beyrout.

On prétend que par sa force ascendante cette source tenait suspendue une grosse pierre, semblable à une meule de moulin ; on la voit, dit-on, encore au fond de l'eau.

Les gens du pays font quelquefois des visites à Faqra, mais ils y sont uniquement attirés par la vertu du *Leben*. Les antiquités sont sans attrait pour les Arabes, et les ruines leur font horreur, comme étant la décrépitude des monuments.

Deux cheikhs, qui annoncèrent vouloir me faire honneur à mon second voyage, se firent accompagner de provisions de leur goût et surtout d'un broc de vin.

Vers les dix heures, la faim tourmentait les cheikhs ; je m'impatientais de ce que le soleil ne me servait pas assez, tout en me perçant le crâne, pour déchiffrer une des inscriptions, et mes deux affamés me dirent qu'il était temps de déjeuner. Ils firent égorger à cet effet un bouc qu'ils avaient amené, et pendant qu'on en préparait des morceaux, pour être rôtis, les cheikhs cherchaient à s'ouvrir l'appétit

en dévorant le cœur et le foie encore chauds de l'animal, qu'ils arrosaient de bonnes rasades de vin d'or, le plus capiteux de tous les vins connus.

Nous laissâmes ces amateurs se délecter à ce qui nous paraissait la plus grande dépravation du goût, et pour ne point paraître avoir entièrement perdu l'appétit à la vue des moyens qu'ils employaient pour l'appeler chez eux , nous fîmes apporter nos provisions et nous prîmes notre repas en leur aimable compagnie. Ces braves gens trouvèrent moyen de consommer le bouc et le broc , sans goûter cependant de cette eau si renommée dont j'avais cru qu'ils auraient été obligés d'invoquer le secours.

De retour à Faqra , je parcourus les champs qui sont au sud et qui contiennent une si grande quantité de ruines qu'il n'est nul doute que ce ne fût l'emplacement d'une ancienne ville dont le nom nous est jusqu'ici inconnu.

Parmi ces ruines on remarque un petit temple dans le fond duquel est une pièce où l'on voit de droite et de gauche des gîtes mortuaires.

Deux catacombes assez soignées sont creusées dans le roc.

C'était de la source el-Leben que la ville recevait l'eau qui lui servait aussi à arroser ses jardins. Le canal qui la conduisait se rencontre encore en divers endroits.

Sur une montagne en face et à une demi lieue de Faqra, je trouvai gravées, assez grossièrement, sur le rocher, les trois lettres T E B, dont la première a 25 c. et les deux autres 36 c. de hauteur, à 2 m. 50 c. du sol.

En revenant à Beir el-Niah, nous vîmes, non loin du couvent, un sarcophage orné de sculptures; sur les côtés étaient représentés des boucliers.

Nous avions le choix de deux grands vallons à descendre : celui de l'enfer (*ouadi gehennon*) et celui de la croix (*ouadi essalib*). Nous fûmes effrayés par le nom du premier, qui est, dit-on, des plus dangereux, mais nous n'eûmes pas lieu de nous louer du second. Il est d'une longueur extraordinaire et sa pente est des plus rapides. Nous descendîmes pendant près de trois heures, menant nos chevaux en laisse, précaution fort utile si l'on ne veut pas aller plus vite en rampant dans l'espace.

Dans le second voyage que je fis à Faqra, je visitai les ruines de *Feytroun*; elles n'ont aucun caractère. Ce sont de grosses pierres dont quelques unes se trouvent superposées. Les autres offrent le plus parfait désordre. Je pense qu'il a existé dans cet endroit une tour de signaux.

Le haut Sannin avait aussi sa vigie. Le bâtiment carré, dont on voit encore les vestiges sur le point

le plus élevé de cette montagne, ne peut pas avoir eu une autre destination. Les bâties qu'on y trouve encore ont dû servir de logement au préposé de cet établissement. La grande voûte servait sans doute de citerne.

Le *gebel el-knissié* (montagne de l'église) est ainsi nommé à cause d'un petit temple qui le couronnait; il possédait, comme le *Sanninn*, sa tour d'observation et une chambre voûtée destinée à recevoir l'eau de la pluie.

CHAPITRE XXVII.

Suite des antiquités du Liban.

J'ai fait deux courses à *Balbek*, par la route des caravanes et par un chemin que je me suis tracé ;

je le conseille aux voyageurs qui de Beyrouth voudront aller visiter l'ancienne Héliopolis.

La route par *Mar-Moussé* (1) est plus courte de quatre heures et d'ailleurs moins mauvaise, ce qui la rend plus agréable.

En suivant la marche des caravanes de Damas, on décrit un grand contour, et c'est une pure perte pour le voyageur.

Par cette voie là, il n'a que le *Moghr el-Meztèn* (grotte embellie) à voir. C'est un tableau monstre, faisant face au Beqâa, à quelques minutes de *Qab-Elias*.

Au dessous sont des ruines d'une certaine étendue.

Ce monument, qui a environ 45 m. de proportion, a dû servir aux divinités tutélaires de cette vallée fertile. Les trois niches devaient en contenir les statues.

Le château de Fakhereddin, à *Qab-Elias*, n'offre rien de particulier (2), et le prétendu tombeau d'Elie n'est pas curieux.

(1) Dans le *Voyage* du maréchal Marmont, ce couvent est appelé *Mar-mouset*; ce qui provient sans contredit du prote. Sur les anciennes cartes de l'Algérie *Mars el-Gesmet* est toujours rendu par Jeannette

(2) Il a été démoli, en grande partie, en 1822, par les pachas chargés d'aller assiéger la ville d'Acre où Abdallah avait proclamé son indépendance.

Les musulmans ont pour ce prophète, la même dévotion que les chrétiens ; aussi les visites que lui font les différentes sectes sont-elles fréquentes. Une mosquée est auprès et les cheikhs qui la desservent vivent des offrandes qu'apportent les personnes qui espèrent obtenir l'intercession du saint, en faisant le pèlerinage de l'endroit qu'on assure renfermer les restes mortels d'Élie : cela n'empêche pas les musulmans et les chrétiens d'ajouter habituellement au nom d'Élie le surnom de : *le vivant*.

La carte de Beqâa offre plus d'un nom de monuments consacrés à des prophètes (Nébis) ; ce qui attesterait la haute dévotion des mahométans de cette vallée.

Le plus surprenant est incontestablement le tombeau de Noé dont je parlerai prochainement. Ils sont tous curieux sous le rapport des inscriptions arabes qui en recouvrent les murs intérieurs. Elles serviraient à faire connaître bien des noms qui prendraient place dans l'histoire, s'ils ne s'y trouvaient déjà.

Je crois qu'il s'agit là d'un conflit de croyances, et que chaque peuple conquérant aura voulu honorer à son tour les santons de son endroit contre l'axiome reçu, parce que chez les orientaux il faut prendre le contrepied de toutes choses.

Je n'engagerai pas non plus les voyageurs d'aller

voir les ruines de *Mechmiehé*, à une heure et demie de *Mar Hanna Chorieir*. On n'y trouve, d'un peu curieux, que quatre énormes sarcophages dont un double ayant 2 m. de longueur et autant de haut. Avec un peu de complaisance on pourrait découvrir çà et là quelques restes d'antiquités ; mais tout ce que j'y ai vu m'a paru informe et dénote seulement une grande vétusté.

A mi chemin de *Meroudj* à *Zahlé*, c'est à dire trois heures avant d'arriver à ce dernier endroit, j'ai aperçu, sur un rocher, le monogramme de l'empereur Adrien ; une autre fois je trouvai gravée sur la voûte une époque bien vague, *IX Julii*, qui devait être alors comme les journées de Juillet de notre époque.

Il est deux routes de *Zahlé* à *Balbek* et je les ai suivies sans y rien trouver qui soit digne de remarque, si ce n'est les inscriptions assez insignifiantes d'*Ablah*, et le petit oratoire musulman qui est à une demi-heure de la ville du soleil.

C'est avec les débris de divers temples, que *Balbek* a dû contenir, que cet oratoire et les mosquées de la ville ont été bâtis ; car on voit dans celles-ci des colonnes de différentes formes et matières.

Je fis de nombreuses courses de *Zahlé* qui me valurent quelques découvertes.

La plus importante pour moi a été celle du tombeau Romain que les Arabes appellent *el-Djebb*

Les musulmans ont pour ce prophète, la même dévotion que les chrétiens ; aussi les visites que lui font les différentes sectes sont-elles fréquentes. Une mosquée est auprès et les cheikhs qui la desservent vivent des offrandes qu'apportent les personnes qui espèrent obtenir l'intercession du saint, en faisant le pèlerinage de l'endroit qu'on assure renfermer les restes mortels d'Elie : cela n'empêche pas les musulmans et les chrétiens d'ajouter habituellement au nom d'Elie le surnom de : *le vivant*.

La carte de Beqâa offre plus d'un nom de monuments consacrés à des prophètes (Nébis) ; ce qui attesterait la haute dévotion des mahométans de cette vallée.

Le plus surprenant est incontestablement le tombeau de Noé dont je parlerai prochainement. Ils sont tous curieux sous le rapport des inscriptions arabes qui en recouvrent les murs intérieurs. Elles serviraient à faire connaître bien des noms qui prendraient place dans l'histoire, s'ils ne s'y trouvaient déjà.

Je crois qu'il s'agit là d'un conflit de croyances, et que chaque peuple conquérant aura voulu honorer à son tour les santons de son endroit contre l'axiome reçu, parce que chez les orientaux il faut prendre le contrepied de toutes choses.

Je n'engagerai pas non plus les voyageurs d'aller

voir les ruines de *Mechmiché*, à une heure et demie de *Mar Hanna Chorier*. On n'y trouve, d'un peu curieux, que quatre énormes sarcophages dont un double ayant 2 m. de longueur et autant de haut. Avec un peu de complaisance on pourrait découvrir çà et là quelques restes d'antiquités ; mais tout ce que j'y ai vu m'a paru informe et dénote seulement une grande vétusté.

A mi chemin de *Meroudj* à *Zahlé*, c'est à dire trois heures avant d'arriver à ce dernier endroit, j'ai aperçu, sur un rocher, le monogramme de l'empereur Adrien ; une autre fois je trouvai gravée sur la voûte une époque bien vague, *IX Julii*, qui devait être alors comme les journées de Juillet de notre époque.

Il est deux routes de *Zahlé* à *Balbek* et je les ai suivies sans y rien trouver qui soit digne de remarque, si ce n'est les inscriptions assez insignifiantes d'*Ablah*, et le petit oratoire musulman qui est à une demi-heure de la ville du soleil.

C'est avec les débris de divers temples, que *Balbek* a dû contenir, que cet oratoire et les mosquées de la ville ont été bâtis ; car on voit dans celles-ci des colonnes de différentes formes et matières.

Je fis de nombreuses courses de *Zahlé* qui me valurent quelques découvertes.

La plus importante pour moi a été celle du tombeau Romain que les Arabes appellent *el-Djebb*

(le puits), parce qu'une source a pris son écoulement par l'ouverture du caveau.

Ce monument, qui a 3 m. 70 c. de large, 6 m. 65 c. de long jusqu'à l'angle de la porte, et de cet angle au coin extérieur 3 m. 50 c. et 6 m. environ d'élévation, a dû servir de sépulture à quelque famille riche qui l'avait mis sous la protection des diynités renfermées dans les trois niches.

Je regrettai de n'avoir pu descendre dans le caveau ; la source ne tarit entièrement qu'à la fin de l'été.

Je vis plusieurs temples à *Ettaïbé*, à *Qasser Naba*, à *Nihha*. Le moins ruiné est connu sous le nom de *Hom Nihha* ; il est à demi heure N. O. de Nihha. Celui qui est près du village, est appelé *Qalaa* (château) ; il est d'ordre corinthien, tandis que les chapiteaux de l'autre représentent des fleurs de lotus. Il est cependant d'un meilleur style que celui de *Fagra*, quoiqu'il soit du même ordre, mais il paraît avoir appartenu à une époque moins reculée.

Au sud de *Hom Nihha* sont des ruines d'une ville ; à dix minutes est une catacombe que nous n'avons pu visiter parce qu'elle était murée. L'ouverture est ornée d'une double baguette. On voit à quelques pas une espèce d'aiguille d'environ deux mètres qui a dû être placée au dessus. Elle est terminée en forme de trèfle.

Fursol, qui a été une ancienne ville, puisque le Missel Grec en fait mention, n'est aujourd'hui qu'un misérable village.

Les pierres du monument qu'elle possédait ont servi à bâtir l'église. Les gens du pays ont dû employer les pétards pour tirer parti de ces pierres, tant elles étaient grandes.

On voit sur le mur d'une maison une tête radiée d'un assez mauvais travail. Au dessous est une inscription arabe d'un *Mohammed Ben Abbas* et qui porte la date 758 de l'hégire. Il y est dit que ce Mohammed était venu visiter le temple de Nihha, ce qui prouverait qu'il avait été converti en mosquée ou qu'il était devenu célèbre par un événement heureux pour l'islamisme.

A l'ouest du village sont les fameuses grottes. Elles sont taillées dans le roc. Le nombre en est grand, quoiqu'il ait été beaucoup réduit par des éboulements. Ces grottes communiquaient les unes avec les autres. D'après la tradition elles ont été habitées par des cénobites : les Arabes les appellent les ermites (*habis*) de Fursol.

Ils ont dû avoir deux églises ou chapelles ; l'une était au dessus des grottes et l'autre au niveau du sol. Parmi les cellules, qui sont toutes de la même forme, c'est à dire taillées en calotte et à peu près de la même dimension, j'en ai vu une qui a été recrépie

de chaux : une autre a dû servir de réfectoire. Elle a 6 m. 70 c. dans sa plus grande largeur.

Un peu au dessous de la première grotte est le caveau des cénobites. C'est une catacombe autour de laquelle régnent neuf niches assez larges et de la hauteur d'un mètre et demi. Au dessus de l'entrée du caveau est une niche dans laquelle est une pierre carrée terminée en pointe.

On voit dans quelques grottes des cavités en forme d'urnes qui devaient servir à contenir les provisions. On avait établi de petits conduits pour recevoir l'eau de la pluie ou celle de quelque source.

Comme on ne peut pas arriver à toutes les cellules, on n'a pu s'assurer si les cénobites avaient de grands réservoirs pour l'eau. Au reste un ruisseau coule au pied de la montagne.

Il y a jusqu'à six rangées de grottes superposées. Elles sont à un quart d'heure de Fursol.

Trois autres grottes sont en face et de différentes formes. La moins petite est carrée et percée d'une grande porte. On l'appelle aujourd'hui le pressoir et elle a dû servir à cet usage, si on en juge par la trace du cylindre et le récipient qu'on y voit encore. Les autres moins grandes paraissent avoir renfermé des statues. L'une est à deux compartiments et l'autre aison : toit triangulaire.

Au sud de ce lieu et en face le *Beqaa*, en suivant

le pied de la montagne, qui est à l'opposé des grottes, on trouve, au bout de dix minutes de montée, un bas-relief taillé dans le roc, à côté d'une grosse pierre qui était prête à être transportée. C'est la carrière qui fournissait à Fursol.

Le travail de ce bas-relief est soigné sans être fini. Sa mutilation est extrême;

Je ne conçois pas le motif qui le fait nommer par les Arabes *el-Qassis* ou *el-Qassissî* (le prêtre et la prêtresse). Il a à peu près un mètre de proportion.

Je m'étendrai peu sur Balbek, que tant de voyageurs ont vu et décrit. Je dirai seulement que la rotonde, qui est à cent pas à l'est du petit temple, méritait bien qu'on en parlât. Sa façade nord était décorée de quatre colonnes de marbre blanc et d'ordre corinthien. Autour de cette rotonde étaient extérieurement quatre niches formées par les cinq angles du monument, qui reposaient sur cinq colonnes du même ordre que celles du portail. Dans chaque niche est un piédestal servant apparemment aux statues qui les décoraient. Le dessus est orné d'une belle coquille. Quatre colonnes et trois niches sont encore debout. La coupole du dessus de la rotonde n'existe plus.

Les habitants actuels de Balbek désignent cet édifice sous le nom d'église de Sainte-Barbe. L'inté-

rieur de la rotonde, depuis la porte, a 44 pas géométriques de long sur 42 de large.

Il existe sous le grand temple une voûte qui court de l'est à l'ouest. Elle a 460 pas géométriques de long sur 6 de large. De distance en distance on remarque, dans les clefs de la voûte, des sculptures représentant des divinités, telles qu'Hercule, Diane, etc. Près de celle d'Hercule et en face d'une cour transversale de 154 pas de longueur sur 8 de largeur, on voit cette inscription **DIVISI MOSC** sur deux lignes.

Cette voûte transversale, qui commence à 25 pas de la porte, aboutit à une autre voûte parallèle à la première; c'est à dire allant également de l'est à l'ouest, de la même longueur et de la même largeur. On voit aussi au dessus le mot **DIVISI**.

A gauche, en entrant, il y a une chambre de 24 pas de long sur 7 de large; à droite on passe par une ouverture qui conduit à un appartement richement décoré, de 47 pas de long sur 7 de large.

Il serait intéressant d'étudier, dans cette ville, les nombreuses inscriptions qui se trouvent sur les murs des diverses mosquées et du grand temple.

J'y découvris le nom d'un roi de Perse qui ne se trouve pas dans la dynastie publiée par feu M. Rouleau. J'ai perdu la copie de cette inscription pour

L'avoir envoyée au cadi de Beyrout, à cause d'une citation qu'elle contenait et qui me sembla appartenir au Koran.

J'ai lu plusieurs inscriptions de 644, 704 et 740 de l'hégire, gravées par l'ordre de souverains arabes.

L'extrait suivant de l'histoire générale des Huns donnera une idée des très nombreuses invasions que cette ville eut à souffrir dans les XI^e et XII^e siècles.

« L'an 1083, et de l'hégire 476, Toutouch, sultan de Perse, fils du sultan Alparson, frère de
 » Malek Chab, s'empara de Balbek, qui appartenait
 » aux Egyptiens, qui s'en emparèrent une seconde fois en l'an 484 de l'hégire. Elle se soumit à
 » Mohammed, prince de Damas, surnommé Schameh
 » el-Douelet, l'an 526. L'émir Emad el-Din Zenghi s'empara de Balbek, l'an 533 de l'hégire; elle
 » appartenait à Damas. Modjiredin Abs, roi de Damas, s'empara de Balbek ensuite. Nour el-Din
 » Couthbeddin s'empara de Balbek en l'an 4457, et
 » de l'hégire 552. Cette année la Syrie fut troublée
 » par de violents tremblements de terre. Saleh
 » Eddin ou Saladin, s'empara de Balbek, l'an 570.
 » L'émir Madgeddin Behram Schah succéda à Saladin
 » au gouvernement de Balbek, l'an 589. Elle

» fut ensuite soumise au Mogol et commandée par
 » Houlagoh Khan.

» Saleh, fils de Mardasch, chef des Arabes Kela-
 » bites, s'empara de Balbek l'an 1025, 415 de l'hé-
 » gire.

» Balbek fut prise par Tamerlan l'an 1400, 805
 » de l'hégire. »

Le gouvernement de Balbek est dans la mouvance de Damas. La maison *Hasfouch*, princes métoualis, en obtint l'investiture ; c'est le seul pouvoir que cette nation exerce de ce côté là, ayant aussi quelque autorité dans les environs de Sour. Ils étaient cependant aborigènes de ces parties de la Syrie ; mais ils en ont été successivement expulsés, et ils sont réduits au petit nombre actuel, par suite de leur excessive indolence et de leur caractère farouche et surtout du penchant, qu'ils ont toujours montré pour l'assassinat et le vol qui les a fait redouter de leurs voisins. Malheur au voyageur qui tombe parmi eux ! Ce sont les peuples de l'orient qui connaissent le moins les lois de l'hospitalité et ne les pratiquent point. Les ansariés peuvent leur être comparés en tout et les Druses partagent avec eux quelques uns de leurs défauts.

« C'est dans le pays des Métoualis que se commettaient le plus de vols ; aussi l'émir Béchir avait-il passé marché avec un habitant d'*Aa Qoura*, village

de cette caste; et, moyennant 5,000 francs, il répondait de tout ce qu'il ne pouvait parvenir à faire restituer. C'était le Vidocq du Liban.

Les femmes métoualis sont d'une perfidie que rien n'égale et si leurs maris peuvent se disculper, en quelque sorte, par la désignation de nation, d'individus qui leur ressemblent, elles n'ont pas l'excuse de l'imitation des autres : quelle race détestable!

Elles sont journellement le sujet de querelles qui deviennent sanglantes lorsqu'elles ne peuvent être assouvies par de l'argent, car tous les passants n'ont pas toujours les poches bien garnies.

Pour laver plus commodément, ces femmes prennent le costume de notre première mère et comme c'est toujours près des fontaines, qui sont ordinairement sur les *grandes routes*, elles ont soin de mettre des petites filles en sentinelle, lesquelles, craignant que des regards indiscrets n'arrivent jusqu'à leurs mamans, commencent à crier du plus loin qu'elles aperçoivent un voyageur, et à lui dire des injures atroces à mesure qu'il approche; ce qui amène généralement des corrections, parce que l'étranger ne comprend pas pourquoi on l'accable de sottises, lorsqu'il ne fait que passer sur la voie publique.

Les pères, qui n'attendent que l'occasion accom-

rent au bruit pour demander une réparation, et le voyageur, qui a plus d'une raison de craindre la *contrainte par corps*, paye ordinairement et file son chemin.

Il m'a été assuré, par plusieurs personnes qui ont fréquenté les pays métoualis, que les femmes qui n'ont pas été aperçues par des passants distraits ou portant ailleurs leur attention, bien entendu lorsqu'elles n'ont pas établi de vedettes, se mettaient à crier de manière à attirer leurs regards ; ce qui induirait à croire que le desir de faire naître des altercations dont leurs chers époux savent tirer un aussi bon parti, n'était pas toujours l'unique motif qui les fait agir.

La partie du Beqâa qui est au pouvoir des Métoualis est d'une grande étendue, du meilleur terrain qu'on puisse voir, arrosée par les eaux de deux montagnes ; mais c'est à peine si l'on en cultive assez pour suffire à la misérable population d'une ville presque déserte.

Les côteaUX environnants, qui fournissaient jadis les plus beaux raisins de la Syrie, ont été impitoyablement ravagés, par les ordres mêmes du prince gouverneur, pour détourner entièrement l'attention toujours fatale des avides fermiers de Damas.

Si la maison Hasfouch n'avait su, par sa position, tirer un parti avantageux de ses relations avec les

arabes pasteurs de la Mésopotamie et se procurer, par des échanges continuels, les moyens de vivre indépendante, il est certain qu'elle n'aurait jamais pu suffire au simple entretien de ses nombreux satellites (déterminés voleurs) dans un des pays les plus fertiles de la terre : tristes effets de la barbarie et de l'ineptie des gouvernants !

Lorsque l'on vient à Balbek, par le milieu de la vallée, on est tout satisfait de l'activité qui règne dans ce pays, du moins sous le rapport de la culture des terres ; car pour les plantations il n'en est plus question depuis une bien longue série d'années ; mais ce charme s'évanouit à mesure qu'on a dépassé les limites du gouvernement du Liban.

De Qab-Elias le coup d'œil est enchanteur, de Balbek il est désolant. En quittant l'autre territoire, la campagne n'est plus couverte que de ronces et d'épines, et si la vue est fatiguée de cette triste monotonie, elle n'a, pour se récréer, que l'aspect aride de quelques monticules que leur forme particulière pourrait faire prendre pour des Tumulus.

Depuis quelque temps, les habitants de *Djubbelt Bucharré* et de *Zahlé* se sont hasardés à prendre des terrains des Métoualis, cette nation étant devenue plus craintive et par suite moins querelleuse.

Autrefois les émirs de la famille Hasfouch se faisaient continuellement la guerre, se dressaient

mutuellement des embûches, et pour soutenir leurs querelles injustes, ils écrasaient les laboureurs par des contributions arbitraires et fréquentes. C'était la principale cause de la différence qu'on remarquait dans la culture des deux pays; le gouvernement de l'émir Béchir, quoique vexatoire en raison des concessions faites pour se maintenir au pouvoir, concessions toujours payées par le peuple, était soumis à une certaine règle et jouissait d'ailleurs d'une grande sûreté.

On dirait que Buffon a puisé ses idées dans le pays des Métoualis pour décrire la nature dégénérée. Son morceau est le tableau le plus vrai qu'on puisse faire de ces contrées et des causes qui en ont amené la ruine.

« Cependant l'homme ne règne que par droit
 » de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède; il
 » ne conserve que par des soins toujours renouve-
 » lés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout
 » change, tout rentre sous la main de la nature;
 » elle reprend ses droits, efface les ouvrages de
 » l'homme, couvre de poussière et de mousse ses
 » plus fastueux monuments, les détruit avec
 » le temps et ne lui laisse que le regret d'avoir
 » perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avaient
 » conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme
 » perd son domaine, ces siècles de barbarie pen-

» dant lesquels tout périt, sont toujours préparés
» par la guerre et arrivent avec la disette et la dépo-
» pulation. L'homme, qui ne peut que par le nom-
» bre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est
» heureux que par la paix, a la fureur de s'ar-
» mer pour son malheur et de combattre pour sa
» ruine.... Excité par l'insatiable avidité, aveuglé
» par l'ambition encore plus insatiable, il renonce
» aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses for-
» ces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire,
» se détruit en effet; et après ces jours de sang et
» de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est
» dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée,
» les arts ensevelis, les nations dispersées, les peu-
» ples affaiblis, son propre bonheur ruiné et sa
» puissance réelle anéantie (1). »

(1) Morceaux choisis, p. 21.

CHAPITRE XXVIII.

Suite des antiquités du Liban. — Vallée du Beqâa. *Deir mar Semâan, Adnôjar, Nébi-Zeour, Nébi-Nouh, Zahlé.*

En quittant Balbek, je voulus côtoyer l'anti-Liban pour ne rien laisser derrière moi qui méritât quelque attention. Je vis une ancienne chaussée qui devait former le chemin de Balbek à Sidon et Tyr. Elle est exhaussée pour être praticable dans la saison pluvieuse pendant laquelle le Beqâa est souvent inondé.

Les ruines de *Deir mar Semâan* n'ont aucun caractère. Elles marquent peut-être la place d'un établissement religieux chrétien, qui, probablement, avait remplacé des monuments d'autres croyances, car il est des lieux que la piété des peuples a toujours vénéralés aux époques les plus diverses.

La tradition du pays désigne aux voyageurs plusieurs villages situés au pied de l'anti-Liban comme *étant d'origine française*.

Celui que j'ai visité avec détail, parce qu'il s'appelle encore *Aândjar le Français*, est entouré d'un mur flanqué de tours. Il aurait été bâti par les croisés lors de leur dispersion de la Terre-Sainte (4). Je n'ai pu rien découvrir qui servit à confirmer entièrement ce témoignage de la tradition et cependant j'étais persuadé qu'elle disait vrai. Les idées qui ont présidé à la construction d'*Aândjar* n'étaient ni grecques ni romaines, et ne pouvant être arabes, ne doivent être attribuées qu'aux Européens. Le canal qui conduit l'eau d'une source au village et au château, est surtout à remarquer.

L'eau de cette source étant sujette au flux et reflux, les gens du pays la croient enchantée.

Le moulin qui s'y est établi est achalandé par

(1) « Nous avons laissé à l'est, dit M. Poujoulat, à une heure environ du pont *Gzail*, les restes d'une cité que les gens du pays appellent *Andjar* et qu'ils regardent comme une cité d'origine française. Ces ruines appartiennent probablement à quelque château franc du temps des croisades; ce nom de *Andjar* ne serait-il point la corruption du mot Anjou? Foulques d'Anjou, le cinquième de ce nom, qui, en 1131, remplaça Baudouin II sur le trône de Jérusalem, n'aurait-il point fait bâtir cette forteresse? Cette conjecture me semble d'autant plus probable que de tous les Latins, Foulques d'Anjou est celui qui fit construire le plus de châteaux. » *Corresp. d'Orient*, tom. VI, p. 442.

les villages de la partie ouest voisine de l'anti-Liban, l'eau étant rare de tout ce côté là.

J'ai trouvé dans les ruines d'Aândjar des tronçons de colonnes d'un beau granit noir, rouge et blanc.

Non loin de là est *Nébi-Zeour*, mosquée bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple. La vénération qu'on a pour cet endroit et la qualité des pierres employées au nouveau monument, annonceraient que ce n'est pas depuis les Turcs que le lieu est visité pour sa sainteté. On y voit d'ailleurs un *silo* qui est comblé, mais qui a l'air d'être vaste, une citerne dans laquelle on descend par un escalier et des sarcophages. Les décombres qu'on voit autour sont considérables,

Nébi-Nouh, qui est à peu de distance de *Maalaga*, village près de Zahlé, renferme des ruines des deux époques. Sa grande mosquée, qui a été visitée par plusieurs kalifes et sultans, ainsi que le témoignent les inscriptions dont ses murs sont couverts, est dédiée à Noé.

Ce sont les matériaux d'un ancien temple qui ont fourni à la construction de la mosquée. Le tombeau de ce patriarche est renfermé dans un long bâtiment, proportionné naturellement à l'étendue du sépulchre qui n'a pu être, au reste, que de 54 mètres environ sur 4 mètre 56 centimètres, les fossoyeurs ayant jugé à propos de ne pas aller plus loin ; car la taille plus que gigantesque de Noé (ce que les musulmans ont

En exclusivement le mérite de savoir) demandait encore une prolongation de 5 à 6 mètres ; mais sans respect pour ce corps vénérable, ils ont fait prendre aux jambes la perpendiculaire et la fosse s'est arrêtée à la naissance du genoux.

Zahlé est un bourg où l'on compte environ 3,000 âmes. Il est situé dans un vallon, sur le penchant d'un coteau ; une petite rivière qui coule au bas arrose quelques centaines de peupliers qui servent d'abri à la plupart des habitants pourchassés, pour ainsi dire, par l'ardeur du soleil d'été, de leurs maisons basses, étroites, bâties avec des mottes de terre mêlée de paille et conservant la chaleur du jour pendant toute la nuit, ce qui fait que les Zahliens couchent sur leurs terrasses en plein air. L'intérieur des maisons est assez propre et il en existe plusieurs, de grandes, bien aérées, offrant tous les agréments de celles des villes ; l'on se croirait dans un grand village de l'île de Chypre, bâti avec les mêmes matériaux.

Les habitants sont en général bien vêtus. Les femmes portent un tablier de toile rouge et sont coiffées très simplement. Un bonnet et un fichu autour leur couvrent la tête et offrent aux voyageurs une ressemblance de plus avec l'île de Chypre. Un fait également remarquable à Zahlé, c'est la manière d'enterrer les morts. Ils sont couchés sur la surface

de la terre, à quelques pas de leurs maisons d'habitation, et comme emboîtés dans une espèce de bière formée d'un mélange de chaux et de plâtre, ce qui les fait ressembler à autant de momies.

Les habitants de Zahlé sont presque tous grecs catholiques. 500 personnes suffiraient pour la défense du pays. Leur union les fait respecter par leurs voisins les Métoualis de Balbek.

Lors de la levée de boucliers des Druses contre les Maronites, les habitants de Zahlé, unis à ces derniers, résistèrent aux Druses et les battirent même en leur faisant essayer de grandes pertes.

Il se fait, dans ce bourg, un commerce important de comestibles, toilerie, laine et beurre.

La justice se rend au nom du grand prince, et l'administration locale est confiée à un de ses lieutenants qui est assisté, pour ce qui est de sa compétence, de l'évêque du diocèse.

Tous les toits des maisons des villages du Beqâa sont couverts de mottes formées avec de la bouse de vache et de la paille hachée, que les animaux n'ont pas mangée. Les murs extérieurs en sont aussi tapissés. C'est la manière de faire sécher ce combustible, le seul dont on fasse usage pour la cuisine et le chauffage.

A part quelques peupliers, la vallée ne contient pas un seul arbre. Les Addison modernes, qui la

verraient dans ce temps ci, n'auraient pas occasion de s'écrier : *Un homme utile a passé par là !*

Ibrahim Pacha avait ordonné des plantations, et un grand nombre d'arbres étaient partis de diverses directions pour être placés dans le Beqâa ; mais si j'en juge par ce qui a été fait, sous les yeux de ce généralissime à Alep, je dois croire que la Célésie est toujours dans la même nudité où je l'ai trouvée à mes deux voyages.

Zahlé est un endroit enchanteur au printemps, surtout lorsqu'on peut habiter la partie haute. M. Beaudin, qui m'hébergea, avait fait bâtir une fort jolie maison à *Ain el-dog*, et c'est la plus agréable position qu'on puisse imaginer.

Lorsque le canon de Navarin nous fit quitter nos résidences, le Liban fut l'asile de tous les Français de Syrie. M. Beaudin, qui était notre agent à Damas, se replia sur Zahlé, tandis que je m'établis tour à tour dans différents couvents. Le clergé du pays, que j'avais servi en tant d'occasions, tenait à me prouver sa reconnaissance.

M. Beaudin était depuis longtemps mon ami (il est l'ami de tous ceux qui le connaissent), et comme je mettais mon loisir à profit, il voulut aussi en avoir sa part. Je fus donc le visiter avec un autre ami, un des plus aimables Français que la Syrie ait jamais

possédés, M. Fortuné-Aumann, que les événements rendaient aussi fort libre de sa personne.

Dans les courses que nous faisons ensemble, nous trouvions bien de la satisfaction à nous entretenir de notre patrie, que l'éloignement où nous en étions rendait mille fois plus belle à nos yeux. On regrette ce qu'on cesse d'avoir, et c'est alors qu'on sait l'apprécier, comme s'il fallait se priver d'un objet pour en mieux connaître le prix.

M. Beaudin était accompagné de sa femme qui est la bonté, l'amabilité même, et c'est en aussi agréable compagnie que je passai quinze jours à faire des excursions, dont je ne rapportais souvent que de la fatigue, à dessiner, à herboriser et puis à jouir de la société de mes hôtes, car ce sont les gens qui constituent la bonté des lieux. Quel pays cependant que le Zahlé, que le Beqâa, pendant le printemps et pour quelqu'un qui aime le laitage ! Le *beurre* et le *leben* (1) de buffle y sont délicieux.

(1) Lait aigri. C'est le caillé de l'Orient.

CHAPITRE XXIX.

Histoire des Maronites.

J'ai dit que le Liban était habité par des Maronites, des Grecs catholiques, des Grecs, des Druses et des Métoûalis ; les autres nations qu'on peut trouver dans ces montagnes, comme les Musulmans, les Juifs et les Arméniens catholiques n'y sont qu'en très petit nombre.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs par une longue dissertation sur l'origine des Maronites et je ne toucherai pas surtout au point de controverse qui a déjà exercé de nombreux écrivains (1). Je me permettrai

(1) « On dispute si les Maronites ont été catholiques dans tous les temps, et si l'abbé Maron, à qui l'on croit assez communément qu'ils doivent leur nom, était un vrai saint ou un monothélite. Cette question ne nous regarde pas ; ce qui est sûr, c'est que les Maronites sont catholiques depuis 1182, et qu'il en coûte pour l'être dans un pays en-

seulement de dire qu'ils ont tous, plus ou moins, erré sur une question entourée d'obscurités et que si les investigations de nos savants n'ont pas eu pour résultat de leur faire découvrir ce qu'ils desiraient connaître, c'est que la vénérable antiquité s'est aussi réservé des secrets, et qu'elle couvre de voiles impénétrables ceux qu'elle est jalouse de soustraire à notre pénétration.

L'on ne sait pas au fait positivement si les Maronites sont venus au Liban de la Mésopotamie ou de la Palestine ; mais je croirais que leur origine est plutôt méridionale qu'orientale, malgré les raisons qui se présentent en faveur de l'autre opinion. Une troisième version, qui se rattacherait cependant à la première, nous apprend qu'au ^v^e siècle il existait des Maronites dans les villes de Hama, de Kesmesserin et d'Aouassem (1), que saint Maron, qu'on dit né en Mésopotamie, avait habitées deux siècles auparavant.

Voici, quoi qu'il en soit, ce que la tradition nous apprend sur cette nation aujourd'hui Libanaise.

Dans les premiers temps de l'église, quelques

» vironné d'hérétiques, de schismatiques et de musulmans. » Vie de saint Vincent de Paul, tom. II, p. 62. (Note.)

(1) D'Herbelet. Bibl. orient. tom. IV, p. 108.

chrétiens de Syrie, persécutés par les Israélites et les idolâtres et appelés par eux *Syriens* (1), se réfugièrent dans le mont Liban et y vécurent en communauté jusqu'au ^{vi}^e siècle, époque à laquelle Jean Maron, disciple du saint abbé Maron, vint lui aussi chercher asile dans le Liban, contre la fureur des hérétiques de la Mésopotamie et d'Antioche qui avaient déjà sacrifié à leur rage 300 disciples de cet abbé. Jean Maron prêcha sa doctrine avec d'autant plus de succès qu'il était fort instruit et doué d'une grande éloquence. Il y fonda l'ordre de saint Maron que la plupart des Syriens suivirent d'une manière exemplaire (2).

Lors du schisme de l'église grecque ou d'Orient, les Maronites ne se détachèrent pas de la communion latine. Ils vivaient séparés des autres nations dans le Kastravan, étaient affermis dans la foi par les bons religieux qui les dirigeaient et avaient même leurs princes et leurs chefs (3).

(1) Voir la note ci-après.

(2) « Avant la naissance des hérésies qui ont divisé l'Eglise orientale » en tant de sectes différentes, ce nom de Syriens était celui de tous les chrétiens du vaste pays qui est entre la Cilicie et l'Égypte et qui s'étend depuis l'Euphrate et l'Arabie jusqu'à la mer. Mais depuis que la plupart de ces chrétiens se furent séparés du corps de l'Eglise grecque, on leur donna différents noms, qui distinguent leur créance particulière, ou le chef de la secte qu'ils ont embrassée. » De la Roque, tom. II, p. 29.

(3) Paul Lucas cite dans son catalogue un médaillon d'argent des an-

Les empereurs ou le clergé de Constantinople, jaloux de voir les montagnards tranquilles au milieu des dissensions et des troubles de l'Église qu'ils protégeaient, envoyèrent quelques troupes pour les soumettre et les punir aussi de leur attachement au pape ; mais ils furent plusieurs fois repoussés avec de grandes pertes (4). Irrités de cette résistance, ils gagnèrent un sultan de Damas et l'engagèrent à les venger de ce peuple rebelle. Celui-ci, n'osant pas les attaquer par la force des armes, usa de stratagème. Il les flatte d'un traité d'alliance contre les empereurs et attira à un rendez-vous, au pied des montagnes du Liban, le prince maronite Ibrahim, et les principaux chefs de sa nation. Au milieu de l'allégresse générale, pendant qu'ils prenaient leur repas, le sultan donna le signal à ses gens et fit lâchement massacrer le prince, plusieurs membres de sa famille et tous les chefs présents avec leur suite au nombre de 50 personnes ; profitant de ce moment

ciens maronites (tom. III, p. 314). Je n'ai pu savoir si cette monnaie très curieuse existe encore.

(1) Au rapport d'Assemani (bibl. orient., tom. I, ch. x, liv. 3), sous l'empereur Justinien et après la destruction du monastère de saint Maron, par les Melchites, près d'Apamée, ceux-ci furent défaits par les Maronites dans les plaines de *Koura*, en deçà de Tripoli. Les deux généraux grecs, Marciapus et Mauricien y trouvèrent la mort ; le premier reçut sa sépulture à *Amioun* et l'autre fut transporté à *Choneia* dans la province d'Akkar.

de consternation, il s'interna dans la montagne, à la tête de nombreux corps de troupes qu'il avait postés dans les environs et pourchassa les malheureux Maronites, pris au dépourvu, comme un troupeau de bétail. Un très grand nombre fut impitoyablement massacré, une partie se cacha dans les cavernes, et le reste, désespéré, abandonna ces contrées ; errant de pays en pays, ces débris auraient fini par se réfugier dans les montagnes d'*Attrakia* sur la côte de Malabar où ils se trouvent encore, dit-on, au nombre de *deux cent mille* ; ils n'ont conservé du christianisme que le baptême qu'ils administrent au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit et de saint Jean, d'autres disent de saint Maron, et le signe de la croix, ne connaissant plus cependant la langue syriaque.

Ce fut alors que les Métoualis s'emparèrent du Kesrouan et s'y tinrent jusqu'au temps de l'émir Youssef.

D'après les bruits qui s'étaient plusieurs fois répandus que des Maronites se trouvaient en nombre dans l'Inde, qu'ils y vivaient heureux, indépendants, et à leur aise, avantages qu'ils devaient aux lieux inaccessibles qu'ils habitaient et à leur industrie agricole, le patriarche Jean *El-Helou*, et l'évêque *Youssef Steffan*, fondateur du collège d'*Aïn Ouarka*, députèrent vers cette colonie, en 1815, deux religieux qui durent s'arrêter à Bagdad, à cause de l'incertitude

où on les mit, non sur l'existence de ces chrétiens qui se disent vraiment descendre des Maronites, mais par rapport aux très grandes difficultés d'arriver jusqu'à eux sans des moyens qui leur manquaient. Ils durent donc s'en retourner et les Arabes les ayant dépouillés en route, leur zèle se trouva entièrement éteint sur ce qui avait fait le sujet de leur mission, et depuis lors il ne fut plus question d'aucune autre tentative.

On pense à Bagdad que des missionnaires seront parvenus dans les *montagnes d'Attrakia* et que les habitants auront pu revenir au catholicisme.

Il est toutefois à remarquer que le mémoire publié sur le vicariat du Malabar (1) ne fait mention que des premiers chrétiens, connus seulement sous le nom de chrétiens de saint Thomas, Syro-Chaldéens, ou simplement Syriens, lesquels n'avaient de commun avec les Maronites que les erreurs d'Eutychès et de Nestorius, dont on les avait accusés dans le temps, mais il n'y est fait aucune mention de la montagne d'*Attrakia*.

Parmi les tourmentes que les Maronites eurent à essayer dans les derniers temps, celle qui suivit la chute de Fakherreddin fut, sans contredit, la plus funeste. Ils avaient été d'abord épuisés en faisant les

(1) Annales de la Propagation de la Foi, n. 67, p. 591.

frais des entreprises gigantesques de leur émir, et lorsque la débacle arriva avec ses conséquences, ils en furent écrasés. C'est à cette époque que se rattachent plus particulièrement les rapports qui ont existé entre les Maronites et les Français, parce que leur situation désespérée ne leur indiquait, pour planche de salut, que l'intervention du roi de France, Louis le Grand, dont le haut renom avait souvent retenti dans le cœur des chrétiens du Liban aussi bien que dans leurs montagnes.

Le monarque, à cette occasion (1659), prit le *patriarche et tous les prélats, ecclésiastiques et séculiers, chrétiens maronites, sous sa protection*, et fit intervenir l'ambassadeur de France à Constantinople en faveur de cette nation (1).

(1) « Dès l'année précédente (1658), dit l'auteur de la Vie de saint Vincent, un père capucin était venu du mont Liban à Paris pour chercher quelque remède aux vexations que souffraient, de la part des Turcs, les chrétiens maronites. Comme il connaissait le terrain mieux que personne, il jugea que, pour arrêter la persécution, il fallait et faire déposer le gouverneur du Liban, homme également avare et brutal, et procurer sa place à un homme considéré dans le pays, et qui favorisait la religion chrétienne. Le projet paraissait assez beau ; mais il avait ses inconvénients et d'ailleurs, pour l'exécuter, il fallait douze mille écus, somme énorme dans un temps où les meilleures familles étaient épuisées.

» Le père Sylvestre, c'est le nom du capucin, ne tarda pas à reconnaître, qu'il échouerait s'il n'était puissamment appuyé. Il s'adressa donc à Vincent de Paul, comme avaient coutume de faire ceux qui formaient de grands desseins pour la gloire de Dieu. Le saint prêtre aimait le bien, mais il l'aimait en homme judicieux et qui ne se laissait

Il paraît que la situation des Maronites continua à inspirer des craintes, puisque de La Roque a publié diverses lettres patentes du roi, de 1697, au sujet des démarches que les émirs et Patriarche du Liban

» pas éblonir par les apparences. Après avoir lu le Mémoire que ce religieux lui avait présenté, Mémoire qui, à la prolixité près, était *fort bien fait, affectif, et très propre à inspirer des sentiments de compassion*, pour son inviolable attachement à l'Eglise romaine, qui est, dans le sein même de l'infidélité, ce qu'est le lis au milieu des champs; Vincent lui proposa ses difficultés et celles-ci entre autres : Que les Turcs sont insatiables, que plus on leur donne, plus ils demandent; que quand les pauvres chrétiens ont bien payé une année, ils sont plus maltraités l'année suivante, parce que leurs tyrans s'imaginent que ce qu'ils ont donné une fois, ils le peuvent toujours donner. Il ajoutait : qu'il n'y a rien de stable dans les emplois qui dépendent du Grand Seigneur; qu'il dépose souvent ses visirs partie de gré, partie de force; que le changement de ces premiers ministres est souvent suivi du changement des ministres inférieurs; qu'un gouverneur sage et modéré, tel que celui qu'on propose de donner au mont Liban, sera plus sujet qu'un autre à n'être pas continué; et qu'ainsi on court risque de faire une grande dépense et d'en tirer très peu de fruit. *Je ne vous dis ceci, mon révérend père, continua ce saint, que parce que vous avez sou-* haîté que je vous découvrissse mes sentiments : *Je le fais pour les soumettre entièrement aux vôtres et non pour me dispenser de vous servir. Car je me ferais un plaisir de contribuer d'une drayme à votre pieuse entreprise, et cela pour votre consolation, pour le salut de vos frères et pour la gloire de notre commun Maître.*

» Ces raisons qui n'étaient que trop solides, étonnèrent un peu le père Sylvestre : mais soit que le canton pour lequel il s'intéressait, fût moins sujet aux révolutions de la Porte, soit enfin qu'on jugeât que les chrétiens du Liban valaient bien la peine qu'on s'efforçât de les soulager, même pour un temps, l'affaire fut agitée dans cette plénière assemblée de Damas dont nous avons si souvent parlé. La conclusion fut très favorable aux chrétiens d'Asie et le capucin, charmé des succès de sa négociation, partit avec des lettres de change, au moyen desquelles il toucha la somme dont il avait besoin pour faire respirer ses frères en Jésus-Christ. » Tom. II, p. 61.

avaient faites pour obtenir le changement du gouverneur qui les opprimait.

C'est en 1662 qu'un membre de la famille Khazen, la plus ancienne et la plus noble de la montagne, fut nommé consul de France à Beyrout. Cette faveur lui fut accordée pour donner une certaine autorité à un des principaux Maronites et le mettre à même de se rendre utile aux siens.

Je tiens d'un évêque de cette famille, que la première chapelle qui fut construite dans le Kastravan, à l'époque où le fanatisme des Métoualis, alors tout puissants, n'aurait pas permis aux chrétiens d'avoir un lieu public de prières, se trouvait dans la maison du consul de France; celui-ci avait conservé son habitation à la montagne, autant pour y passer l'été qu'à cause des moyens qu'elle lui offrait de protéger le culte catholique.

La famille Khazen, connue dans le Liban vers l'an 1545, doit son illustration à l'archidiacre Seskis-Khazen qui eut le bonheur de sauver un enfant au prince Mâan. Cet enfant, élevé parmi ceux de l'archidiacre jusqu'à l'âge de l'adolescence, fut fait prince à son tour et prit pour ministre celui qui lui avait tenu lieu de père. Les descendants du prince ayant suivi son exemple, les Khazen conservèrent le ministère pendant 218 ans avec une réputation de talent et de probité.

Dans le haut degré de puissance que devait avoir atteint la famille Khazen, elle fut empressée à se précautionner contre les coups du sort; et lorsque son pouvoir tomba, avec celui des émirs, elle chercha et obtint, par des services rendus à propos, l'amitié des grands de la cour de Versailles et de celle de Constantinople. Les deux gouvernements s'accordèrent pour déroger à leurs propres règles et à leurs conventions, et pour créer, comme je l'ai dit, consul à Beyrouth, un cheikh Khazen auquel on donna à Paris le titre d'émir.

Les brevets du roi sont, l'un du mois de juillet 1708 qui fait mention d'un précédent de 1662, le dernier, de 1721. J'ai vu d'autres lettres patentes entre les mains des Maronites.

Parmi les barats de la Porte, il y en a un du sultan Méhémet, de 1074 de l'Hégire, et un autre du sultan Mustapha, du 23 chaaban 1116.

Ces diplômes sont plus affectueux que les barats ordinaires. Les titulaires y sont qualifiés de créatures de la Sublime Porte.

Les Khazen, dépossédés de leurs emplois par les révolutions de la montagne, perdirent aussi le consulat de Beyrouth. A la mort du dernier titulaire, un autre ministre maronite nommé Ghandour el-Khourî obtint cette charge qui finit en lui, Dgezzar l'ayant

fait mourir avant qu'il eût reçu son barat (éte-
quatur).

Pour examiner de quelle utilité pourrait être au-
jourd'hui, à notre religion et au commerce, le re-
nouvellement des titres de consuls et d'agents à des
personnages du Liban ou de la côte de Syrie, on
doit nécessairement jeter un coup d'œil sur le gou-
vernement de ces pays-ci; puisque la considération
des individus est presque généralement en raison de
leur influence auprès des autorités. Or, à la mon-
tagne, les Maronites sont bien déchus, depuis que
les Turcs ont pu se rendre maîtres de tout leur pays
en fomentant ou entretenant des divisions parmi les
nations et les chefs; et dans les villes, les hauts em-
ployés préfèrent traiter avec des Européens plutôt
qu'avec des rayas, surtout lorsque les français ont pris
les habitudes du pays, ce qui veut dire qu'ils savent
que le proverbe : *Les petits présents entretiennent
l'amitié*, a été fait principalement pour l'Orient.

N'est-ce pas un bienfait de la Providence que les
musulmans soient accessibles aux cadeaux? car, sans
cela, je ne saurais trop le répéter, comment pour-
rait-on jamais y obtenir justice contre les mahomé-
tans en général, les grands en particulier, et ceux
qui peuvent mettre de l'or dans la balance de la
Thémis musulmane? Aussi, peut-on dire qu'il n'est
point d'affaires en Turquie qu'on n'ait le moyen d'ar-

ranger et je ne puis refuser en cela mon témoignage à l'intégrité des cadis qui, à prix égal, penchent toujours pour le bon droit.

Que l'on ne croie pas que c'est la nécessité qui fait trouver de la satisfaction à recevoir. Je n'ai pas connu de Turcs qui n'ait accueilli d'une expression de contentement la proposition ou l'annonce d'un présent. Le vieux trésorier du dey d'Alger, qui était puissamment riche, ne s'habillait que du drap que le consul lui faisait venir et qui était ordinairement *gris d'argent*. Il prétendait que celui du commerce ne valait pas celui qu'on lui procurait de Paris et qui *ne lui coûtait rien*.

Ce serait naturellement la reconnaissance qui nous attacherait les Maronites, et pourtant on prétend que leur amitié n'est guère qu'un lien d'intérêt, qui varie selon que leur gouvernement est bon ou mauvais.

Il est vrai que, sur les mille occasions que j'ai eues de les éprouver, je les ai trouvés plus souvent indifférents qu'affectueux. Les droits que les Français avaient acquis à leur amour étaient anciens, avaient vieilli..... Bien des fois j'éprouvais une certaine résistance, même dans des choses dues. Je dirai en somme que si je n'ai eu personnellement qu'à me louer des Maronites, je n'en ai point éprouvé, dans mes rapports officiels, la sympathie que j'avais cru

pouvoir en attendre. Les émirs, les prélats, les chefs enfin spirituels et temporels ne m'ont pas traité avec cette déférence que j'aurais pu espérer. Le fonds de la nation est donc passablement bon, et le simple paysan est resté avec ses sentiments que le temps n'a pas altérés. Il voit toujours en nous, comme l'a très bien observé M. de Lamartine, *des protecteurs actuels et des libérateurs futurs* (1).

J'ai joui d'une grande influence à la montagne, où je m'étais fait de nombreux amis, en y rendant autant de services que ma charge de consul me permettait de le faire ; surtout en donnant à la protection que la France accorde au clergé maronite, toute

(1) « L'Europe ne sait pas assez, continue-t-il, quel puissant levier elle a, dans ces populations chrétiennes, pour remuer l'Orient le jour où elle voudra y porter ses regards et rendre à ce pays, qui touche à une transformation nécessaire et inévitable, la liberté et la civilisation dont il est si capable et si digne. Il est temps, selon moi, de lancer une colonie européenne dans le cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie et de former un empire immense de ces grands lambeaux de l'empire turc qui s'écroule sous sa propre masse et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abîmé. Rien n'est plus facile que d'élever un monument nouveau sur ces terrains déblayés et de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de populations, que la mahométisme a taries par son exécrable administration. »

M. de Lamartine n'incolpe le musulmanisme que d'une insouciance coupable, d'un fatalisme irrémédiable, qui, sans rien détruire, laisse tout pourrir autour de lui. Il ajoute après quelques réflexions : « Le mahométisme a pris le rôle divin ; il s'est constitué spectateur inactif de l'action divine ; il croise les bras à l'homme et l'homme périt volontairement dans cette inaction. » Voyages, etc., tom. III, p. 22.

l'étendue possible ; car c'est pour les affaires temporelles qu'on recherche notre protection, les autorités turques n'inquiétant pas le clergé sous le rapport de la religion. Aussi, n'aurai-je joui d'aucune popularité dans le Liban, si je me fusse borné à ne lui prêter mes bons offices que dans les matières spirituelles. On cite certains consuls comme n'ayant jamais existé à l'égard du Liban, parce qu'ils s'étaient renfermés dans la stricte limite de leurs instructions.

C'est donc en m'identifiant à ses idées, en répondant à son attente, que je faisais ressentir au clergé le plus que je pouvais les bienfaits du patronage de la France. Tous les mulâtiers des couvents étaient pourvus de *teskerets* (laissez-passer), au moyen desquels ils pouvaient fréquenter les villes et y faire leurs emplettes, sans craindre d'être pris, eux et leurs montures, pour la corvée.

Plusieurs établissements religieux, exposés aux ravages des animaux destructeurs, obtenaient la permission d'avoir des armes à feu, et dans des années de disette j'ai fait exempter tous les couvents du droit sur les denrées, équivalant à près du sixième de la valeur. Enfin le consulat de France était leur palladium ; et bien des fois ils y trouvèrent même des secours pécuniaires, qui leur permirent de traverser une année malheureuse sans avoir recours

aux ressources qu'offre le pays et qui sont très onéreuses, à cause de l'élévation excessive de l'intérêt, ou des conditions que dictent les prêteurs en fixant le prix des denrées qu'ils doivent recevoir lors de leur remboursement.

Les particuliers voudraient aussi jouir de la protection française, mais uniquement pour se faire exempter des droits qui pèsent sur leurs propriétés et n'être plus soumis aux tribunaux du pays pour leurs affaires litigieuses qui sont très nombreuses (dans les classes élevées), à cause de leur esprit processif. Aussi étais-je parvenu à reconnaître, après une longue résidence en Turquie, que les patentes de protection étaient en général des brevets d'impunité; les personnes qui parvenaient à en obtenir, par des voies illicites, ne mettaient péril à rien, du moment qu'elles étaient protégées, pour entreprendre des affaires hasardeuses, intenter des procès, faire toutes sortes d'injustices, en un mot pour fatiguer continuellement la protection à force d'intrigues.

Les Maronites étaient tenus de faire, de temps à autre, acte de soumission au saint-siège et chaque Patriarche devait se rendre à Rome (1) dans

(1) « Le primat des Maronites, nouvellement réunis à l'Église romaine, se trouva au concile général de Latran, réuni en 1215, etc. » Nouv. Dict. hist. éd. de 1804, tom. XIII, p. 227.

les dix ans de son élection, mais les événements ne permettaient pas toujours de remplir personnellement ces conditions et alors le prélat se faisait remplacer par un député.

Il en partit un sous le pontificat de Léon X avec la profession de foi selon la formule (1).

En 1596, il leur fut envoyé, par Clément VIII, un ablégat, le P. *Girolamo Dandini*, de la compagnie de Jésus, pour faire cesser certaines controverses.

Cependant la discipline ecclésiastique n'était pas encore bien établie ; le patriarche Joseph eut recours à l'autorité du saint-siège pour y remédier ainsi qu'à plusieurs autres désordres. Cette demande fut adressée, le 28 juillet 1754, au pape Clément XII, pour envoyer à cet effet un visiteur apostolique au mont Liban.

En vertu de cette instance, la Propagande arrêta, le 24 juillet 1755, qu'il fallait déléguer un ablégat, lequel, assisté des patriarches, archevêques et évêques maronites, assemblés en synode national, eût à s'entendre sur les principaux points à discuter et détruire les abus qui s'étaient introduits, se réservant la décision des cas difficiles et inattendus.

(1) Ce qui suit est extrait de l'ouvrage intitulé : *Relazione di alcuni accidenti occorsi nella Siria presso la nazione maronita*.

Monseigneur Assemani, gardien de la bibliothèque du Vatican, d'origine maronite, fut nommé ablégat avec pleins pouvoirs et fut reçu avec enthousiasme.

Le synode se forma dans le couvent de Sainte-Marie de *Louézé* dans le Kesrouan, le 28 septembre 1736, et fut terminé le 3 octobre suivant.

C'est aux frais du consul de France à Beyrouth, membre de la famille Khazen, qu'on imprima la constitution synodale du Liban dans le couvent grec catholique de Mar-Hanna à Chouaïr, où existe une typographie arabe.

Dans l'intervalle, le pape Clément étant mort, ce ne fut qu'en 1744, sous son successeur Benoît XIV, que ce synode fut rendu public et reçut son exécution dans le mont Liban.

Il y fut établi entre autres choses, et ces décisions régissent encore l'église maronite, que le nombre des évêques serait réduit à sept, outre le siège patriarcal : la circonscription et les revenus de chaque diocèse avaient été réglés.

On accorda au Patriarche le droit de nommer aux évêchés vacants ; mais un évêque une fois régulièrement sacré ne pouvait plus être privé de ses privilèges, que dans un cas de grave délit, par les règles du droit canon.

Il lui fut également accordé de recevoir la dîme, les legs pieux, de visiter tous les trois ans les diocèses

de sa juridiction ; de consacrer l'huile sainte et de la distribuer dans les sept diocèses et on lui conserva toutes les anciennes prérogatives consacrées par l'usage.

On défendit l'usage scandaleux de cohabitation des moines et des religieuses, ou de la contiguïté des couvents des deux sexes, en prohibant toute communication.

On recommanda très expressément à chaque évêque de résider habituellement dans l'arrondissement de son diocèse et de ne le quitter qu'avec le consentement du Patriarche et dans un cas de besoin.

La mort du Patriarche Joseph Khazen, survenue le 15 mai 1743, donna lieu à un schisme par la nomination de deux successeurs, au lieu d'un, au siège patriarcal d'Antioche; mais heureusement le souverain pontife, par sa prudence, sa sagesse et les talents de son envoyé, le délégué, père *Giacomo di Lucca*, ancien président de Jérusalem, parvint à faire cesser le désordre, en annulant les élections irrégulières des deux concurrents au patriarcat et en nommant à leur place l'archevêque Simon de Damas.

Ce coup d'état fut heureusement terminé, non sans beaucoup de peine, avec l'assistance du prince *Druse* et du consul de France à Seyde, dans une assemblée

générale de tout le clergé maronite, tenue au couvent d'Arisa des Pères de Terre-Sainte, le 7 octobre 1743.

CHAPITRE XXX.

Histoire des Grecs catholiques et des Druses.

Les Grecs catholiques sont venus habiter le Liban pour y être à l'abri de la persécution des Grecs schismatiques qui, dans tout l'Orient, les ont opprimés outre mesure, excitant les Turcs contre eux et leur faisant éprouver toutes sortes de vexations. Il faut avoir été à Chio, Alep et dans les villes de la Turquie que j'ai habitées, pour connaître tout ce que les malheureux catholiques ont eu à souffrir de la part des

Grecs, et je ne serai pas taxé d'exagération si, pour exprimer en peu de mots l'horreur que j'en ai conçue, je dis que les cheveux m'en sont dressés sur la tête.

Les catholiques, souvent chassés des villes de Syrie, s'étaient donc réfugiés au Liban, qui leur offrait un asile inviolable, et ce ne fut qu'à la faveur du gouvernement chrétien de Beyrout qu'ils purent s'y établir et plus tard se répandre dans les Échelles de Seyde, Sour, Acre et Jafa, car il ne leur fut jamais permis de se fixer à Tripoli, ni à Lattaquié, à cause de la prépondérance des Grecs qui auraient fait les plus grands sacrifices plutôt que de souffrir que leur haine éprouvât la moindre contrariété.

Il paraît que ce fut sous le Pape Clément XI que les Grecs catholiques furent reconnus dans l'Orient. Les trois Patriarches d'Alexandrie, d'Alep et de Damas abjurèrent presque à la fois leur erreur et se réunirent à l'Église Romaine. L'évêque de Beyrout les suivit de près (1).

Les catholiques avaient réglé, dans un synode tenu au couvent de *Karkafé*, près Beyrout, en 1806, les affaires de leur nation sous le point de vue religieux ; mais un Bref du Souverain Pontife, en date du 16 septembre 1835, en interdit absolument l'u-

(1) Nouveaux Mémoires des Missions. Paris, 1724.

sage et sans les difficultés que monseigneur Maximos Mazlum, Patriarche des catholiques, éprouve encore à Constantinople par suite de la même animosité des Grecs contre sa nation, un nouveau synode aurait eu lieu pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans le premier.

Le public doit connaître le *grave* (1) sujet de mésintelligence qui existe, depuis plusieurs années, entre les Grecs et les catholiques ; mais il ignore peut-être que les deux nations, la grecque par excitation et l'autre par l'obligation où elle est de défendre ses droits, font de très grands sacrifices pour acheter les firmans qu'ils obtiennent tour à tour pour et contre.

Chez les Turcs, comme je l'ai déjà dit, les affaires ne finissent pas, tant qu'il est des gens assez bons pour vouloir les continuer ; surtout lorsqu'il s'agit d'*infidèles* auxquels il n'est pas dû une stricte justice et dont l'argent est d'ailleurs fort bon à prendre en tout temps.

Les Grecs catholiques possèdent au Liban plusieurs couvents d'hommes et de femmes ; le nombre total des habitants de leur rite est de 48,000.

(1) Les Grecs veulent que les religieux catholiques changent la forme de leur bonnet pour éviter les erreurs auxquelles donne lieu l'identité des costumes ; mais chacun prétend garder sa coiffure actuelle, à titre de priorité.

Ils se trouvent principalement à *Zahlé*, à *Deir el-Qamar*, à *Kadet*, à *Zouk Micail*.

Les Grecs schismatiques sont moins nombreux dans cette partie de la montagne. Les points sur lesquels ils vivent le plus réunis sont *Chouëffet*, *Hadet el-Ras*, et *Besconta*.

Le clergé grec jouit de la haute protection de la Russie et les consuls de cette nation la lui font ressentir dans les Échelles avec autant de zèle que les agents du roi de France mettent à défendre les intérêts catholiques. Il paraît que les Grecs de Syrie durent implorer autrefois le patronage d'un autocrate et que l'usage s'était conservé d'envoyer, tous les ans, une députation à Saint-Pétersbourg, composée d'un prêtre et de deux laïques qui présentaient à S. M. les hommages du clergé grec de Syrie et recevaient la gratification de 400 roubles, primitivement accordée à la suite des événements politiques. Le Patriarche de Damas avait été 25 ans sans la réclamer; mais lors du passage de M. Lwoff, il chargea cet officier d'en solliciter la continuation et l'empereur ordonna, en 1857, qu'elle fût acquittée à l'arrivée de la première députation. La cour de Russie est aussi dans l'habitude de la défrayer entièrement.

J'ai parlé des Métoualis à l'article Balbek, de sorte que je n'aurai pas grand'chose à en dire ici.

Ces sectaires d'Ali, chassés d'une contrée de la

Perse, leur patrie, virent, victimes des révolutions se réfugier en Syrie. Ils se répandirent dans les environs de Hama, Homs, Balbek, Seyde et Acre. Ils profitèrent de la défaite des Maronites pour pénétrer dans le Liban et occupèrent le pays qui est depuis la montagne et la plaine de Beyrouth jusqu'à Tripoli.

Du temps de l'émir Youssef, les cheikhs maronites de *Jubelt Becharré* et du pays de *Djebail* s'insurgèrent et chassèrent les *Méroualis* qui se replièrent en partie dans les environs de Balbek. Ils conservèrent encore quelques villages dans le district de Djebail et dans celui de *Bechara*, où ils étaient les plus forts ; mais Dgezzar les ruina entièrement après avoir fait massacrer leur chef. Ce pacha les réduisit à l'état de laboureurs à salaire, et depuis lors ils vivent misérablement et sont abrutis par les vexations des gouvernants turcs et chrétiens qui leur sont également contraires.

Après les Maronites, les Druses forment la nation la plus nombreuse dans le Liban. Ils occupent sept districts qui présentent une surface de 28 myriamètres carrés : Le *Chouff*, l'*Arqoub*, le *Garb*, le *Menassef* où se trouve *Deir el-Qamar*, le *Chahhar*, le *Djerd* dont le principal village est *Choueffet* et le *Metu*. La population de ces districts est de 22,970 Druses et 33,220 d'autres nations.

Les Druses devraient être bien connus en Europe,

puisque tant de personnes se sont chargées de tirer du chaos l'histoire et surtout la religion de ce peuple sur lequel nous n'avions que des notions erronées, quoiqu'il soit si près de nous ; cependant comme je n'ai pas été entièrement satisfait de ce que j'ai lu (1), je pense que je puis encore risquer une petite dissertation, que je composerai en compulsant des matériaux qui m'avaient été fournis par des gens du pays (2) et des Européens ayant longtemps habité parmi les Druses, ou que j'avais formés d'après des renseignements que je m'étais moi-même procurés.

On a cherché à tirer le nom de Druse de plusieurs étymologies et je crois que c'est sans succès, puisque celle qui serait la plus généralement reçue, présente une consonnance différente. Le verbe *dq-rass*, *idross* (étudier) peut avoir pour dérivés le mot *Darassi*, mais non ceux *derzi*, *derouz* qui sont les noms singulier et pluriel qu'on leur donne.

Je pense qu'on peut attribuer à la plaisanterie cette autre proposition de faire venir le nom Druse de Deras (dents molaires), en trouvant une parfaite

(1) Je regrette de n'avoir pu prendre connaissance de l'ouvrage publié par feu M. le baron de Sacy, qui, en raison des vastes connaissances de ce savant orientaliste, ne doit rien laisser à désirer.

(2) Trois anciens auteurs arabes ont traité des Druses ; ce sont *Mcroulis el-Dehb*, *Ebn Chibatt*, et *el-Tebbri*.

analogie, dit-on, entre la peine qu'on doit prendre, la persévérance qu'il faut mettre pour parvenir au titre de sage, qui en est la récompense, et le travail, la constance de la mastication pour broyer et triturer les aliments afin d'en former le chyle qui donne la vie.

Les Druses n'ont été ainsi nommés que lors de leur établissement dans le Liban ; le premier lieu qu'ils habiterent, à leur arrivée en Syrie, fut la vallée de Téym dans l'anti-Liban d'où ils prirent le nom de *Téjané*.

L'accueil qu'ils trouvèrent dans le *Chouff* de la part du cheikh de ce district appelé *el-Darasi*, qui finit par adopter leur religion et fut un de leurs protecteurs, leur fit prendre, par reconnaissance, le nom de *Dersi*, dont le pluriel est *Dersouz* ou *Drouz*.

On sait qu'ils reçurent leur religion de Hakem, cinquième kalife fatimite qui naquit au Caire en 375 de l'hégire, y exerça le Kalifat pendant 25 ans et en vécut moins de 37.

El Hakem (1) veut dire le gouverneur, le commandant, *bi-amri-Allah* par l'ordre de Dieu ; or, ce prince, dont la conduite a prouvé une certaine folie,

(1) Il s'appelait Mohammed, fils d'Ismaïl de la lignée d'Abi Thalef. Sa mère descendait de Fatimé surnommée el-Zohra.

s'était imaginé qu'en supprimant le mot *Allah* il se constituerait autorité par son propre pouvoir et lorsqu'on s'habitua à l'appeler el-Hakem bi-amri (gouverneur par son ordre), il prétendit à la divinité et parvint à se faire des adorateurs. Quand le peuple le voyait, il se prosternait en criant : *O toi qui es seul, incomparable, immuable !...*

Sa vie, qui fut mêlée d'extravagances et de rigueurs, surtout envers les femmes, se termina par une disparition qui ne contribua pas peu à le déifier dans l'esprit de ses sectateurs. Mais comme cette dernière circonstance est restée inexpiquée, je crois pouvoir risquer d'avancer ici ce que les auteurs arabes en disent.

Hakem avait un esclave nommé Hamzé, persan ou indien, et dont l'esprit et l'éloquence étaient fort vantés : ce qui l'avait fait choisir pour être son premier ministre.

Celui-ci s'étant rendu amoureux de la sœur de Hakem, au point de s'en faire aimer passionnément, son maître, qui connut l'intrigue, et qui apprit de plus qu'il condescendait en toutes choses aux volontés de son amante, résolut de le faire mourir ; sa sœur fut instruite de cette décision : elle avait des intelligences secrètes dans le palais, et prévint Hamzé du péril qui le menaçait.

Dès cet instant elle travailla à se défaire de son

frère et elle choisit pour cela le moment où , selon sa coutume , il se baignait dans un bassin intérieur. Elle manda auprès d'elle Ismaïl, le mamelouk de Hamzé, et l'instruisit si bien qu'il put surprendre Hakem et l'étrangler.

Hamzé revenu de la Haute Egypte , sur l'avis qui lui fut donné de la mort du kalife, eut soin de se défaire d'Ismaïl pour mieux cacher la fin de Hakem qu'on avait inhumé secrètement ; ce ne fut qu'à l'arrivée de Hamzé que le bruit de sa disparition se répandit.

Ayant placé ses habits à l'endroit où il avait la coutume de se tenir, pendant qu'il donnait audience , il mit aussi à côté un écrit et fit publier que le maître el-Hakem s'était envolé, lui laissant le soin de communiquer à ses sujets une formule que chacun s'empresserait sans doute d'adopter.

Hamzé s'empara du pouvoir et prétendit aussi à la divinité ; la nouvelle religion , qui est autant son ouvrage que celle de son maître , se maintint secrètement, et de l'Égypte elle passa en Syrie.

Ses premiers sectaires s'établirent, comme il a été dit, à Ouadi-el-Téym et à la montagne *el-Aala*. C'est là qu'ils s'organisèrent définitivement, et qu'ils publièrent les livres composés par Hamzé, qu'ils lisent dans leurs *Khaloués* (lieu écarté de réunion) tous les jeudis soir. Ces livres enseignent qu'il n'est

pas d'autre Dieu, prophète ou saint, que el-Hakem bi-amri, que les âmes transmigrent d'un corps à un autre, que la prière, le pèlerinage, le jeûne et l'aumône sont inutiles.

Les Druses n'ont pas de fêtes non plus et s'ils feignent de célébrer les *Beyrams* et même de faire le *Ramadan*, c'est qu'ils desirent passer pour musulmans; c'est également dans ce but qu'ils se font circoncire.

Avec les chrétiens, ils prétendent aussi partager quelques unes de leurs croyances. El-Hakem a été le Christ dans une de ses incarnations. C'est d'ailleurs lui qui doit revenir pour assujettir tous les habitants du monde aux Druses. Mais les chrétiens ne sont pas plus dupes de leur hypocrisie que les musulmans.

Malgré cela les sectateurs de Hakem apprécient beaucoup la latitude qui leur est donnée, par leur religion, de se montrer dans toutes les autres sans cesser d'être druses.

Ils s'en prévalent pour dire qu'il est de leurs coréligionnaires partout, mais principalement en Chine, où réside maintenant leur maître, on ne sait pour quel motif.

Hakem était Adam, mais non *le nôtre*. Ils le nomment aussi *Chataneil*, et il a été dans tous les prophètes.

tes et rois qui ont paru sur la terre. Il n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin.

Le monde a existé également de toute éternité et sa durée est sans bornes.

Le nombre des vivants est fixé. Les âmes seulement émigrent d'un corps pour entrer dans un autre.

Les Druses ne s'abstiennent que par un reste de décence publique et pour éviter les châtimens qu'ils encourraient des autorités, car du reste *tout ce qui est caché est permis*. Cet axiome est applicable à tout ; ce qui fait que les Druses ont soin d'avoir toujours deux portes dans leurs maisons et chambres, afin que leurs femmes et filles puissent éviter un attentat.

Cette croyance encourage visiblement le vice en assurant son impunité.

Hakem, ou son ministre Hamzé, qui était plus sage que son maître, a promis de juger pendant sept ans sa secte, car sans cela à quoi servirait d'être *sage*, d'observer sa religion ?

C'est en Egypte que le jugement aura lieu, et son but sera de faire élire les *agqels* au gouvernement des empires, après les avoir rendus immortels. Il naîtra à chacun d'eux un garçon et une fille et ils auront le reste du monde dans leur esclavage et sous leur puissance.

Les Druses se partagent en deux classes, *aqqels* et *dgiahels*. Les premiers sont les initiés et le nom qu'ils ont pris signifie *sages*, tandis que l'épithète des autres répondrait à *ignorants*, *insensés*.

Les *aqqels* se distinguent par une conduite plus ou moins austère. Ils sont recueillis et conservent un extérieur très décent. Leur mise est d'ailleurs fort simple et ils affectent, dans leurs discours, une retenue, un aplomb qui leur ferait le plus grand honneur, si l'on ne savait pas que tout n'est chez eux qu'apparent et maniéré.

Ils sont reconnus à un turban dont l'étoffe, parfaitement blanche, est tordue avant d'être roulée sur le bonnet (1), et à leur *abba* qui est de laine à grandes raies blanches et noires. Ils ont tous les paupières noircies avec l'alquifoux réduit en poudre impalpable, ou par toute autre préparation.

Cette singulière coutume servit à venger un prêtre maronite qui, arrivant la pipe à la main, chez un prince, s'aperçut que des *aqqels* en avaient été scandalisés, et qu'ils s'étaient mis à chuchoter et à faire des signes de dérision entre eux. Le curé profita de

(1) Autrefois c'était un morceau de drap ou même d'une autre étoffe rouge qui remplaçait le bonnet. d'aujourd'hui. Il est des *aqqels* qui n'en portent pas pour adopter l'ancienne calotte, et rendre ainsi hommage à la simplicité de leurs ancêtres.

ce que l'émir lui dit de faire apporter sa pipe, qu'il avait remise à son servant lorsqu'il se vit en présence de l'assemblée, pour lui répondre : « Il y a, » Seigneur, deux choses qui vont mal dans notre » montagne ; la pipe des prêtres et le colire des » aqqels, parce que le noir aux yeux de ceux-ci est » un signe de coquetterie bien incompatible avec » l'austérité dont ils font profession. »

Les aqqels peuvent s'élever d'une classe à l'autre et parvenir jusqu'à la première en se montrant toujours plus zélés observateurs de leurs préceptes, qu'on dirait dictés par la plus saine philosophie.

Il est des aqqels, en effet, qui observent des jeûnes et se privent de mets délicats : ce sont ceux qui habitent les *Khaloués* et qui se pénètrent de l'esprit de leurs livres. Il en est même qui jeûnent toute leur vie, ou qui se condamnent à ne manger que du pain d'orge, dans l'intention de se rapprocher de Hakem.

Les aqqels affectent une grande délicatesse dans leurs rapports avec le monde. Ils ont tout l'extérieur et les manières des personnes les plus pieuses, les plus réservées. Lorsqu'ils viennent dans les villes, ils n'acceptent à manger chez personne, de crainte que les mets qu'on leur offrirait ne fussent achetés avec de l'argent injustement acquis. C'est pour ce

motif qu'ils évitent d'avoir affaire avec les autorités, et avec les gens qui les fréquentent; tous les employés sont à leurs yeux, injustes, barbares, et ne méritent nullement ce qu'ils possèdent ou ce qu'ils gagnent.

Les femmes des *aqqels* sont *aqqelées* et font aussi profession de sagesse. L'un et l'autre ne pourraient se remarier sans redevenir *dgiahela*.

Les *aqqela* perdent aussi leur qualité lorsqu'ils veulent porter des armes hors le temps de guerre et s'habiller avec luxe. En voyage cependant un *aqqel* peut changer de costume et alors il ne pèche pas au point de cesser d'être sage.

Ils ont quatre chefs ou cheikhs; mais ce nombre n'est pas limité. Ils se distinguent par un *meehlah* blanc et par une grande propreté. Ils ont le pouvoir d'excommunier, de rendre des sentences en matière de religion. Ils reçoivent la déclaration des *dgiahels* qui veulent devenir *aqqels* et leur apprennent la doctrine.

L'autorité des quatre est égale en tout, et lorsque l'un d'eux meurt, il est remplacé par son plus proche disciple.

Anciennement ils reconnaissaient un chef; mais depuis une trentaine d'années, un manque d'obéissance s'est joint à la jalousie pour faire cesser cette dignité. Le cheikh des *aqqels* était parvenu à un

si haut degré de puissance que le grand prince était même obligé de lui baiser la main lorsqu'il le recontrait. Malgré cela, sa nomination dépendait du cadi de Deir el-Qamar, qui est la seconde autorité druse de la montagne. Il est le chef du temporel, tandis que le cheikh des aqqels l'était du spirituel. Dans ses courses il était toujours suivi de beaucoup de gens et le peuple se portait au devant de lui avec enthousiasme. On attachait un certain bonheur à pouvoir toucher le bout de son manteau.

Le cheikh des aqqels était, chez les Druses, le chef de la religion, le premier des sages : il vivait d'aumônes, ou pour mieux dire de cadeaux qui lui venaient de tous côtés ; car dès son installation il ne s'occupait plus, ou feignait de ne plus s'inquiéter des besoins de ce monde. Il menait une vie réglée, sobre, retirée, digne enfin d'un sage de l'ancien temps. Ses fonctions étaient purement spirituelles, quoique souvent le grand prince, ou le premier chef de la nation, qui était toujours pris dans la famille Djombat, Druse, parvinssent à l'intéresser aux affaires d'administration et à tirer parti de la grande influence dont il jouissait. Il était, au reste, d'autant plus estimé du public qu'il se préparait à cet honneur insigne par cinq à six années d'abstinence, de privations et de mortifi-

fications. Et comme il se présentait plusieurs candidats, le choix tombait toujours sur celui dont la conduite était la plus édifiante ; et pour rendre ici un hommage à la vérité, je dirai que jamais aucun d'eux n'avait démenti sa haute réputation.

Les cheikhs aqqels subsistent avec les revenus des biens qui leur sont légués. Ils recueillent de droit les successions de tous ceux qui meurent sans héritiers et tous les Druses sont obligés de laisser un legs à ces chefs de la loi pour obtenir leur bénédiction.

Ils ne peuvent être changés.

Ces chefs partagent, avec les aqqels en général, le respect dont les entoure le vulgaire qui, en remarquant chez les uns des qualités plus éminentes que chez les autres, croit que c'est dans leurs corps que sont logées les âmes des cinq vizirs (ministres) de Hakem ; car elles ne doivent passer que dans des corps infiniment recommandables.

Les Druses croient aux paroles de ces cheikhs et des aqqels, se soumettent à leurs conseils et sont trop heureux d'en obtenir dans les occasions où ils ont besoin d'une direction supérieure. Ce sont leurs oracles.

Dans les assemblées qui ont lieu, comme cela à été dit, les soirs de chaque jeudi, les femmes des aqqels sont admises. Elles sont dans une partie du

khaloué et la séparation est marquée par un rideau. Elles font un serment, dont les termes sont connus, lorsqu'elles sont reçues la première fois. Avant d'entrer dans le lieu de réunion, elles ont soin de se dépouiller de toute espèce de dorure. En général les femmes aqqèles et beaucoup d'autres ne portent aucun bijou en or ou en argent.

Autour du khaloué sont placés des gardes pour empêcher que des profanes ne pénétrant quelques-uns des mystères qui se passent dans ces assemblées.

Elles commencent par des lectures qui sont suivies d'une collation pour laquelle chacun apporte du miel, des raisins secs et des noix. Les aqqels de la quatrième classe se retirent après cette première lecture. Elle est suivie d'une seconde qui est accompagnée de sermons et la troisième classe se retire. On en fait de même pour la seconde, de façon que la première classe reste seule; elle se compose des ajabuid (élus).

On prétend que le serment des aqqels se renouvelle à chaque réunion qui dure près de deux heures.

C'est dans les khaloués que se conservent les livres et on a soin de les tenir cachés (1). On pré-

(1) On a dit à M. Poussou, un des missionnaires les plus distingués

tend qu'ils en possèdent beaucoup; mais que tout ce qui a rapport à la foi, aux préceptes religieux, est contenu dans sept volumes.

Les Druses ont plusieurs *saints* qui sont l'objet de toute leur vénération. Les plus célèbres sont *Chaïb el-Mokdad* et *l'émir el-Saïd* dont le mausolée est à Abey. Un santou ture, appelé cheikh Aali y est aussi enterré et fort respecté. Les femmes stériles visitent son tombeau et cessent de l'être.

C'est à l'un de ces saints qu'on doit quelques réformes dont les mœurs de cette nation n'ont eu qu'à se féliciter.

Les aqqels buvaient du vin et fumaient avant le fameux *Scid Abadallah Dgemaleddin Tenekki*.

J'ai demandé comment on avait pu connaître le tabac à cette époque en Syrie, puisque sa découverte ne date pour l'Europe que de 280 ans et l'on m'a répondu que les Arabes fumaient très anciennement une herbe appelée *tebegh*.

Les djiahels, beaucoup plus nombreux que les autres, ne sont soumis à aucune espèce de règle. Ils ne participent point aux cérémonies religieuses et

que les Lazaristes aient eus en Syrie et qui était en dernier lieu préfet apostolique : « Que les aqqels voyant que leurs écrits commençaient à se trahir, ont tenu, il n'y a pas longtemps, une assemblée; qu'ils y ont pris de nouvelles dispositions et ont envoyé des délégués chez tous leurs coréligionnaires pour les leur faire adopter. » Annales de la Propagation de la Foi, n. 62, p. 137.

vivent dans la plus parfaite insouciance. On conçoit combien une religion qui ne leur fait un crime d'aucune de leurs actions doit les encourager au vice. Aussi ne s'en font-ils pas faute et le vol et l'assassinat sont-ils très fréquents dans leurs pays. Le seul remède contre ce mal, c'est de ne point y voyager seul ; toutes les fois qu'un Druse croit avoir été vu de plusieurs, il doit craindre nécessairement la justice qui est très légitimement prévenue contre lui.

Les fautes et les crimes sont punis suivant les lois musulmanes, devant lesquelles il y a égalité entre un Druse et un chrétien. J'ai déjà annoncé que tout délit caché était pardonné et ne constituait aucun péché, même envers *Dieu*.

Les mœurs de ce peuple là sont comme on voit, détestables et c'est chose facile à imaginer.

Le dgiahel peut devenir aqqel en s'amendant. Lorsqu'on a reconnu que sa vie est exempte de turpitudes, on exige de lui un serment et son initiation commence par la permission de lire les livres qui traitent de la religion, les seuls au reste qu'ils paraissent posséder.

Il y a des dgiahels qui préludent à leur conversion en se permettant de porter le costume des aqqels, ce qu'on leur laisse faire, en les observant toutefois ; et l'on se persuade que les âmes de ces repentis

agissent par réminiscence et qu'elles ont dû appartenir à des corps d'aqqels.

Lorsqu'un dgiabel meurt sans être amendé, c'est que son âme appartenait à son semblable, fût-il du rang le plus élevé ou d'un emploi supérieur.

Hakem, qui est le maître du ciel et de la terre, a éternellement réglé ainsi la chose : le nombre des aqqels et dgiabels ne doit pas être changé.

J'ai pourtant ouï dire que certains aqqels étaient transformés, à leur mort, en étoiles, pour briller éternellement dans le firmament, en témoignage du suprême degré de pureté qu'ils étaient parvenus à atteindre ; mais je pense que leur âme, qui est immortelle ne doit pas moins émigrer vers le premier corps qui vient à surgir dans le monde.

A défaut de cette simultanéité, l'âme des bons passe dans le corps d'une gazelle ou de toute autre bête aimable, et celle des méchants s'introduit dans un chien ou un autre animal vil. Ces âmes retournent ensuite à des corps druses.

Le culte du veau, chez les Druses, est encore une problème. Il paraît qu'on en trouve de moulés autour des métaux dans leurs khaloués ; mais d'un autre

(1) J'ignore sur quel fondement M. Poussou a dit *qu'on sait ou qu'on croit savoir* qu'ils adorent le veau comme symbole de leur obscène divinité.... Annales de la Propagation de la Foi, n. 62, p. 137.

côté rien ne fait supposer qu'ils l'adorent. Leurs livres ne l'invoquent pas ; ils en mangent la chair au contraire, et se servent de sa peau pour leurs chaussures ; ce qui n'aurait pas lieu , ce me semble, si cet animal était réellement l'objet de leur culte.

Un Français, qui a vécu cinquante ans parmi les Druses, m'a assuré qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un *aqqel* se soit converti. Les *dghiehels* se font facilement chrétiens lorsqu'un intérêt quelconque les y porte. C'est pourtant par une sorte de vocation et un juste retour aux idées de la plus saine raison que les émirs du Meth se sont fait baptiser.

Le divorce est permis chez les Druses, mais ils ne peuvent pas épouser plus d'une femme. Si celle qu'ils ont ne leur plaît pas, ils la répudient en lui payant *son prix*.

C'est le *code* musulman, espèce de recueil de sentences tirées des Pandectes Justiniennes, qui les régit en matière contentieuse ; mais pour ce qui regarde les dernières volontés, on ne peut apporter aucun changement aux testaments. Ils doivent être exécutés selon leur teneur, fussent-ils même au détriment des héritiers légitimes.

Le mariage est chez eux un contrat civil.

Pour les cérémonies extérieures, les Druses ont à peu près les mêmes pratiques que les musulmans :

ils enterrent leurs morts comme eux ; seulement ils ne les lavent pas. Le lendemain des funérailles, les femmes vont pleurer sur le nouveau tombeau, en agitant leurs mouchoirs en signe de désolation.

Ils n'ont point de jours d'abstinence , ainsi que cela a été dit, ni de viandes prohibées ; mais on assure qu'ils ne mangent point le gibier tué au fusil.

Les Druses sont peu propres aux arts. Ils sont agriculteurs ; ils élèvent les vers à soie et l'on ne voit chez eux que très peu de maçons et de menuisiers.

Cette nation croit beaucoup aux démons et surtout aux sorciers. Ils ont des livres de nécromancie et les cheikhs doivent les connaître et les consulter.

Les familles druses les plus marquantes sont celles-ci :

Les Djomblat, qui sont d'origine d'Alep, occupent *Badaram* et *Mokhtara*.

Les Aamad (chefs des *Yazbekiés*) sont à *Barroukh* ;

Les Nakad à Deir el-Qamar ;

Les descendants de l'émir Murad au *Meth* et à *Félougha* ; ceux des émirs Kaïdbé à Solima.

Les émirs *Ruslen* à *Choueffet* et à *Ain-Aanoub*.

Les Harmtouch à *Pemqanié*.

Les Beit Hid à *Aïn Zehatta* ;

Les Beit *abou Halonan* à *Feradis* ;

Les Beit Hamdain à *Batir* ;

Les Beit Maneldin à *Abey* ;

Les Talhouks à *Aïtat* et *Aalei* ;

Les Beit Abdel-Melek à *Botéter* ;

Mais les Djomblat, Aamad et Nakad sont les plus puissants et dirigent les autres. Dans l'ancien temps le pouvoir de la montagne était partagé entre les deux partis antagonistes, *Djomblatiés* et *Yazbekiés*, qui avaient remplacé les *Qais* et *Yémen*, dont nul ne pouvait s'exempter.

Les Djomblatiés ont toujours été les plus forts ; ce qui donna à leur chef l'espoir de parvenir à l'autorité suprême de la montagne, mais ce qui le fit définitivement échouer et périr en 1825.

Il avait été le rival et non le sujet du grand prince ; car rien d'important ne se faisait sans son conseil ; et ses grandes richesses, jointes au commandement des troupes qui lui était dévolu comme chef de la nation druse, lui donnaient un ascendant qui en faisait la seconde autorité de la montagne.

Les Druses peuvent fournir de 42 à 45,000 combattants.

On ne connaît pas l'origine des familles Djomblat, Aamad et Nakad ; mais on sait qu'elles n'ont rien d'illustre. Djomblat était au service de *Qeblan el-qadi*,

dans le *Chouff*; or, lorsque son maître mourut, il s'empara des biens qu'il possédait dans ce district.

Quant aux Aamad et Nakad, ils sont parvenus du temps de l'émir *haïdar el-Chehabi* qui gouverna le pays après la destruction de la famille Mâan, le pouvoir lui étant échu par succession de la mère qui était de sa lignée princière éteinte.

Celui qui servit le premier l'émir Kaïdar fut fort honoré : on lui donna le titre de Cheikh ; en lui écrivant, on le traitait de *Frère*.

Je ne puis mieux terminer l'article des Druses qu'en copiant ici leur fameuse profession de foi.

MODÈLE

de la profession de Foi d'un Aqel.

« Je mets ma confiance en notre Seigneur *el-Hakem*, qui est unique, impair, immuable, infailible.

» Je confesse, moi, tel fils de tel, d'une manière obligatoire pour ma personne, et j'en atteste par mon âme, étant sain d'esprit et de corps, et agissant par pure inspiration et sans y être forcé ou contraint ; que je renie tous les cultes, religions, associations et

croyances quelconques selon leurs dogmes différents, et que je ne connais absolument que la soumission due à notre Seigneur el-Hakem (que son nom soit révééré !) et que l'obéissance à lui et son culte ; que je m'y associe personne passée, présente ou future ; que j'ai consacré mon âme, mon corps, ma progéniture et généralement tout ce que je possède à notre maître el-Hakem (que son nom soit révééré !) ; que je me résigne à ses decrets, fussent-ils pour lui ou contre moi, sans en murmurer, ni méconnaître aucun de ses actes, qu'ils me soient favorables ou désavantageux. Et si jamais je cessais de professer la religion de notre maître el-Hakem (que son nom soit révééré !) ou bien que j'induisisse quelqu'un à la quitter, ou que je manquasse moi-même à l'un de ses préceptes, je consens, en mon âme et conscience, à être réprouvé du Dieu adoré, et privé des avantages de ce monde, en méritant le châtiment du Créateur très haut.

» Je déclare aussi qu'il n'est point au ciel de Dieu adoré, ni qu'il existe sur la terre d'autre Iman que notre seigneur el-Hakem (que son nom soit révééré !), et que je desire être du nombre des unitaires bienheureux.

» Ecrit tel mois de telle année du règne de l'esclave de notre maître (que son nom soit révééré !) ; son affranchi Hamzé Ebn Ali Ebn Ahmet, le guide des solliciteurs et le vengeur des infidèles, de ceux qui

ont renié la religion de notre Seigneur (que son nom soit révééré ! et sa gloire augmentée à jamais !)

CHAPITRE XXXI.

Mœurs des habitants du Liban.

De toutes les nations qui habitent le Liban , la maronite, quoique la plus simple, la plus ignorante et la plus pauvre, est la meilleure, la plus docile, la plus disposée à recevoir les instructions, la plus soumise à l'église Romaine et la plus attachée à la France. Elle se glorifie même d'avoir toujours été bien vue de nos rois et ne cesse de réclamer l'ancienne protection qu'ils lui accordaient.

Les Maronites sont bien faits. Ils ne manquent pas

d'un certain esprit et leurs manières sont assez douces ; mais la fourberie, la duplicité et surtout le sentiment de vengeance accompagnent ordinairement cet extérieur séduisant.

Niébur, ce voyageur exact, avait déjà remarqué ce que je viens de dire, et j'ai eu l'occasion de m'assurer que la simplicité des mœurs n'excluait pas toujours la dépravation ; que les femmes maronites sont peut-être aussi corrompues que d'autres ; que les habitants sont singulièrement adroits et fourbes, et qu'ils n'oublient, dans aucune occasion, de se venger d'une offense quelle qu'elle soit, même d'une punition justement infligée.

Les Maronites, comme les autres habitants de la Syrie, vivent très peu. Ils ne connaissent guère que le luxe des habits, des armes et des chevaux. Ce goût même est très limité et toutes leurs richesses se réduisent souvent à ce qu'ils portent sur eux. On voit aux femmes de gros anneaux brisés avec ou sans charnières et fermoirs en argent aux bras et aux jambes ; elles se parent de colliers, de pendants d'oreilles en or, et elles ont autour de leurs bonnets une rangée de sequins, comme je l'ai déjà rapporté ; et chez les femmes du peuple, de même que chez les gens aisés, la richesse des maris se calcule d'après la quantité de bijoux que leurs femmes portent

agissent par réminiscence et qu'elles ont dû appartenir à des corps d'aqqels.

Lorsqu'un dgiahel meurt sans être amendé, c'est que son âme appartenait à son semblable, fût-il du rang le plus élevé ou d'un emploi supérieur.

Hakem, qui est le maître du ciel et de la terre, a éternellement réglé ainsi la chose : le nombre des aqqels et dgiahels ne doit pas être changé.

J'ai pourtant ouï dire que certains aqqels étaient transformés, à leur mort, en étoiles, pour briller éternellement dans le firmament, en témoignage du suprême degré de pureté qu'ils étaient parvenus à atteindre ; mais je pense que leur âme, qui est immortelle ne doit pas moins émigrer vers le premier corps qui vient à surgir dans le monde.

A défaut de cette simultanité, l'âme des bons passe dans le corps d'une gazelle ou de toute autre bête aimable, et celle des méchants s'introduit dans un chien ou un autre animal vil. Ces âmes retournent ensuite à des corps druses.

Le culte du veau, chez les Druses, est encore une problème. Il paraît qu'on en trouve de moulés autour des métaux dans leurs khaloués ; mais d'un autre

(1) J'ignore sur quel fondement M. Poussou a dit *qu'on sait ou qu'on croit savoir* qu'ils adorent le veau comme symbole de leur obscène divinité.... Annales de la Propagation de la Foi, n. 62, p. 137.

côté rien ne fait supposer qu'ils l'adorent. Leurs livres ne l'invoquent pas ; ils en mangent la chair au contraire, et se servent de sa peau pour leurs chaussures ; ce qui n'aurait pas lieu , ce me semble, si cet animal était réellement l'objet de leur culte.

Un Français, qui a vécu cinquante ans parmi les Druses, m'a assuré qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un *aqqel* se soit converti. Les *dghiahels* se font facilement chrétiens lorsqu'un intérêt quelconque les y porte. C'est pourtant par une sorte de vocation et un juste retour aux idées de la plus saine raison que les émirs du Meth se sont fait baptiser.

Le divorce est permis chez les Druses, mais ils ne peuvent pas épouser plus d'une femme. Si celle qu'ils ont ne leur plaît pas, ils la répudient en lui payant *son prix*.

C'est le *code* musulman, espèce de recueil de sentences tirées des Pandectes Justiniennes, qui les régit en matière contentieuse ; mais pour ce qui regarde les dernières volontés, on ne peut apporter aucun changement aux testaments. Ils doivent être exécutés selon leur teneur, fussent-ils même au détriment des héritiers légitimes.

Le mariage est chez eux un contrat civil.

Pour les cérémonies extérieures, les Druses ont à peu près les mêmes pratiques que les musulmans :

ils enterrent leurs morts comme eux ; seulement ils ne les lavent pas. Le lendemain des funérailles, les femmes vont pleurer sur le nouveau tombeau, en agitant leurs mouchoirs en signe de désolation.

Ils n'ont point de jours d'abstinence , ainsi que cela a été dit, ni de viandes prohibées ; mais on assure qu'ils ne mangent point le gibier tué au fusil.

Les Druses sont peu propres aux arts. Ils sont agriculteurs ; ils élèvent les vers à soie et l'on ne voit chez eux que très peu de maçons et de menuisiers.

Cette nation croit beaucoup aux démons et surtout aux sorciers. Ils ont des livres de nécromancie et les cheikhs doivent les connaître et les consulter.

Les familles druses les plus marquantes sont celles-ci :

Les Djomblat, qui sont d'origine d'Alep, occupent *Badaram* et *Mokhtara*.

Les Aamad (chefs des *Yazbeckiés*) sont à *Baroukh* ;

Les Nakad à Deir el-Qamar ;

Les descendants de l'émir Murad au *Meth* et à *Félougha* ; ceux des émirs Kaïdbé à Solima.

Les émirs *Ruslen* à *Choueffet* et à *Ain-Aanoub*.

Les Harmouch à *Pemqanié*.

mets sont servis dans des plats en cuivre et arrivent à la fois à l'exception du rôti, lorsqu'il doit y en avoir, et de la salade, si le patron a tant soit peu l'idée des habitudes européennes.

On n'a pas besoin aussi de marcher pour passer au salon à manger ; on se glisse, en faisant faire au corps des mouvements de droite à gauche et *vice-versa*.

Le maître vous invite à manger en donnant l'exemple puisqu'on ne sert pas. Chacun envoie sa cuillère dans le pilau, après avoir puisé, dans quelque mets liquide, de quoi l'assaisonner ou l'humecter, car il ne passerait pas sans ce véhicule indispensable, et on continue à promener la cuillère de plats en plats jusqu'à ce qu'on soit rassasié. On n'est pas gêné ainsi dans ses goûts et l'on peut tenir à ce qui plaît le plus.

L'usage des fourchettes et des couteaux est jusqu'ici inconnu, et si l'on a quelque volaille ou quelque viande à découper, on les dépèce tout bonnement avec les doigts. Ce soin appartient au maître de la maison.

Selon la coutume arabe, on ne place pas à table la boisson qui doit servir à désaltérer les convives. Les domestiques ont les bardaques et les tasses en main pour verser l'eau à ceux qui en demandent. Cependant si l'étranger est fait au vin et qu'il s'en

trouve dans l'endroit, on ne le lui épargne pas. Ordinairement les gens du pays n'en boivent que pendant le carnaval et quelquefois dans certaines solennités ; alors ils n'ont garde de le mêler. Selon eux, c'est gâter le vin que de l'affaiblir avec de l'eau.

Lorsqu'on est arrivé au dessert on est assez porté à faire une pose, d'autant plus que les orientaux mangent vite et que leurs mets sont assez lourds, étant d'ailleurs fort gras. C'est alors le moment de jouir par un autre sens ; et les meilleurs chanteurs de l'endroit sont mis en réquisition, pour régaler les oreilles des convives, mais en l'honneur de l'étranger pour lequel on ne doit rien négliger. Ordinairement c'est le chantre de l'église qui est chargé de ce soin, dont il s'acquitte d'autant mieux que ce sont les religieux qui ont établi cet usage, d'après le passage de saint Paul, pris un peu trop à la lettre : « Vous entretenant de psaumes, d'hym-
» nes et de cantiques spirituels ; chantant et psal-
» modiant du fond de vos cœurs à la gloire du
» Seigneur : rendant grâces en tout temps et pour
» toutes choses (1). »

Les beaux morceaux, qu'on emploie en pareille circonstance, sont empruntés aux musulmans (les

(1) Épître I aux Éphésiens, ch. V, v. 19 et 20.

Nébaouis) ; car il faut du sérieux, du relevé et sous ce rapport on ne peut mieux choisir, attendu que le style mystique de ces sortes de compositions faites en termes choisis, est un parfait grimoire pour le vulgaire ; il en trouve le sujet sublime par cela seul qu'il est au dessus de son intelligence, ce qui fait qu'il se contente du son chromatique et nasillard qui l'accompagne, comme étant très propre à le disposer au sommeil de la sieste.

J'oubliais de dire que chez les Arabes on doit solliciter, presser même les convives de manger, et que lorsqu'on s'aperçoit qu'ils font des façons après avoir été conjurés par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, le maître forme une ballotte, de sa propre main, en choisissant ses éléments dans les différents plats, et l'ayant bien pétrie, il la présente à celui qu'il veut distinguer, lequel, en reconnaissance, doit la recevoir directement avec la bouche. Heureux encore quand cette politesse n'est pas répétée plusieurs fois !... les Arabes veulent qu'on mange bien chez eux ; aussi disent-ils d'un bon dîner, que les mets leur sont sortis du nez.

On quitte la table en faisant un mouvement en arrière, comme on s'y était présenté en se poussant en avant, et aussitôt on est en position de se laver les mains et la bouche ; la cuvette, le savon et le pot à l'eau vous sont offerts par un domestique,

qui présente ensuite la serviette, non de la main, puisqu'il les a toutes les deux occupées, mais avec l'épaule sur laquelle il l'avait d'abord placée.

La pipe et le café terminent agréablement ce repas que le patron cherche à égayer le plus qu'il peut, en débitant tout ce que son esprit lui fournit d'anecdotes curieuses.

Les Arabes sont généralement de grands conteurs.

Le vrai type montagnard est très susceptible de son naturel; il hait les airs cavaliers et encore plus la familiarité. Un évêque, ayant prié un paysan un peu connu à dîner, lui dit : Veuillez vous mettre à table, et comme il voyait que l'homme ne s'approchait pas, il répéta trois fois la même invitation et il reçut, chaque fois, pour réponse un *ah!* à la manière, que le prononcent les Normands. Le prélat avait oublié d'ajouter à sa formule : ô *cheikh!*

Les montagnards, et beaucoup d'habitants des villes, ont un goût très prononcé pour le *zâatar* (origan), qu'ils mangent le matin, avec du pain pour chasser les vapeurs, disent-ils, fortifier l'estomac et bien disposer leur appétit pour la journée. Ils font sécher cet aromate et le gardent en poudre comme provision essentielle. Pour lui donner, en même temps, l'acidité qui plaît tant aux Arabes, surtout aux femmes, on y ajoute du sumac et un peu de sel

qui permet de le conserver plus sûrement. C'est le plus grand présent que les Syriens puissent faire aux Egyptiens d'origine damasquine, et j'en ai vu même expédier en France à nos réfugiés, tant l'habitude est impérieuse chez certains individus. Nous disons que c'est une seconde nature et les Arabes en font un sixième sens.

Les femmes de la montagne sont tellement robustes, qu'elles enfantent et continuent à vaquer à leur ménage, comme si de rien n'était. Celles qui prennent des soins et restent plus ou moins au lit, on les surnomme Dames.

Dans les villes, comme à la campagne, lorsque des femmes visitent une accouchée, toutes celles qui nourrissent doivent donner leur sein au nouveau-né; de façon que les enfants des grands sont ceux que cet usage incommode le plus, parce que l'événement de leur naissance ayant eu un certain éclat, ils sont condamnés à recevoir, pendant plusieurs jours, une diversité de laits dont on reconnaît toujours le mauvais effet, sans qu'on songe, pour cela, à abolir cette coutume pour le moins vicieuse.

Une chose digne de remarque, c'est que les montagnards ont la tête pointue; et cela vient de ce qu'on leur presse le crâne en naissant, pour qu'ils puissent mieux porter le bonnet lorsqu'ils sont grands. Ces bonnes gens ne savent pas à combien

d'accidents ils exposent leurs enfants pour un avantage aussi futile !

Si d'autres parties conservaient la forme qu'elles prennent dans le bas âge, elles seraient également pointues. Les enfants sont couchés dans un berceau auquel on les sangle comme des momies , et pour qu'ils puissent satisfaire à leurs besoins, ils ont le corps placé sur un vase qui est lui-même sous un matelas percé et qui traverse le fond du berceau.

Les naissances sont signalées, comme dans les villes, par des acclamations bruyantes et joyeuses, si c'est un garçon, ou par un morne silence, si c'est une fille.

Les cérémonies du baptême ressemblent aux nôtres et tous les honneurs sont pour les prêtres, qui accompagnent le néophyte à son retour au logis.

Les enfants vont à l'école dès l'âge de quatre à cinq ans.

Ces établissements sont entretenus par la rente d'un bien quelconque acheté par les habitants et dont jouit le magister , qui n'est pas toujours le curé. On y enseigne l'arabe et le syriaque ; mais à peine savent-ils lire que les parents les font travailler et bientôt tout est oublié. Ces écoles se tiennent en plein vent, pendant sept à huit mois, et, le reste de l'année, dans une petite chambre dépendant de l'église. C'est la simple lecture des deux langues qu'on y

apprend, au surplus, sans aucune espèce de règle.

Les curés des villages ont environ 450 fr. par an et le casuel qui est peu de chose. Les autres prêtres ne reçoivent que 57 centimes pour leur messe et ne peuvent accepter que les honoraires de cinq messes.

Dans le Liban, le curé est l'homme par excellence, la seconde providence du lieu ; et tout cela à cause de la légère teinture d'instruction qui le distingue du vulgaire. La sévérité des évêques, et par suite celle des prêtres, est telle que l'excommunication est fulminée pour la moindre chose. Un curé anathématisa son propre fils qui, allant être assommé, voulut prendre le bâton que son père levait contre lui.

Depuis l'établissement des collèges et l'instruction du clergé, beaucoup d'étudiants reçoivent les ordres sans s'être choisi une femme ; mais dès lors ils ne peuvent plus être nommés à des cures, que du consentement de ceux qui l'habitent ; car ceux-ci ont le droit d'exiger que leur pasteur soit marié.

Rien n'est comparable à l'ignorance des paysans des villages situés dans les lieux élevés ; ceux qui avoisinent les villes comptent parmi eux des gens qui, sans être instruits, sont rusés et adroits.

Les Libanais sont assez sobres et leur seul vice

est de fumer la pipe; ce qui est sans doute pardonna-
ble à des gens dont la vie est des plus dures.

Le paysan fait rarement la cuisine le matin. Son déjeuner se compose de pain et de fruits secs, ou frais lorsque la saison le permet. Le soir il mange un pilau de bourgoul (1) et de lentilles assaisonnées à l'huile ou au beurre et arrosé de lait aigre (lében). Il s'aiguise l'appétit avec un oignon. Les olives sont rares dans certains quartiers et deviennent un objet de luxe ; mais là où elles abondent elles font la base des déjeûners.

Les paysans font aussi usage, dans leur cuisine, de quelques herbes des champs ou potagères, qu'ils préparent en guise de friture.

Quand le paysan veut se régaler, il a recours à ses réserves. C'est la chair du mouton à grosse queue que chaque famille a élevé et qu'elle a égorgé à l'entrée de l'hiver. Cette chair a été frite, après qu'on l'a eu coupée en petits morceaux, et c'est dans sa propre graisse qu'on l'a conservée pour la provision de l'année.

Je demande quelle induction tirer d'une pareille nourriture, puisque J. J. Rousseau dit « qu'on peut » juger du caractère des nations par les aliments » dont elle fait le plus d'usage. »

(1) Blé bouilli, trituré en forme de gruau.

La nonchalance des montagnards est au dessus de toute expression et se combine mal avec leur vigueur, qui les rendrait propres à bien des travaux ; mais il suffit que leurs pères ne les aient point entrepris pour qu'ils se croient dispensés de s'en occuper eux-mêmes. Ils sont , avec cela , curieux et avides, ce qu'on ne peut expliquer ; car ils aiment mieux demander l'aumône que de servir. Ils tiennent, au reste, que la mendicité c'est l'alchimie.

Les maladies graves sont très rares sur les hautes montagnes. On y vit facilement jusqu'à 90 ans et beaucoup de personnes de cet âge ne meurent que faute de soins ou de bonne nourriture.

Les habitants de la montagne sont pauvres ; la plupart n'ont qu'une chemise qu'ils sont obligés de faire laver le samedi. Ce jour là on voit souvent des paysans des deux sexes, couverts de haillons, montrer leur nudité aux passants. Le lendemain ils s'endimanchent : les femmes mettent leurs robes de toile bleue, une ceinture à quelques brimborions d'argent et l'indispensable *tantour*, autour duquel elles drapent leur plus indispensable voile. Chez les paysannes aisées le cotni (sorte de satin rayé) est substitué à la toile et elles portent un jubé (surtout) en drap, qui quelquefois est bordé d'un petit galon. Elles ornent aussi le bas de leur caleçon de broderies en

soie de couleur, et le reste de leur ajustement se ressent de leur plus ou moins d'aisance.

Le mouchoir chez eux est plutôt de parade que d'une utilité réelle. C'est un morceau de toile de la largeur de 50 centimètres sur 70 de long, qui pend à la ceinture, ainsi que la bourse à tabac, et qui leur sert tout au plus pour s'essuyer le bout des doigts, lorsque ceux-ci ont rempli toutes les fonctions ordinaires du mouchoir. Les femmes en usent aussi très rarement, excepté lorsqu'elles sont enrhumées ; alors elles sont forcées, disent-elles, *de serrer les impuretés de la tête dans la poche, comme font les dames d'Europe.*

Dans les réunions d'hommes, il est difficile de maintenir la conversation au diapason d'une honnête élévation. Tous veulent parler à la fois ; alors ceux qui sont doués des meilleurs poumons l'emportent par la haute voix qu'ils peuvent faire entendre et soutenir. Malheur à celui qui voudrait communiquer sa pensée dans cet infernal brouhaha ! il lui faudrait crier les choses et non les dire et souvent ce serait en pure perte.

CHAPITRE XXXII.

Suite des mœurs des habitants du Liban.

Lorsque deux hommes se rencontrent, ils se lâchent une bordée de compliments, ou pour mieux dire, ils en font un feu roulant, et dès que le catalogue de leurs questions est épuisé, ils se séparent en se souhaitant toutes sortes de bonheurs à eux, à leurs enfants, parents, amis, bestiaux, et ils ne cessent que lorsqu'il y a impossibilité physique d'être entendus. Les demandes qu'ils s'adressent sont relatives à leurs proches et propriétés respectifs (1).

Les Maronites aiment à contrefaire les musulmans

(1) Le naturaliste Poirier rapporte le même fait dans son voyage en Afrique (Barbarie).

en se donnant entre eux le salut à la manière de ceux-ci.

Le 4^{er} janvier ils disent *bonjour* du matin au soir, parce que c'est, selon eux, la fête du *bonjour*. D'ordinaire ils souhaitent le bonsoir à partir de midi.

Les gens de la montagne ont une locution très vicieuse. Ils traînent sur les finales et y ajoutent une terminaison d'habitude. Souvent ils défigurent entièrement les mots et font des transpositions inusitées chez les Arabes.

Le peu de galanterie des Syriens, surtout des Libanais, peut passer en proverbe. Ils ne parlent jamais d'une femme sans employer le correctif *adjellek* qu'on ne peut rendre en français que par une périphrase comme : *sauf votre respect*, ou, *pardonnez-moi l'expression*.

Ils ont aussi une comparaison qui ne dénoterait pas un grand amour conjugal, ou qui ferait croire qu'ils ne sont pas susceptibles de ressentir longtemps la perte d'une épouse. Ils la comparent à la douleur qu'on éprouve en se contusionnant fortement le coude et disent qu'elle est vive, mais courte.

Ce n'est certainement pas à ce sujet qu'on doit reconnaître, avec madame de Staël, que dans le midi l'on se sert *si naturellement des expressions poétiques qu'on dirait qu'elles se puisent dans l'air et sont inspirées*

par le soleil; car des expressions comme celles dont se servent les Arabes ne peuvent leur être suggérées que par la lune.

Ce peuple, qui est si peu révérencieux envers le beau sexe, est plein d'amour-propre et de prétentions pour lui-même.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Eh bien ! c'est à la manière de se traiter entre eux, dans leurs lettres, qu'il faudrait juger de l'esprit suffisant de nos montagnards.

Ils sont outrés dans leurs titres, comme dans leurs compliments et toutes leurs assertions. Mais c'est ici surtout que du dire au faire l'espace est grand.

Promettre et tenir sont deux choses bien différentes en Orient, et la montagne du Liban en est là.

Le protocole épistolaire est fort étendu et chaque famille comme chaque classe a ses titres et ses compliments distinctifs. C'est une grande science que tout le monde ne peut pas posséder, aussi doit-on courir après ceux qui savent écrire à chacun d'après la manière qui lui est propre. Ces gens là se distinguent par une écritoire qu'ils portent à la ceinture et qui souvent est en argent. Les convenances de style sont une chose si importante, que l'oubli d'un mot serait capable de faire manquer l'affaire pour laquelle on aurait écrit.

d'accidents ils exposent leurs enfants pour un avantage aussi futile !

Si d'autres parties conservaient la forme qu'elles prennent dans le bas âge, elles seraient également pointues. Les enfants sont couchés dans un berceau auquel on les sangle comme des momies , et pour qu'ils puissent satisfaire à leurs besoins, ils ont le corps placé sur un vase qui est lui-même sous un matelas percé et qui traverse le fond du berceau.

Les naissances sont signalées, comme dans les villes, par des acclamations bruyantes et joyeuses, si c'est un garçon, ou par un morne silence, si c'est une fille.

Les cérémonies du baptême ressemblent aux nôtres et tous les honneurs sont pour les prêtres, qui accompagnent le néophyte à son retour au logis.

Les enfants vont à l'école dès l'âge de quatre à cinq ans.

Ces établissements sont entretenus par la rente d'un bien quelconque acheté par les habitants et dont jouit le magister , qui n'est pas toujours le curé. On y enseigne l'arabe et le syriaque ; mais à peine savent-ils lire que les parents les font travailler et bientôt tout est oublié. Ces écoles se tiennent en plein vent, pendant sept à huit mois, et, le reste de l'année, dans une petite chambre dépendant de l'église. C'est la simple lecture des deux langues qu'on y

apprend, au surplus, sans aucune espèce de règle.

Les curés des villages ont environ 450 fr. par an et le casuel qui est peu de chose. Les autres prêtres ne reçoivent que 57 centimes pour leur messe et ne peuvent accepter que les honoraires de cinq messes.

Dans le Liban, le curé est l'homme par excellence, la seconde providence du lieu ; et tout cela à cause de la légère teinture d'instruction qui le distingue du vulgaire. La sévérité des évêques, et par suite celle des prêtres, est telle que l'excommunication est fulminée pour la moindre chose. Un curé anathématisa son propre fils qui, allant être assommé, voulut prendre le bâton que son père levait contre lui.

Depuis l'établissement des collèges et l'instruction du clergé, beaucoup d'étudiants reçoivent les ordres sans s'être choisi une femme ; mais dès lors ils ne peuvent plus être nommés à des cures, que du consentement de ceux qui l'habitent ; car ceux-ci ont le droit d'exiger que leur pasteur soit marié.

Rien n'est comparable à l'ignorance des paysans des villages situés dans les lieux élevés ; ceux qui avoisinent les villes comptent parmi eux des gens qui, sans être instruits, sont rusés et adroits.

Les Libanais sont assez sobres et leur seul vice

peut éviter et qui serait susceptibles d'une fausse interprétation. Ils ajoutent alors : *Sans porter à conséquence, soit dit sans le prendre à mal, sans faire offense, passez-moi le terme, etc.*

En parlant d'une maladie, ou de quelque événement fâcheux, on ajoute : *loin de vous, ou, Dieu vous en préserve.*

Ils poussent la susceptibilité jusqu'à éviter de nommer leurs femmes, quoiqu'ils s'entretiennent entre eux de leurs familles. L'épouse est désignée, dans la conversation, comme chez les Turcs, par ces termes conventionnels : *la maison ; la fille de mon beau-père*, ou, *la mère de tel*, s'ils ont eu un garçon ; parce que, s'ils employaient le nom de *femme*, ils devraient le faire suivre aussitôt des correctifs convenables, comme s'ils eussent parlé d'une chose vile ou indécente.

Il faut être bien familier avec un Arabe pour s'enquérir des nouvelles, ou de la santé de sa *maison*. Quand ils sont obligés d'en parler à un prince, ils la qualifient d'esclave.

La femme, de son côté, ne parle jamais de son mari qu'en l'appelant son *seigneur*, le *fil*s de son *beau-père*, ou *père de tel*, que ce soit un nom pris par anticipation ou qu'il ait été régularisé par la naissance d'un fils. •

Les montagnards ont un goût si décidé pour le

changement de leur nom en celui d'*Abou tel* qu'ils sont convenus d'en porter, en forme de sobriquet, avant même d'être mariés.

Chez ceux qui ont fait choix d'une femme, c'est un point d'honneur ; aussi se réjouissent-ils outre mesure, lorsque leur premier né est un garçon. On les salue le lendemain du nom d'*Abou Giorgi*, *Abou-Harma*, *Abou Youssef*, selon le nom qu'ils ont emprunté au calendrier, qui n'a pas en étendue le quart du nôtre. On chagrinerait vivement celui qui vient de prendre rang de père dans la société, si on continuait à l'appeler comme avant cet heureux événement.

C'est l'obligation où l'on est de ne pas garder son nom après le mariage, jointe à la crainte de ne pas avoir d'enfants mâles et même de ne pas en avoir du tout, qui a fait trouver l'expédient d'imposer le sobriquet par provision.

Il s'identifie tellement avec la personne, qu'on ne le quitte plus, même lorsque la naissance d'un fils et l'adoption pour lui d'un autre nom que celui qui compose le sobriquet, sembleraient devoir l'autoriser.

Les classes aisées sont plus soumises à cette règle que les gens du peuple, et l'émir Melhem actuel, qui a eu cinq garçons, ne s'est jamais appelé qu'*Abou Faour* de son surnom obligé.

Les personnes qui auraient à se mêler de leur goût pour le choix d'un nom s'accommodent ordinairement de celui qui est consacré par un personnage ; et c'est devenu un usage commun aujourd'hui que les *Georges* s'appellent *Abou Aassef*, les *Elias* *Abou Nessif*, les *Youssef* *Abou Hessein*, les *Moussé* *Abou Nedjein*, parce qu'il y a eu des hommes puissants à la montagne qui ont porté ces noms par des combinaisons naturelles. Ils sont aujourd'hui conventionnels.

Comme toutes les règles ont leur exception, même dans le Liban, ce goût déterminé pour le changement de nom de célibataire en celui d'homme marié qui est une espèce de proclamation de progéniture, n'est pas général... J'ai connu des personnes assez attachées à leur premier nom pour désirer fortement le conserver malgré la naissance d'un fils. Elles avaient soin alors de le faire baptiser clandestinement et de l'appeler *père de tel*, *Abou Elias*, par exemple, ce qui était un empêchement insurmontable d'appeler ce père *Abou de Abou*.

On prétend que l'amour-propre n'est pas étranger à la coutume de faire prendre au père le nom du fils, et qu'elle est même de son invention. Moyennant l'*Abou*, on n'a pas le désagrément de se voir nommer *tel*, tout court, car il est assez reçu qu'on ne donne point de titres à ceux qu'on peut appeler

*Abou****; et si cette règle a aussi ses exceptions, elles sont nées de l'adulation, dans des temps de despotisme. Quel plus beau titre, en effet, que celui de père! La paternité fut honorée chez tous les peuples, et elle devait l'être dans le Liban où l'on avait conservé les mœurs simples des premiers temps.

Les femmes ne se cachent pas à la montagne; les jeunes gens font eux-mêmes leur choix; aussitôt que les parents sont d'accord, on procède aux fiançailles qui se font avec quelque éclat. Un contrat, par devant témoins, dont un ou deux prêtres, sert à spécifier ce que donneront le futur et la future, en effets ou immeubles. Une fois la bénédiction reçue, cet engagement, dans lequel la religion intervient, est regardé comme un demi sacrement. On ne peut plus s'en dégager sans une raison majeure, ou le consentement mutuel, ou sans que l'un des deux ait manqué à son engagement en ne présentant pas ce qu'il a promis. Le terme des fiançailles ne peut dépasser une année, sans un motif légitime. Au bout de ce temps le mariage doit se faire; les autorités y obligent les contractants.

Ces événements tant désirés donnent du mouvement aux villages et y ramènent, pour quelques jours, des distractions d'autant plus bruyantes que les Arabes doivent se réjouir dans ces cas là jusqu'à la folie. Les extravagances, les drôleries de ces gens là, ne se re

produisent pas pendant le carnaval, mais aux époques des mariages. Chacun veut se montrer zélé, empressé pour son parent, pour son ami, et chercher à se distinguer afin qu'on puisse citer cette circonstance comme ayant été la plus gaie, la plus extraordinaire.

C'est dans la résidence du futur qu'ont lieu les fêtes, les parents de la promise ne devant montrer aucune satisfaction pour ne pas prêter à dire qu'ils se débarrassent volontiers de leur fille.

Ils sont aussi obligés de se priver de l'accompagner chez l'époux, et d'assister à son mariage, parce que l'on penserait qu'elle a besoin de leurs secours ; qu'elle ne peut pas s'en passer.

L'épouse n'est donc accompagnée que d'une seule parente éloignée et d'un homme indigent qui tient la bride du cheval ; car jamais, au grand jamais, une future ne voudra franchir à pied l'espace qui sépare le domicile paternel du conjugal, n'y eût-il qu'une rue à traverser. Elle doit faire le trajet à cheval, et c'est d'obligation, comme aussi de ne pas en descendre, lorsqu'elle arrive devant la maison de son promis, que le conducteur n'ait été revêtu d'un *abî* ou *jubé*, sortes d'habits du pays. Cet homme est aussitôt renvoyé, toutefois après avoir bien mangé.

Si la famille ne possède pas un cheval, ou une

jument, on a grand'peine à s'en procurer ; car un des nombreux préjugés de la montagne veut que la monture meure dans l'année, si elle a été employée sous une certaine influence. On est souvent obligé d'aller fort loin, en déguisant le motif qui la fait rechercher.

Lorsque je me trouvais à la campagne, j'étais sûr d'être prié pour mes chevaux toutes les fois qu'il se faisait un mariage dans les environs. Je les prêtais avec empressement, en faisant remarquer à ceux qui me taxaient d'un peu d'imprudence, à cause de la qualité de mes montures , qu'elles ne s'en portaient que mieux.

Le cortège se compose d'un grand nombre d'habitants du village du futur qui, tous endimanchés, accompagnent leurs chants et cris de joie de force coups de fusils. De temps à autre on s'arrête pour chanter en masse et l'on danse ; après quoi de nouvelles détonations se font entendre ainsi que des cris perçants et des acclamations en l'honneur des gouvernants, des parents et des amis.

La future apporte avec elle sa caisse, contenant ses nippes, son matelas et sa couverture.

Le futur ne se fait raser et habiller que lorsque sa promise est arrivée chez lui. Son compère et les amis profitent de la circonstance pour se faire

raser aussi, prétendant que cela leur portera bonheur.

Au moment où le cortège arrive, le prétendu doit chercher à se trouver dans un endroit plus élevé que celui où la future doit se rendre, afin qu'il soit dit qu'il est descendu jusqu'à elle.

En entrant dans la maison conjugale, la future doit lancer une grenade et une boule de levain contre la porte d'entrée, et cette double cérémonie est une espèce d'horoscope tiré sur les destinées des deux époux.

Le lendemain, le mari va rendre visite aux parents de son épouse précédé d'un présent ; mais il faut absolument qu'il revienne le soir à la maison. Les parents des deux parties viennent tous le huitième jour chez les époux, leur apportant un cadeau (neqout) en argent, de 20 jusqu'à 400 piastres, qui appartient à l'épouse, laquelle en dispose selon son plaisir. Le mari en prend note pour rendre les mêmes sommes à chaque mariage de ses parents.

Un dîner de famille, auquel assistent tous les parents, finit la cérémonie.

Chez les paysans, il est d'usage de fixer, lors des accords, un prix pour la valeur de l'épouse, comme si elle était l'objet d'un contrat de vente ; ce prix varie de 200 à 500 piastres, et il est appelé

nagd. Il est sacré, et à la mort de l'époux on vend, s'il le faut, tout ce qu'il possède pour le payer. C'est souvent pour ce prix que la veuve trouve à se remarier.

Les donations entre vifs sont valables jusqu'à concurrence du huitième de l'héritage du mari.

Il y a une douzaine d'années qu'il existait à la montagne un usage qui a été aboli par l'émir Béchir. On n'accordait la future aux parents et amis de son prétendu que lorsqu'un de ceux-ci avait atteint à balle un but quelconque attaché au bout d'une longue perche. Si aucun d'eux n'était assez adroit pour y parvenir, il fallait se prêter à quelque humiliation qui souvent amenait des rixes et même des ruptures qui empêchaient le mariage.

A une époque plus reculée encore, la future, conduite par une troupe de jeunes gens de son village à celui de son futur, n'était remise aux parents et amis du prétendu qu'après une espèce de combat simulé qui devait finir à l'avantage de ceux-ci, sans quoi le mariage était remis à un autre jour, ce qui donnait fréquemment lieu à de véritables combats entre les jeunes gens des deux villages qui croyaient leur honneur compromis par cet incident.

C'est le huitième jour du mariage que la femme prend les rênes du ménage. Elle doit faire la cuisine,

aller chercher l'eau à la fontaine et quelquefois même couper le bois.

Lorsqu'elles doivent travailler, les femmes retroussent leurs robes, en les retenant par leurs chemises jusqu'au dessus des genoux et nouées à la ceinture. Elles font alors parade des broderies de leurs caleçons.

Dans les villes, où les femmes font aussi l'ouvrage intérieur, elles restent accroupies, assises sur leurs talons ou à genoux : elles lavent, pétrissent, font la cuisine, ou le café, se livrent à la conversation ou fument, dans l'une de ces positions. Quand elles sont fatiguées, une pierre leur sert de point d'appui.

Les femmes maronites et druses ne se couvrent pas tout le corps d'un voile épais ou opaque comme dans les villes. Deux ou trois mètres d'un tissu de soie ou de fil, fixés au haut du tantour, leur flottent par derrière jusqu'aux deux tiers du corps et leur couvrent, s'il le faut, le visage; car les chrétiennes ne se cachent la figure que lorsqu'elles rencontrent quelque Turc ou quelque Druse, au lieu que les femmes de cette dernière nation doivent éviter de se montrer à tous les hommes.

L'origine des tantours est due aux Druses, et la melayougé aux chrétiens du Kestrouan. C'est par la suite que la plupart de ceux-ci, surtout ceux qui

habitent les pays druses, ont adopté la coiffure pointue (tantour) (4).

Les princesses le portaient en or ainsi que les femmes des cheikhs et des nobles. Les artisans l'ont en argent avec une partie du devant dorée. Les Druses l'ont plus court et les femmes des aqqels et du peuple le portent en bois ou en corne.

Il n'y a qu'une centaine d'années que les grands bonnets avaient été adoptés à la montagne. C'était une mode importée de Bagdad, tandis que c'est Tunis qui fabrique ces bonnets et la France aussi par imitation.

Elle tomba du moment que l'Egypte et ses usages commencèrent à exercer leur influence en Syrie. Le retour de l'émir Béchir à la montagne, en 1825, après le siège d'Acre, lors de la rébellion d'Abdalla Pacha, occasionna une grande réforme dans l'habillement, et l'émir fut d'autant plus approuvé que les modes existantes étaient somptueuses.

Les montagnards ont toujours été portés au luxe. Aussi ne possèdent-ils que des habits et des armes.

(1) Le baron de Tott a trouvé que le tantour avait quelque rapport avec le bonnet de nos cauchoises ; mais il me semble qu'il se rapprocherait davantage de la *sarma* d'Alger, le tantour partant du front et se dirigeant en avant.

Les Libanais sont grands faiseurs de présents. Les simples visites doivent être accompagnées de cadeaux; ils disent que les mains vides *sentent mauvais*. En se présentant devant une autorité, il faut toujours lui offrir quelque chose. On prétend que cet usage vient de ce que Moïse recommanda aux Israélites *de ne jamais venir à lui les mains vides*.

Il n'est plus question à la montagne des partis *Yezbekis* et *Djomblati* qui avaient remplacé ceux *Yéménis* et *Qaïssi*; mais depuis les derniers événements, le pays est divisé en chrétiens et Druses. Le peuple de Beyrouth, en sa qualité de Yéméni, était ennemi de la montagne.

La justice se ressent, au Liban, des influences qui font pencher la balance, et le bon droit n'est pas toujours garant de la réussite des causes qui sont soumises au jugement des cadis.

Un individu ayant été condamné dans un procès, malgré toutes les raisons qu'il avait, se rendit à l'église principale du bourg qu'il habitait, et se mit à sonner le glas. S'étant aperçu que beaucoup de personnes accouraient sur la place pour s'enquérir de celui qui venait de trépasser : — « C'est la justice, » leur dit-il, et comme c'est une personne importante, j'ai voulu lui témoigner toute la peine que j'éprouvais de sa mort dans un moment où

» j'avais besoin de son assistance et de sa protection. »

Je dois convenir que la police est excellente, quoiqu'on se donne peu de peine. L'esprit public est essentiellement porté vers les bons sentiments et la vertu. Aussi, arrive-t-il rarement que des individus des deux sexes pèchent contre les lois de l'humanité. Si les mœurs publiques sont corrompues, c'est dans les pays qui avoisinent Beyrout. On doit donc attribuer à cette contrée ce que j'ai dit des femmes du Liban, car il est une grande différence entre celles qui fréquentent la plaine et celles qui ne quittent pas la montagne.

A l'occasion de la mort de quelqu'un, on avertit en masse les parents, amis et connaissances, et ce sont eux qui se chargent de loger et nourrir les invités des villages voisins. Chacun en prend deux ou trois, ou davantage, selon sa position. On se les enlève, au retour de la cérémonie, du milieu du chemin ou de la place, si l'on est rentré, car rarement les cimetières sont éloignés : on enterre ordinairement à l'entour des églises et chapelles.

Lorsque c'est une personne de distinction qui meurt, il est d'usage de lui faire rendre de grands honneurs. Les princes du lieu ou des environs envoient leurs gens de service pour complimenter les parents auprès desquels se rendent en foule, non

seulement tous les habitants du village, hommes et femmes, mais encore tous ceux des alentours. Comme il ne doit pas être allumé de feu, ce jour là, dans la maison mortuaire, tout ce monde est hébergé et nourri par les amis du défunt.

L'arrivée de chaque invité est annoncée par des cris lugubres et prolongés, qui sont le prélude d'une espèce de panégyrique sur un ton lamentable, chanté par les femmes assemblées à cet effet autour du cadavre, et dont la fin est marquée par une exclamation générale et perçante.

Un observateur, fatigué des frais immenses de deuil qu'il voit faire, trouve, dans les sollicitations dont les invités sont l'objet, des scènes qui lui offrent d'agréables digressions; il arrive que des étrangers, d'abord engagés, sont invités par d'autres qui prennent leurs excuses pour une défaite et les sollicitent par l'emploi de ce que la langue arabe a de plus pressant. L'arrivée du premier inviteur fait réclamer l'étranger comme étant son hôte, et alors il se voit entraîné de deux côtés à la fois, mais opposés.

Les différents rafraichissements présentés aux conviés sont aussi fournis par les parents et amis, de même que par le chef du lieu. Les princes et les princesses envoient plusieurs pièces de riches étoffes, brochées d'or et d'argent, pour couvrir le cercueil

du défunt et font revêtir, en outre, d'une pelisse, chacun de ses fils, ou à défaut, ses plus proches parents. Ces effets sont considérés, dans la famille, comme un titre d'honneur, et sont quelquefois la seule récompense de longs services.

Les montagnards qui tiennent beaucoup aux anciens usages, et qui ont un grand amour-propre, cherchent dans cette circonstance à s'entourer du plus de considération possible, ce qui fait qu'on y dépense au delà de ses moyens, et ce qui permettrait de dire que c'est surtout dans ces pays ci que *la pompe des enterrements intéresse plus l'orgueil des vivants que la mémoire des morts.*

Dans les funérailles maronites, le clergé qui assiste à l'inhumation de chaque décédé est nombreux et nullement relatif à sa condition. Chaque prêtre ne reçoit qu'environ 40 centimes pour sa course et autant pour une messe en l'intention du défunt.

Les Français sont incontestablement les mieux vus à la montagne, et ils le doivent à la réputation de leurs devanciers, car quelques uns des nouveaux venus préfèrent se montrer avec des dehors étrangers plutôt que de rester dans leur caractère national, poli, bienveillant, aimable, généreux ; qualités qui charment d'autant plus ces gens ci qu'ils n'y sont pas habitués de la part de leurs chefs, naturellement assez graves et ne devant d'ailleurs se déri-

der au point que le fait habituellement un Français.

Les Arabes ne mettent point d'anneau à l'index et au medium, mais en revanche les autres doigts en portent trois ou quatre chacun, et souvent ils en ornent aussi le pouce.

Comme l'index est menaçant quand on le présente à quelqu'un bien détendu, on craindrait d'injurier les gens si l'on cherchait à faire parade des bagues qu'on y porterait. Le médium passe pour *peu propre* et c'est ce qui le prive de tout ornement.

.

CHAPITRE XXXIII.

Histoire de l'émir Béchir Chehab.

Aussi rusé politique que cruel et perfide, Dgezzar Pacha était non moins habile à découvrir les dissensions des familles du Liban, qu'à les fomenter. Aussi avait-il une parfaite connaissance de l'esprit qui animait les divers membres de la maison Chehab. Il les caressait et les trompait tour à tour, en faisant passer l'espoir du commandement d'un émir à l'autre. L'investiture était, par ce moyen, toujours à l'enchère, et le grand prince se trouvait obligé, pour se maintenir, d'accepter les mêmes conditions, quoique fort onéreuses, offertes par les autres membres de la famille. C'était, pour le pacha, un revenu annuel, considérable et sûr.

Ce fut à la suite d'un semblable encan qu'on sa-

crifia l'émir Youssef à son neveu Béchir, malgré qu'il eût trois fils, fort jeunes à la vérité, mais que d'autres parents, moins ambitieux, auraient aidés dans leurs fonctions, en attendant leur majorité.

Les émirs Haïdar et Kaadan, leurs oncle et cousin, firent donc la guerre à Béchir qui était odieux au peuple, et ils réussirent à le supplanter. Le prince se sauva à Saint-Jean-d'Acre et demanda des secours à Dgezzar qui lui donna dix-sept mille hommes avec lesquels il retourna guerroyer sans succès, dans la montagne, pendant plus d'un an.

Dgezzar fut obligé de rappeler ses troupes; mais pour triompher des émirs Haïjar et Kaadan, il offrit aux peuples du Liban de leur rendre leurs princes légitimes, les enfants de l'émir Youssef. Ceux-ci n'eurent pas de peine à se faire recevoir; ils chassèrent leurs oncle et cousin, et gouvernèrent paisiblement, mais seulement l'espace d'un an.

Le pacha d'Acre, qui ne discontinuait pas d'entretenir des divisions dans la montagne, chercha encore à rétablir l'émir Béchir, qui était resté trois ans sans emploi. Il lui donna nouvellement des troupes avec lesquelles il ne réussit pas mieux que la première fois. Le peuple persista à ne pas le recevoir. Alors Dgezzar se fâcha contre Béchir, de ce qu'il n'avait pas été heureux, et il le mit lui et son frère Hassein,

en prison à Acre, et reconnu pour princes de la montagne ceux qu'il n'avait pu chasser.

On croyait que le pacha ferait mourir les deux frères, mais Dgezzar était trop habile pour verser le sang quand il y avait encore espoir de soutirer de l'argent.

Deux ans après, il traita avec ses prisonniers. Le peuple n'avait plus la même affection pour ses princes ; le moment paraissait favorable. Dgezzar offrit à l'émir Béchir et à son frère de les rendre maîtres de la montagne à condition qu'ils lui paieraient 50 bourses (57,500 francs) chaque mois, et qu'ils lui laisseraient leurs enfants en otages.

Quand les princes Hassein et Saadeddin connurent ces arrangements, ils prirent la fuite avant qu'on vint les attaquer, et l'émir Béchir gouverna sans obstacle pendant trois ans. Les princes fugitifs furent réduits à solliciter inutilement des secours, tantôt du pacha de Damas, tantôt de celui de Tripoli.

Dgezzar, qui gagnait à tous les changements de princes, ne laissait jamais en paix ceux mêmes qu'il avait placés. Il offrit aux enfants de l'émir Youssef l'appui qu'ils ne trouvaient pas ailleurs et qu'ils durent accepter par cette raison. Ils vinrent auprès de ce pacha, et ils étaient encore à Acre lorsque sir Sydney Smith secourait cette place assiégée par les Français.

L'émir Béchir ne put résister à cette attaque de Dgezzar et du parti des princes. Il se sauva à Akkar, près de Tripoli, où le commodore vint lui offrir sa protection auprès du grand vizir.

L'émir se transporta à bord du vaisseau anglais courant après le grand vizir. Il put le joindre à *El-Arich*.

La recommandation de M. Smith procura une réception bienveillante à Béchir. Il lui fut même promis qu'on s'occuperait de lui aussitôt l'expédition contre les Français terminée.

Sur cette assurance, l'émir fut ramené à Akkar, et après qu'il y eut passé trois ans, il s'opéra à la montagne une révolution qui le remplaça tout à coup dans son gouvernement. Le peuple le rappela et chassa les enfants de l'émir Youssef, parce qu'ils avaient établi de grands impôts pour contenter le pacha d'Acre. Ces princes se sauvèrent à Beyrouth.

Il s'éleva alors une guerre entre Béchir et les émirs expulsés mais aidés par les troupes de Dgezzar. Quand ils furent las de se battre, ils firent la paix, en se partageant le gouvernement du Liban et du Kesrouan.

La mort de Dgezzar n'apporta aucun changement à cette paix, elle la consolida plutôt.

Cependant toutes les dissensions avaient fait con-

tracter des obligations pour la somme exorbitante de 9,000 bourses (1) (six à sept millions de francs), et à l'avènement de Soliman Pacha, qui succéda à Dgezzar, il fallut songer à les acquitter. Les habitants de la montagne ne voulurent point reconnaître cette dette; mais il fallut bien se soumettre à l'arrangement, consenti par le pacha, de diviser cette somme en quinze annuités de 600 bourses, lesquelles, réunies à l'ancien impôt de 200 bourses, formèrent la somme de 800 bourses à verser chaque année jusqu'à extinction de la dette.

C'est au commencement de cette administration paisible que les fils de l'émir Youssef voulurent tenter un nouveau mouvement, pour reprendre l'autorité de toute la montagne. Le grand prince, averti à temps, prévint les effets du complot en mettant à mort son ministre et celui des émirs, commandant le département de Dgebail, et en faisant crever les yeux à ceux-ci. Il se justifia d'une pareille cruauté, auprès du pacha, en lui envoyant les preuves des intentions coupables qu'ils avaient eues à son égard. On prétend que le grand prince saisit, comme cir-

(1) Dans toutes les luttes de la montagne avec les pachas de la Syrie, les affaires finissaient toujours par de l'argent qui était seul capable d'assouvir l'avidité des Turcs, d'apaiser leur haine, lorsqu'ils avaient le pouvoir de se venger, ou de calmer leur irritation, d'adoucir leur amour-propre blessé, s'ils étaient battus, ou seulement contrariés dans leur intention.

constance favorable à son projet de se débarrasser ainsi de ses ennemis, la présence des Anglais en Egypte, parce que sir Sydney Smith avait entretenu des relations avec lui pour le maintenir dans une certaine disposition à l'égard de l'Angleterre.

Entre autres lettres que l'émir reçut, celle de M. Th. Alldridge, datée du 13 mars 1849, de Londres, contient des détails curieux.

Ce commissaire des vivres rappelle au prince qu'il le reçut dans son palais de Deir el-Qamar en 1799, et à une autre époque qui n'est indiquée que par le cadeau qu'il lui fit d'une carabine très élégante qu'il croit avoir été déposée depuis, par le chevalier John Banks, au musée britannique. Ce présent fut reconnu par un fusil de Parkinson à Holborn, qu'il lui envoya avec une pièce de toile fine, en 1804.

Pour se faire mieux distinguer des officiers qui accompagnèrent sir Sydney à la montagne du Liban, il cite la seconde visite qu'il fit au prince, lorsque le lieutenant Uright fut transporté blessé à son palais.

Il entre ensuite en matière et propose à l'émir Béchir de contracter avec lui un traité de commerce ou société dont il lui fait envisager tous les avantages pour les deux pays.

Il finit, après de nombreux détails, par cette

phrase destinée à achever de rassurer le prince si quelque crainte pouvait encore le retenir.

« Attendu que les victoires de milord Wellington, » le général qui commandait l'armée d'Espagne, ont » si complètement lié les mains à Bonaparte et de » telle manière à l'empêcher (selon ce que je crois) (1), » de donner jamais des embarras à nos amis en » Egypte et en Syrie. »

Sur ces entrefaites, les montagnards et les habitants de la Syrie eurent le malheur de voir mourir le bon Soliman Pacha qui fut remplacé par Abdallah Bey, fils de son Kiaya, âgé de 22 ans, lequel commença son gouvernement par faire étrangler son bienfaiteur, le premier ministre de son prédécesseur, le Mallem Haym, israélite doué de grands talents administratifs. Le jeune vizir, livré à toute l'impétuosité de son caractère, ne tarda pas à vouloir suivre la politique de Dgezzar, dans les affaires de la montagne, et il y réussit parfaitement ; car au lieu de consentir à la réduction des 600 bourses, après l'entier remboursement, non seulement il maintint le chiffre de cette imposition à 800 bourses, mais il l'augmenta successivement jusqu'à la somme exorbitante de 2,200 bourses

(1) Ce doute prouverait que, malgré Sainte-Hélène et Hudson Lowe, on n'était pas entièrement rassuré sur le sort de l'auguste prisonnier.

Il faut dire que cette soif excessive de l'or est venue au pacha à la suite de la forte contribution qu'il a dû payer pour obtenir sa grâce, après sa rébellion en 1823, ne considérant pas que l'émir Béchir avait partagé sa disgrâce sans avoir eu part à son pardon ; il avait dû s'attacher à la fortune du pacha, qu'il crut indestructible, et quitter le pays aussitôt qu'il la vit chanceler ; l'Égypte lui offrit un refuge. Méhémet-Ali, qui avait eu des rapports avec lui, le servit de sa grande influence, et Béchir fut réintégré dans le gouvernement de la montagne, quoique son poste eût été donné, par les pachas qui avaient assiégé Acre, à l'émir Abbas.

Le grand prince retrouva le pays travaillé par des partis qui lui étaient hostiles, et il en fut d'autant plus alarmé que les Druses s'étaient unis, cette fois-ci, à ceux de ses parents qui conspiraient à sa perte.

Déjà, en 1817, les Druses avaient fait une tentative et le cheikh Béchir Djomblat faillit s'emparer du pouvoir, en se prévalant du grand ascendant que ses coreligionnaires avaient pris sur les affaires du pays (1); mais la constitution de la montagne ex-

(1) Ce cheikh avait fait bâtir une mosquée qu'il fréquentait publiquement, espérant que les apparences de mahométisme qu'il se donnait seraient favorables à son projet de prétendre à l'investiture suprême.

cluait tout chef qui n'était pas de la famille Chehab ; et quoique l'émir Béchir fût même obligé de fuir dans le Hauran, Djomblat n'eut pour lui que des chances éphémères.

Malgré cela, Djomblat ne se contenta plus de la place de ministre de l'émir, ayant de fait le gouvernement de tous les siens et de la majeure partie du pays. Il leva l'étendard de la révolte, en 1825, profitant d'une indisposition du prince Béchir, qui le tenait alité. Les Druses et une quantité de chrétiens, à la tête desquels étaient l'émir Abbas, et quelques autres membres de la famille Chehab, marchèrent contre Bteddin (1), résidence du grand prince, et ils l'auraient enlevé si les montagnards savaient profiter des occasions qu'ils rencontrent en sacrifiant quelques uns des leurs ; mais ils préférèrent tirer de derrière un rocher, ou un arbre, plutôt que de se présenter en rase campagne. Quant à l'escalade, ils n'en sont nullement capables, ce qui fait éterniser les sièges. C'est pour cette raison qu'Ibrahim Pacha mit huit mois à prendre la ville d'Acre quoiqu'il n'y restât plus pierre sur pierre.

Un assaut eut emporté le palais du prince, qui n'était défendu que par 500 hommes, tandis que

(1) C'est un palais que l'émir Béchir s'est construit à un quart d'heure de Deir el-Qamar.

sur l'avis qu'il donna de sa position au pacha, celui-ci lui envoya promptement des renforts (1) qui arrivèrent en même temps que ceux que l'émir avait fait venir des pays de sa dépendance. Ils enveloppèrent les Druses et ils en firent un grand carnage. Leur parti fut entièrement détruit, parce que ceux de leurs chefs qui ne périrent pas dans l'action furent décapités à Saint-Jean-d'Acre et à Damas. Les cheikhs Béchir Djomblat et Ali Aamad eurent ce sort, et leurs biens furent confisqués. On en fit autant des possessions des curés qui avaient trempé dans le complot et le grand prince leur fit crever les yeux et couper la langue, parce que c'est le châtiment qu'ils avaient juré de lui faire subir s'ils eussent été les vainqueurs.

Les *Nakadi*, dont la grande majorité a gardé une stricte neutralité, ont conservé leurs emplois et la confiance dont ils jouissaient auprès du prince.

Ces événements achevèrent de consolider la puissance de l'émir Béchir, et pourtant il avait de la peine à satisfaire Abdallah Pacha qui le fatiguait par son exigence et qui, non content de lui prendre le

(1) L'activité qu'Abdallah Pacha déploya dans cette circonstance préserva la Syrie d'une invasion de troupes égyptiennes, que le vice-roi voulut envoyer au secours de l'émir Béchir. On fut à temps d'arrêter leur marche aussi poliment qu'on le put. Les Naplousins profitèrent seulement de la circonstance pour se révolter contre le pacha.

plus d'argent qu'il pouvait, voulait qu'il intervint dans toutes les guerres qu'il faisait à ceux de ses feudataires qui méconnaissaient son autorité.

L'émir ne pouvait éluder ces demandes et ces corvées, parce qu'il n'osait pas compter sur ses sujets qu'il savait être partagés à son égard, et d'ailleurs très mécontents de payer de si forts impôts et des frais de guerre lorsqu'ils fournissaient aussi un contingent d'hommes. Il sacrifiait donc l'affection de son peuple au desir de rester dans les bonnes grâces du pacha, et comme celui-ci était très exigeant, les concessions que l'émir lui faisait restaient presque toujours sans effet pour lui.

Après la tentative des Grecs sur Beyrout, en 1827, il vint dans l'esprit du pacha que l'émir pouvait n'y avoir pas été étranger et ce fut à force de sacrifices qu'il put apaiser ce vizir qui, s'étant brouillé avec Méhémet-Ali, son bienfaiteur, faisait un crime au prince de ses rapports avec le vice-roi d'Egypte.

Cette rupture se prolongea beaucoup et ce fut pendant sa durée qu'on projeta l'attaque du pachalik d'Acre qui eut enfin lieu en novembre 1831.

L'émir était tout dévoué à Méhémet-Ali, et quoi qu'il eût voulu user de toute sa prudence, le cas pressant, il dut se déclarer beaucoup plus tôt qu'il ne l'eût fait s'il n'eût eu affaire à Ibrahim Pacha avec lequel il était déjà d'intelligence.

La conduite vexatoire d'Abdallah Pacha et ses intrigues pour rétablir à la montagne les cheikhs druses qu'il retenait chez lui comme un épouvantail, obligèrent le prince à se jeter dans le parti égyptien.

Ibrahim Pacha n'écrivit toutefois à l'émir Béchir que quinze jours après son arrivée devant Saint-Jean-d'Acre, et le prince, ne voulant rien précipiter, a fait usage de tous les faux-fuyants qui étaient en son pouvoir pour se dispenser pendant un mois de se rendre au camp (1).

Le généralissime égyptien l'accueillit comme un allié, parce qu'il savait fort bien qu'il ne serait pas maître de la Syrie sans le concours de la montagne. Aussi, a-t-il toujours retenu l'émir Béchir auprès de lui jusqu'à son départ pour Tripoli et Homs, parce qu'il devait lui préparer de grands approvisionnements dont il avait besoin là bas.

Le prince remplit sa mission avec célérité et rejoignit le pacha à Balbek.

(1) « L'émir Béchir, malgré ses intelligences avec l'Égypte, avait tardé à se prononcer : si, dans sa jeunesse, il avait été assez mesuré pour ne pas accourir au devant de l'armée française assiégeant Acre, aujourd'hui que la vieillesse avait ajouté à sa prudence, il eût désiré, jusqu'à un événement décisif, se retrancher dans la neutralité. Néanmoins la présence d'un corps d'Égyptiens sur les côtes voisines de ses montagnes l'avait déjà obligé à une première manifestation. » Caidavène et Barault. Hist. de la camp., etc., p. 84.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'histoire de l'émir Béchir Chehab.

L'absence de l'émir, et l'éloignement des forces dont il pouvait disposer, firent penser au parti druse que le moment était venu de reprendre l'ascendant qu'il avait perdu. Les émissaires envoyés à Constantinople étaient venus leur rapporter que l'armée du Grand-Seigneur allait entrer en Syrie, et qu'elle leur donnerait l'appui désirable.

Si Béchir ne se fût déclaré pour Ibrahim, les Druses lui auraient voué leur existence; mais du moment que leur antagoniste s'était fait égyptien, ils devaient être ottomans.

Ibrahim Pachan'eut pas plus tôt terminé à Homs, qu'il voulut s'occuper en personne de l'affaire du prince Béchir, et il se rendit, avec 4,000 hommes, à Bteddin d'où il menaça Deir el-Qamar; mais les

Druses, qui ne s'attendaient pas à combattre le général égyptien, quittèrent le pays. Leurs maisons furent saccagées.

Ce fut l'unique service que l'émir reçut en retour de son dévouement à la cause de Méhémet-Ali, et la montagne n'éprouva, en aucune façon, les effets de sa sollicitude en raison des immenses sacrifices qu'elle a faits pendant l'occupation. Aussi les Libanais et leurs chefs ne tardèrent pas de haïr les Égyptiens avec autant d'ardeur qu'ils les avaient désirés.

L'émir Béchir ne servit pas seulement les intérêts Égyptiens par le concours des moyens que sa position lui offrait, mais aussi en y apportant le poids de son immense influence. Le prince avait été, plus d'une fois, à l'école du malheur, comme on a pu le voir, et il savait ce que vaut dans le besoin l'appui d'un ami puissant. Il s'était donc étudié, pendant les longues années de son gouvernement, à se faire des protecteurs, des amis partout. L'émir avait des relations avec tout ce que la Syrie comptait de personnages marquants, et il se les rendait favorables par des cadeaux et des services que l'occasion les portait à lui demander à l'époque où l'autorité du Sultan était purement nominale dans cette vaste province. Chaque pacha, chaque aga, chaque chef qui pouvait former un parti, se déclarait indépendant :

il survenait des guerres, et le parti vaincu n'avait d'autre refuge à invoquer que la montagne druse. L'inviolabilité de cet asile n'a été détruite que par les Egyptiens.

Le prince recevait tous ses hôtes avec une égale bienveillance et les gardait même tout le temps qu'il leur convenait de rester chez lui. Cette hospitalité a été de tout temps la plus forte charge de l'émir Béchir ; mais la générosité, la magnanimité lui allaient bien, et ce n'est pas le cas de le blâmer si, pour suffire à l'entraînement de ses goûts nobles et larges, il pressurait son peuple afin de se mettre à même de le mieux protéger.

J'ai vu dans ma vie de hauts personnages turcs, mais aucun n'avait fait sur moi l'impression que j'éprouvais en visitant le prince Béchir, avant qu'Ibrahim Pacha eût détruit en lui le prestige de la grandeur.

Dans plusieurs guerres que les Egyptiens eurent à soutenir contre des pays qui essayaient de secouer le joug, ce furent les montagnards qui finirent par soumettre les révoltés. A Naplouse, aux montagnes de Lattaquié et dans le Hauran, il fallut tenter encore la valeur des Libanais, puisque tous les autres moyens avaient été inutiles.

La montagne fournit pendant plusieurs années de nombreuses corvées pour les constructions de Saint-

Jean-d'Acre ; elle envoya aussi des maçons et d'autres ouvriers au Kolek-Bogaz, où, par parenthèse, la plupart de ces hommes succombaient aux fatigues, à la mauvaise nourriture et à l'influence de l'air.

Un désarmement général eut lieu à la montagne avec le même accompagnement de vexations que dans les villes, entre autres celle d'obliger ceux qui n'avaient pas de fusils à payer la valeur de celui qu'ils eussent dû avoir.

La conscription fut faite parmi les Druses et les Métoualis, sujets du prince, avec plus de rigueur que dans les villes.

La première année de l'occupation, les montagnards, qui avaient pu servir utilement la cause égyptienne, s'étaient flattés de trois choses : d'être exemptés de fournir des hommes, de donner leurs armes et de payer la capitation ; quant à ce dernier espoir, il semblait qu'ils fussent fondés à s'en repaître, puisque, en supprimant les anciens droits et les avanies qui pesaient sur les villes, la nouvelle autorité avait décidé que la montagne continuerait à payer la même contribution que pour le passé ; non pas au taux de Dgezzar, ni de Soliman Pacha, mais à celui d'Abdallah qui l'avait presque triplée.

Ce fut vainement que l'émir Béchir fit toutes les représentations que la position de ses administrés

lui suggérerait. Il envoya commissaire sur commissaire au gouverneur-général, à Ibrahim Pacha, au vice-roi lui-même. Ce qui eût été un acte de la plus éclatante justice, fut méconnu.

Ce refus terrifia les habitants du Liban, qui exhalaient hautement leur indignation et menaçaient de se soulever plutôt que de laisser faire parmi eux les recrues qu'on leur demandait, et c'est à cette occasion que Bahri-Bey, contrôleur des finances du vice-roi, en Syrie, vint chez le prince, et qu'après l'avoir pressé, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, à se soumettre à l'ordre d'Ibrahim Pacha, il consentit à voir les chefs druses pour connaître les motifs de leur refus de fournir le nombre d'hommes qu'on leur demandait.

L'émir Béchir avait d'abord répondu que, dans l'état actuel des choses, son autorité suffirait à peine pour faire payer les impôts, et qu'il ne s'exposerait pas à la voir méconnaître sans un ordre spécial du général en chef.

Lorsque les cheikhs druses furent rassemblés avec les principaux émirs, chez le prince, Bahri-Bey employa aussi tout son talent pour faire envisager les bienfaits du gouvernement égyptien envers ce pays. Il l'étendit principalement sur les avantages que leur soumission leur vaudrait à l'avenir, et il leur dit : « Vous voyez en moi un simple chrétien élevé au

» grade de général, qui est la récompense de la bravoure et des hauts faits. » Mais comme on ne lui répondait que par un morne silence, il se mit à leur représenter ce que leur résistance aurait de dangereux pour eux. « Vous connaissez Ibrahim Pacha, » ajouta-t-il, et vous savez de quoi il est capable : le sultan lui-même en a été humilié. Gardez-vous donc d'exciter sa colère ou bien tremblez à l'idée des maux que vous allez vous attirer. »

Les chefs attendirent qu'il eût achevé de parler pour lui répondre qu'ils s'étaient toujours prêtés à tout ce qu'on avait exigé d'eux, et qu'ils étaient encore disposés à marcher en partisans partout où on le leur commanderait, mais qu'ils ne fourniraient jamais des hommes pour être enrôlés ; que le vice-roi avait conquis le pays et non les habitants de toute autre religion que la mahométane, pour les incorporer dans ses troupes régulières.

Le peuple était assez bien déterminé, mais les chefs n'opinaient pas tous pour la résistance. Le grand prince surtout voulait qu'on se conciliât. Ce fut en envoyant mille bourses sur l'impôt, que l'émir Béchir obtint d'Ibrahim une réponse qui servit de thème aux argumentations contradictoires de la montagne ; elle était adressée à Bahri-Bey : « Dites à l'émir que s'il a besoin de mes soldats pour opérer le recrutement que je lui demande, je suis prêt à

» lui en envoyer ; que s'il pense que la présence de
» mes troupes puisse avoir quelque inconvénient, il
» ait à former les recrues lui-même sans cependant
» forcer personne. »

Ce style inconnu jusqu'ici de la part du général en chef, surtout après la manière si pressante dont il avait demandé que la montagne fournit son contingent d'hommes, fit penser qu'Ibrahim était grandement préoccupé. La cause qui se présenta le plus naturellement à l'esprit des Libanais fut l'idée des dispositions du sultan, parce qu'ils croyaient que la reprise de la Syrie en était le but.

Il restait aux montagnards le sentiment de l'amour-propre. Ils se croyaient les alliés des Egyptiens, et ils sentaient qu'ils ne pouvaient faire trop de sacrifices pour répondre à la confiance qu'on leur témoignait... Ils pensaient qu'ils en recueilleraient plus tard les fruits... Ils ne furent désarmés qu'en 1835 et de quelle manière !...

Ibrahim avait dû s'absenter pour une éventualité et laisser la garde des Échelles aux Libanais. Étant prévenu que des trames avaient été ourdies à la montagne, parmi les Druses et quelques chrétiens, il n'eut plus de repos qu'il n'eût désarmé ses ennemis et ses amis.

Il fondit à cet effet sur Deir el-Qamar avec 12,000 hommes qu'il fit arriver à la fois de diverses

directions, et pour être sûr de son fait, il opéra son mouvement un dimanche pendant que les chrétiens étaient à la messe. On ferma les portes des églises, et on fit sortir les hommes un à un, pour les conduire chez eux et retirer les armes qu'ils possédaient. Deir el-Qamar comptait au plus 4,000 habitants, druses et chrétiens.

De là furent dirigés les émissaires qui opérèrent et désarmèrent les habitants des autres endroits.

Les Libanais furent très sensibles à ce procédé brutal, qu'on avait inventé tout exprès pour eux, et dès ce moment ils jurèrent une haine implacable aux Egyptiens, qui étaient au reste généralement détestés.

Plusieurs fois les montagnards résolurent de se soulever, et des conseils, dont je ne veux pas me flatter d'être en partie l'auteur, les détournèrent de leur résolution. Alors on aurait pu les accuser de courir à leur perte; hélas! et depuis ce temps, à quoi leur patience les a-t-elle menés?...

Dans l'état où étaient les esprits, la propagande, de n'importe quel parti, devait faire, à la montagne, l'effet de l'électricité sur tout corps inflammable. Aussi, ne doit-on pas s'étonner que deux individus, qui se présentaient au nom de la France, tant aimée de la montagne, fussent parvenus à soulever le pays.

L'émir Béchir partageait bien l'esprit de ses sujets, et portait aux Egyptiens une égale haine, mais son immense expérience lui commandait d'être prudent, et il avait autour de lui, dans son palais même, des ennemis dont il devait épier les mouvements pour ne se permettre aucune disposition qui pût les porter à légaliser sa destruction. Si l'émir eût obéi aux injonctions du commodore anglais, il eût été infailliblement massacré, parce que le pouvoir égyptien était encore debout en Syrie, et qu'on n'y pensait pas qu'il pût être renversé par les moyens qui lui étaient alors opposés.

En se rendant aux Anglais, l'émir Béchir a fait un pas que les événements l'avaient forcé de retarder depuis bien des années, car il l'eût tiré d'une position des plus difficiles.

Toute la vie du prince a été orageuse, et c'est par sa grande circonspection qu'il a pu échapper aux innombrables dangers qu'il a courus. Si Béchir a paru désertier un parti, c'est que la prudence l'a voulu. Il a cédé à des circonstances impérieuses, et sa conduite ne peut être blâmée que par ceux qui n'ont connu ni sa position, ni ces pays ci.

CHAPITRE XXXV.

Gouvernement du prince de la montagne. — Administration du pays.
— Culture des terres. — Revenus du prince. — Industrie. — Haine
vouée au Liban par les villes turques.

L'émir gouverne à la montagne comme les pachas dans les provinces de l'empire Ottoman, d'après les mêmes règles et avec les mêmes abus. Les règlements fondamentaux ont bien établi une démarcation entre les pouvoirs, mais il suffit qu'il convienne d'évoquer une affaire pour qu'on s'en empare au détriment de la justice et surtout du droit des juges compétents.

Trois autorités sont instituées à la montagne pour rendre la justice : celle du prince, pour les crimes et les affaires d'une certaine importance ; celle des juges, pour le contentieux en matière civile, et celle des quatre Patriarches pour les différends religieux et les intérêts ecclésiastiques des nations maronite,

grecque, arménienne et syrienne catholiques qui habitent le mont Liban.

Ces prélats jugent souvent, lorsqu'ils en sont priés, les questions qu'on leur soumet, et prononcent alors comme amiables compositeurs.

Les deux juges, pour la partie civile, l'un chrétien (c'est un évêque maronite), l'autre druse, peuvent, au surplus, entendre toutes les causes qui leur sont présentées sans distinction de nation.

A l'occasion d'un procès de quelque importance, entre un chrétien et un druse, le prince décide de la compétence du tribunal.

Chaque cheikh remplit, en outre, dans son village les fonctions de juge, et comme les gens de la montagne ne sont pas processifs, les deux grands tribunaux sont peu fréquentés.

Tous les sujets soumis à l'autorité du prince ont, de plus, l'option de l'un des mekkemés (tribunaux) des villes de Tripoli, Beyrout et Seyde, chacun dans le ressort du lieu où il est placé.

Ce sont, au reste, les lois musulmanes qui servent de base aux jugements à la montagne.

On verra au chapitre mœurs publiques quels sont les principes qui prévalent dans ce pays sur le droit et la saine raison.

Les recensements étant insolites en Orient, on a tout au plus le soin de prendre le nombre des mai-

sons d'un lieu et le nom des habitants sujets à la capitation, ce qui, dans les villes, ne regarde que les chrétiens : les musulmans y sont inscrits par métiers, et chaque chef est tenu de connaître sa corporation. Tout cela, comme on voit, ne peut donner que des renseignements approximatifs. Aussi l'empire turc est-il le pays où rien ne se sait exactement. *Tout ne s'y connaît qu'à peu près*, est un adage qu'on peut lui appliquer généralement et sans scrupule. L'apathie des Orientaux et leur extrême résignation les font reculer dès la première difficulté qu'ils rencontrent à la velléité d'une investigation.

Les contributions que paient les gens de la montagne sont au nombre de deux. La *djoualé* (capitation) qui est de 5 piastres pour les célibataires, de 7 pour les hommes mariés et de 9 pour ceux qui habitent les pays plats, c'est à dire les environs de Beyrout, et le *miry* qui comprend les impôts dont j'ai déjà parlé. Ils sont établis sur les biens fonds et d'après un cadastre qui se renouvelle à des époques illimitées de 5, 10 ou 15 ans, selon les besoins du gouvernement.

Pour un homme qui jouit d'un revenu de deux mille piastres (500 francs), les impositions ordinaires peuvent monter à 50 piastres par an; mais les besoins du pays et les avanies du pacha les font doubler, tripler, jusqu'à décupler, et alors les contri-

buables, non habitués à ces exactions, jettent les hauts cris et se livrent à tout l'excès de la douleur.

L'impôt sur la semence des vers à soie, appelé *bezrié*, était de 5 piastres et demie l'once, et il a doublé. Le droit sur les terres de labour se paie par *derhem* (dragme); c'est l'espace de terrain qui peut être ensemencé par un *muid* de blé (1). Il est réparti d'après la bonté et le rapport de la terre, depuis 7 dragmes jusqu'à 20, pour une piastre. C'est cet impôt qui est maintenant à huit fois sa valeur primitive et qui, dans des circonstances difficiles, a été porté jusqu'à seize.

Le *bezrié* n'est payé sous ce nom que dans les environs de Beyrout, et il rend environ 48,000 piastres; au Liban il se nomme *tarh*.

Ces taxes ne sont pas exorbitantes pour le propriétaire qui peut faire valoir son bien sans avoir recours à des emprunts ruineux, mais elles pèsent d'un poids insupportable sur les gens peu aisés dont les produits suffisent à peine à leur subsistance. Aussi ne cessent-ils d'exhaler de longues plaintes et d'éternels murmures, sans vouloir comprendre que leur sort est encore fort doux en le comparant à celui

(1) Du poids d'environ 9 kilogrammes.

des habitants de l'île de Chypre et des rives fertiles du Nil (4).

La maison Chehab, qui a remplacé, par droit de succession, dans ce même pays, la famille Roslen, princes druses, jouit du privilège d'exempter du *karatch*, du miry, du bezrié et de la corvée, les paysans qui sont à son service.

Les exemptions dont jouissent aussi les émirs et les cheikhs sont d'ailleurs à titre onéreux. Elles obligent à entretenir des hommes et des chevaux qu'ils doivent fournir toutes les fois que le grand prince le leur demande. Ces gens ci suivent en tous points le système féodal.

Le miry est réparti sur les divers districts du gouvernement et chaque prince ou cheikh à département, est chargé de la recette de sa dépendance. Il en fait l'envoi à *Bteddin* (2) après avoir retenu sur la somme ce qu'il avait perçu à son profit, en forme de supplément, dans la proportion de 2 paras par

(1) « La comparaison que les Druses ont souvent lieu de faire de leur sort, à celui des autres sujets turcs, leur a donné une opinion avantageuse de leur condition, qui, par une gradation naturelle a rejaili sur leurs personnes. Exempts de la violence et des insultes du despotisme, ils se regardent comme des hommes plus parfaits que leurs voisins, parce qu'ils ont le bonheur d'être moins avilis. » Volney. Voyage, etc., tom. I, p. 461.

(2) Habitation ou palais de l'émir Béchir.

piastres ou 5 pour 400 à titre de frais de perception, salaires d'exacteurs, droit additionnel, fractions rompues, etc.; le miry qui est la réunion de toutes les contributions, peut être calculé de 45 à 25 pour cent, selon les pays et les produits. Le chiffre total de tous ces impôts directs et indirects peut s'élever à environ 42,000 bourses (2,400,000 francs).

Il existe quelque différence dans la manière de répartir l'impôt, et cela tient à des circonstances locales. Le Metn, par exemple, jouit du privilège de ne payer que sur l'évaluation des terres. Cinq villages, propriété des émirs Bellamée, ne paient point d'impôts, et le plat pays, qui appartient à la famille du grand prince, est aussi entièrement exempté de tous droits.

A Chouëffet (1) dont le produit est en huile et de 20,000 quintaux du pays, année commune, la taxe est également établie sur la valeur du terrain et varie de 9 à 48 piastres le quintal; pour les villageois, il

(1) Ce lieu me rappelle *Mustapha Barbar* ancien mutsellem de Tripoli qui s'y réfugia après sa disgrâce; il avait déplu à la Porte où il n'avait pas su se faire des amis. Ce gouverneur sorti du village de *Calmoun* avait des qualités remarquables: Il était sévère mais juste et de son temps le pays avait joui d'une paix profonde. Ne pouvant plus donner des preuves de son équité, de son désintéressement, il en fournit d'un rare scrupule de conscience. Il fit rendre aux individus qu'il croyait avoir traités avec trop de rigueur les sommes qu'il leur avait fait payer pour amendes pendant son gouvernement.

est de 20 dragmes à la piastre, et pour les propriétaires étrangers, de 11, 13 et 16 dragmes.

On trouve encore des terres en friche à la montagne, et il existe cependant un grand nombre d'habitants pauvres, n'ayant pour toute ressource que le travail de leurs bras.

Les biens fonds se divisent en trois catégories : ceux des princes et du clergé, des cheikhs et de quelques paysans aisés. Cette dernière est naturellement la moins riche, les autres deux augmentant annuellement leurs revenus aux dépens de la troisième. L'administration des biens des deux premières classes est confiée aux soins des paysans dont le travail est l'unique ressource, et qui forment la majorité des habitants, sous deux conditions : la première, de donner une sorte d'intérêt sur la propriété au paysan cultivateur. Voici comment : trente rottes de feuilles de mûrier sont comptées pour une charge, et chaque charge est évaluée à 5 piastres. Le propriétaire en fait énumérer le nombre et évaluer le montant qu'il reçoit du cultivateur dès la formation de cette société. Celui-ci supporte les frais de labour, d'engrais et tous ceux relatifs au tirage de la soie, et jouit de la moitié des revenus. Lorsque la société est dissoute, on fait de nouveau l'évaluation des charges de feuilles, et si le nombre primitif a diminué, le cultivateur est obligé d'en rembourser le

dommage à raison de 5 pour 100 la charge, et s'il l'a augmenté, il en reçoit l'excédant au même taux. On voit qu'il est de l'intérêt du paysan de soigner le bien qui lui est confié. Par la seconde condition, le cultivateur n'obtient que le quart des revenus pour son travail, et n'est soumis qu'à très peu de frais, au droit d'une piastre pour chaque charge de feuilles; mais n'ayant aucun intérêt sur les biens, il peut être renvoyé aussitôt que la récolte ou la moisson est finie. Ces deux espèces d'associés ont, en outre, plusieurs avantages. La seconde portée des feuilles leur sert pour payer les frais de labour, et il est d'usage de leur abandonner les branches et vieux troncs des arbres, de même que de la bourre de soie et une partie des cocons endommagés. Ils profitent également du surplus de la soie qui n'est jamais évaluée au dessus de ce qu'elle rend, et ils peuvent jouir de la moitié de ce que rapportent le jardinage et les arbres fruitiers, s'ils savent en prendre soin.

La dernière classe de propriétaires, qui est celle des paysans aisés, ne s'associe personne. Elle se sert, à l'époque de la récolte de la soie, de malheureux journaliers qui vivent, les trois quarts du temps, en attendant cette époque où leurs bras sont utilisés. Cette classe de gens, qui est la plus misérable, est aussi la plus nombreuse. Elle fournit les moines, les

artisans, les pâtres, les journaliers, les muletiers, les bûcherons, etc.

Les princes, qui sont les plus riches en terres, ont pour système de ne jamais aliéner aucune partie de leurs domaines. Ce qui provient peut-être d'une raison politique qui fait craindre l'affaiblissement de leur pouvoir : 1^o en cédant des propriétés au peuple ; 2^o en diminuant cette sujétion de sa part, fondée sur la nécessité impérieuse de travailler pour vivre.

Quant au clergé, aussi jaloux de son autorité et de ses privilèges que la noblesse, mais affectant toujours de se cacher sous les haillons de l'indigence, il se garderait bien de céder des propriétés qu'il doit à la sollicitude des princes et à la piété du peuple. Ces immeubles sont d'ailleurs inaliénables de leur nature. Les bras ne manquent pas, au surplus, dans cette classe favorite ; un essaim de jeunes et vigoureux moines vient, tous les ans, l'augmenter, et les chefs des nombreux monastères, qui couvrent la montagne, savent fort bien en tirer parti.

Mais pourquoi y resterait-il des terres incultes si, moyennant l'application du quart du revenu au cultivateur, les propriétaires peuvent les faire valoir ? Par la raison toute simple que ces terres, restées en friche, sont la plupart rocailleuses, pierreuses et difficiles à labourer, que le quart et même la demie

du produit serait peu de chose, après avoir prélevé les frais de labour, d'engrais et d'entretien, pour le cultivateur qui, déjà criblé de dettes, les augmenterait encore par le besoin qu'il aurait, les premières années, de s'occuper uniquement du rapport de ses nouvelles terres.

Une autre raison qui s'oppose à ce que les terrains propres à la soie et au blé soient cultivés, c'est qu'aussitôt qu'on y plante des arbres ou qu'on y sème, les émirs en font une estimation si élevée que le revenu ne suffit plus aux paysans qui en sont chargés; ce qui les oblige à les abandonner, en sacrifiant ainsi le temps qu'ils y ont employé. Les propriétaires perdent en même temps les terrains, attendu que personne ne veut plus s'en occuper.

Les habitants de la montagne sont généralement pauvres, parce qu'ils ne possèdent pas assez de terres cultivables; que sur deux ou trois années, il y en a toujours une de mauvaise; que les vivres sont chers depuis que les pachas d'Acre font le monopole des grains; qu'ils s'endettent, et que les usuriers (protégés) (1) ou le gouvernement les obligent à vendre

(1) J'ai déjà eu à signaler une classe d'individus qui font métier d'avancer aux paysans les sommes dont ils ont besoin et qui ont soin de s'assurer la protection d'un grand personnage pour se servir, au besoin, de son autorité.

leurs produits à perte pour payer leurs dettes et leurs taxes ; qu'on leur envoie des exacteurs qui les traitent durement et les font souvent dépenser en frais plus qu'ils ne doivent au fisc.

Un système que je pourrai dire être général à la montagne est celui d'emprunter, sur les récoltes pendantes, soit pour vivre, pour entretenir ses biens, comme pour les augmenter. C'est ce commerce qui enrichit les négociants de Beyrout, et qui appauvrit les habitants du Liban, depuis le grand prince jusqu'au plus petit particulier, parce que les avances, qu'ils se font donner en argent, en effets ou en denrées, les soumet à un intérêt qui n'est calculé à la vérité qu'à 40 pour 100, mais qui, en réalité, leur revient à 20 et même à 30, à cause que ces articles fournis sont chargés, et des avantages qu'ils obtiennent sur l'évaluation des produits donnés en remboursement.

On trouve l'origine de cet usage vicieux dans la crainte continuelle des avanies que les grands appréhendent de la part des autorités supérieures, et les particuliers, de leurs chefs. Cela n'empêche pas que chaque personnage ne forme un petit trésor pour l'événement imprévu, événements qui ne sont pas rares dans un pays si sujet aux révolutions.

Le revenu du grand prince se compose des fermages, des mines de fer, de la balance, de la soie,

des savonneries, de la capitation des Bohémiens, des péages de la taxe sur les moutons, du domaine, des villages et du littoral.

L'industrie des habitants est bornée à des arts grossiers, la main d'œuvre n'étant ni encouragée, ni suffisamment payée. Les tissus en soie ont seuls été un peu perfectionnés; mais ils subissent aussi la conséquence du grand débouché que se sont ouvert les manufactures anglaises par leur bas prix, de sorte que le nombre des fabriques arabes et de leurs métiers va en diminuant. Les autres produits du pays se ressentent du goût de ses habitants pour le bon marché; aussi rien n'est fait avec soin, la première qualité qu'ils desirent trouver dans les choses à leur usage étant qu'elles coûtent peu.

C'est à *Zouk-Micaïl* que se fabriquent les *abas*; tissus de laine, de coton, de soie et d'or, qui se paient depuis 50 piastres jusqu'à 2,000 piastres l'une.

Les orfèvres, tisserands, cordonniers, tailleurs, forgerons, maçons, menuisiers et généralement tous les ouvriers gagnent à peine de quoi vivre. Les salaires les plus élevés étant de 2 fr. à 2 fr. 50 cent. au plus.

La chaux qui se prépare à la montagne est vendue pour le compte du grand prince, et si des émirs, ou

cheikhs obtiennent la permission d'en faire dans le lieu de leur résidence, ils lui paient un droit.

La montagne est depuis longtemps un sujet d'envie pour Damas et les autres villes de la côte, malgré qu'elle ait souvent servi d'asile à ceux de leurs habitants qui sont venus y chercher un refuge; mais le christianisme y jouit de grandes libertés, il y domine même, et le fanatisme musulman s'en offense au point d'envisager l'abaissement de ce pays comme un acte du plus haut mérite religieux.

C'est de Damas que sont partis les brandons de discorde qui ont causé les derniers troubles de la montagne : c'est du sérail de Nedjib Pacha qu'est sortie l'étincelle qui a achevé d'allumer la guerre civile dans le Liban. Ce pays venait de se distinguer; les chrétiens avaient osé élever la voix des prétentions, et semblaient vouloir dicter des conditions... c'était pousser trop loin l'arrogance que l'orgueil blessé des musulmans avait eu de la peine à leur pardonner jusque là.

Les funestes conséquences de cette excitation sont connues, et l'on sait qu'elles ont eu pour résultat de ruiner le plus beau pays que l'empire Ottoman possédait, d'y détruire des fortunes, des industries et une institution qui en faisaient l'ornement, et tout cela pour la satisfaction d'un pur fanatisme qui

chercherait vainement à se cacher derrière de prétendues nécessités politiques, car les maronites et les druses mêmes, surtout dans leur réunion intime, ont toujours été soumis à la Porte, leur soulèvement contre les Egyptiens n'ayant eu lieu qu'après avoir supporté longtemps un joug insupportable et avoir cédé à des instances qu'ils avaient crues dirigées par leur souverain légitime, ou dans son intérêt. Je connaissais la pensée intérieure du grand prince et l'opinion des personnages les plus marquants du Liban ; ils étaient dans le sens que je viens d'indiquer.

CHAPITRE XXXVI.

Mœurs des princes du Liban.

Les familles princières de la montagne sont au nombre de trois. Les *Chehab*, les *Bellamée* et les *Ruslan*, qui ne descendent pas des *Rosten*.

La première de ces familles est arabe d'origine; elle descend de *Makhzoum*, allié de Qoreich qui se convertit à l'islamisme. Son fils Omar combattit en faveur du prophète principalement dans la guerre de Homs, ce qui le mit en position de s'emparer du Hauran qu'il peupla.

Le nom de Chehab, elle doit l'avoir tiré du village qu'elle habitait dans cette province, selon la coutume de l'Orient de s'appeler du nom de l'endroit où l'on est né. Or, le P. Planchet, jésuite, nous apprend que le premier pays qu'on rencontre dans le Hauran est *Schehaba*, renommé par ses belles ruines (1).

Ce pays ayant été dévasté par la guerre, elle se transporta, en 580 ou 588 de l'Hégire, à Ouadi el-Téym, en la délivrant des Européens qui étaient alors maîtres de tout le littoral syrien. C'est à cette époque que la famille Chehab s'allia avec les Mâans d'origine kurde, et lorsqu'elle fut éteinte, elle la remplaça dans le gouvernement du Liban.

Les Chehab, qui ne se mariaient qu'entre eux, furent souvent obligés de recourir aux esclaves géorgiennes (2) ou circassiennes, ce qui n'a pas peu

(1) Annales de la Propagation de la Foi, n. 62, p. 20.

(2) Le grand prince avait épousé une de ses parentes et en secondes noces une géorgienne qu'il fit acheter au marché aux esclaves de Constantinople. On fait beaucoup d'éloge de ses qualités d'esprit et de cœur, surtout de sa piété.

contribué au beau sang qu'on reconnaît dans cette famille. Mais depuis quelque temps, ils étaient alliés aux Bellamée.

Il y a environ 120 ans que l'émir Melhem, aïeul de son homonyme actuel, se fit chrétien par les soins du Patriarche Mikhaïl-Fadel, disciple de Rome ; ce prélat se servit d'une ruse pour attirer aussi à lui l'émir Qassem, père de l'émir Béchir actuel, qui était admirateur de l'esprit européen, en lui disant : « Si vous admettez que les Européens sont si instruits, comment pouvez-vous croire qu'ils aient adopté une religion sans la connaître ? » Il lui répondit à l'instant : « Baptisez-moi. »

Depuis ce temps, les princes étaient obligés d'user de circonspection envers les druses et les musulmans pour conserver leur pouvoir et leur autorité. Mais au moyen du culte catholique qu'ils entretenaient dans leur intérieur, ils faisaient baptiser leurs enfants qui étaient extérieurement élevés dans la religion musulmane, chose que ne réprouvaient pas les druses, puisqu'ils pratiquaient eux-mêmes cette simulation comme étant un des préceptes de leur culte, se contentant de pratiquer à leur égard les formalités des funérailles, ce qui faisait dire que les émirs naissaient chrétiens, vivaient mahométans et mouraient druses.

Ibrahim Pacha, qui avait entendu citer ce propos,

demanda un jour au ministre des finances égyptiennes, Bahri-Bey, de quelle religion était finalement l'émir Béchir ?... à quoi le rusé chrétien répondit : « De celle de notre auguste maître (1) ; » faisant allusion au vice-roi qui n'en a aucune, à ce qu'on dit, et Ibrahim de s'en contenter en ayant compris tout le sens. Le généralissime égyptien est un homme supérieur sous le rapport de la pénétration : chez lui la perspicacité est très grande, et il a aussi une étonnante mémoire.

Les Bellamée étaient *moukaddems* (commandants) du Metn, sous la dynastie des *Mâans* ; l'un d'eux, appelé Ismaïl, ayant tué quatorze émirs yéménis dans la guerre que leur faisaient les *Qaïssie*, se fit appeler émir et le titre lui resta. Il était le dernier de la famille vaincue par ses antagonistes les Yéménis.

(1) Dgezzar crut embarrasser un de ses écrivains chrétiens qu'il savait cependant avoir de l'esprit en lui faisant cette question : « Jésus est-il » préférable à Mahomet ? » Le caractère cruel du pacha se montrait dans ce moment là au malheureux chrétien ; mais il mesura bien la portée de son interrogation et il comprit que s'il se bornait à répondre non, Dgezzar n'aurait pas manqué de lui dire : « Dans ce cas faites-vous mu- » sulman. » Il hésita quelque temps et sur ce que le pacha lui dit qu'il pouvait être sans crainte par rapport à la réponse qu'il devrait lui faire, ce chrétien, après avoir demandé pardon à Dgezzar et s'il pouvait se servir d'un raisonnement au lieu d'un oui ou d'un non, lui posa lui-même ces deux questions : « Mahomet est-il mort ? — Oui sans doute. » — Et Jésus ? — Il est vivant. — *Le vivant est donc préférable au mort.* » Cet adage, qui est attribué à Mahomet, sauva l'homme que le cruel Dgezzar avait sans doute médité de tuer.

L'émir Ismaïl Bellamée était aussi intrépide qu'irréfléchi. Son cuisinier l'ayant quitté, après un long service, s'était retiré à Beyrout, sa ville natale ; mais un ancien créancier turc, qui l'avait ménagé jusque là, obtint de le faire arrêter. On le conduisait donc en prison, lorsqu'un homme de la maison du prince venant à passer, le cuisinier implora son secours pour être tiré de sa position ; ce qu'il fit en demandant son élargissement, qui lui fut refusé par les gens du gouverneur ; cela donna lieu à une altercation entre eux, pendant laquelle les propos injurieux ne furent point épargnés contre l'émir Ismaïl.

L'homme ayant dû renoncer à son généreux dessein, n'eut rien de plus pressé en arrivant chez lui, que de raconter son aventure, ayant soin, surtout, d'appuyer sur les vilains mots dont on avait apostrophé son maître.

Celui-ci d'écrire aussitôt dans les villages de sa dépendance pour demander un contingent de soldats, avec ordre de se rendre le lendemain auprès de lui, écrivant en même temps à son cousin l'émir Béchir de se tenir prêt avec 700 hommes pour partir le surlendemain avec lui.

Dès que les villageois furent arrivés, l'émir se mit à leur tête et se dirigea vers son cousin Béchir ; mais étant chez celui-ci, et lui témoignant sa surprise de

ne point trouver ses gens prêts, il lui fut répondu de s'arrêter pour prendre le sorbet. Béchir, connaissant le caractère fougueux d'Ismail, avait voulu éviter que son cousin se livrât à quelque extravagance.

Ismail signifia alors, tout bouillant de colère, qu'il n'était pas venu pour se rafraîchir, et qu'il désirait se mettre à la tête de sa troupe et partir. Béchir insista pour qu'il s'apaisât, et à cette seconde instance, Ismail déchargea un pistol et surla poitrine de son cousin, et il continua sa route jusqu'au bois de pins, à trois quarts d'heure de Beyrout, où il campa avec 4,200 hommes.

Il fit appeler une famille de ses fermiers qui demeurait là, et dont le chef était connu par son courage, et ayant choisi six personnes de cette famille, il les envoya à Beyrout pour coucher dans la ville, leur recommandant d'aller, à minuit précis, à la porte de la ville, dite du Sérail, d'en demander la clef au portier, et en cas de refus, de l'égorger et d'ouvrir la porte.

A l'heure indiquée, ils furent demander la clef, et ils l'obtinrent aussitôt qu'ils eurent menacé le portier.

Par ce moyen, ils introduisirent une grande partie des gens de l'émir qui entrèrent au Sérail et retirèrent le cuisinier après avoir cassé la porte de la prison, tuèrent les personnes qui avaient voulu s'opposer à leur dessein, et retournèrent au camp d'Ismail.

Le lendemain matin, l'émir écrivit différents billets aux principaux habitants musulmans de Beyrouth, leur demandant des provisions, chacun selon ses moyens.

Cependant, comme le gouverneur avait eu connaissance de ce qui s'était passé, il empêcha que les notables envoyassent ce qu'on leur réclamait; mais ceux-ci, qui craignaient pour leurs propriétés situées hors la ville, durent le contenter en lui fournissant des rafraîchissements, et de cette façon, Ismaïl parvint à touer ses fins. Ces actes de prépotence étaient communs anciennement, lorsque la raison du plus fort n'était retenue par aucune considération, et qu'elle pouvait compter sur l'impunité.

L'émir Ismaïl laissa deux fils, Kaïd-Bey et Merad, qui se partagèrent le district.

Cette famille ne s'est convertie au christianisme que depuis une quarantaine d'années.

Le plus marquant de ses membres est aujourd'hui l'émir Haïdar, il est fils de Kaïd-Bey. C'est lui qui gouverne le Liban, ou du moins sa population chrétienne, puisque le pouvoir est représenté par deux *Kaïm-Akams* : celui druse est de la famille Roslan.

J'ai connu à Felougha le fils de l'émir Merad, et je l'ai beaucoup regretté, parce que c'était un homme extraordinaire pour le pays. Le défaut d'instruction, ou plutôt de moyens de s'en procurer, fait vivre tous

ces gens là dans une ignorance qui, si elle est naturelle pour les gens du peuple, est impardonnable chez ceux qui sont destinés à les gouverner et qui pourraient acquérir bien du mérite en faisant leur bonheur.

Il existe un arrangement entre les familles Chehab et Bellamée que les femmes n'héritent pas de leurs maris. A leur mort elles retournent chez leurs parents avec leur dot, comme chez les Druses auxquels est emprunté cet usage.

Dans la maison Chehab, la femme hérite du huitième des biens, et si elle a des enfants, elle jouit de la direction des propriétés de son mari. Mais presque toutes les princesses emploient une grande partie de leur dot, et le produit de tous les cadeaux qu'elles reçoivent, lors de leur mariage en biens fonds, et de cette manière elles s'assurent un revenu.

Il a déjà été question des principales familles druses vers la fin du chapitre XXIX.

J'ai dit que la famille Chehab avait embrassé le christianisme. Il en est, cependant, resté un membre musulman : c'est l'émir Soleiman qui habite *Hadet*; sa femme et ses enfants sont chrétiens.

Ce prince, que la religion mahométane semblait devoir rendre plus recommandable auprès des pachas, qui gouvernaient la province, s'est toujours

trouvé à la tête de tous les partis qui ont divisé la montagne et il était même parvenu, en luttant contre l'émir Béchir, son cousin, à le chasser du pays et à obtenir provisoirement l'investiture, mais il n'a jamais pu se maintenir à ce poste, et en 1825 il a payé cher cet honneur passager. Ayant été arrêté après la défaite du cheikh Béchir, on lui passa un fer chaud sur les yeux et il eut la langue coupée, traitement qu'on fit subir, comme je l'ai annoncé, à l'émir Ferés son frère et à l'émir Abbas son cousin, qui étaient du même complot.

Par suite de la régénération de la langue, ces trois princes ont retrouvé l'usage de la parole ; mais le seul émir Soleiman a eu le bonheur de conserver un œil. Les deux autres sont entièrement aveugles.

Ce châtiment, tout cruel qu'il fut, trouva une infinité d'apologistes ; mais s'il a pu être excusable c'est que le prince ne fit qu'user de représailles, car le même sort lui était réservé, ainsi qu'à sa famille s'il eût succombé.

Les princes ont deux espèces de gens de service : les fantassins et les cavaliers. Les premiers ne peuvent pas s'asseoir devant eux.

Tout individu et même tout émir d'une autre famille devait descendre de cheval et baiser la main d'un émir de la maison Chehab, lorsqu'il le rencontrait.

Les princes de cette famille auraient été encore plus puissants, qu'ils ne l'étaient devenus, en se rendant redoutables même aux pachas, si l'ambition, la haine, la division dans les intérêts, ne les eussent toujours animés les uns contre les autres. Le gouverneur d'Acre, qui donne l'investiture aux commandants de la montagne, a grand soin d'entretenir cette mésintelligence parmi les concurrents et elle lui sert de prétexte pour pressurer à la fois les divers partis, maintenir son autorité et forcer celui qui est investi du pouvoir à une sorte de dépendance particulière.

Outre les avances que le grand prince faisait subir de temps à autre à ses neveux, cousins ou petits parents pour affaiblir leurs moyens pécuniaires et par conséquent détruire ou émousser ce désir effréné de commandement qui les dévorait, il avait facilité adroitement l'introduction d'un usage pernicieux et qui était devenu une loi.

Il était permis aux enfants mâles d'un prince, aussitôt qu'ils parvenaient à l'âge de dix à douze ans, de demander leur légitime et ils obtenaient le partage de tous les biens fonds, meubles et argent de leur père par égale portion. Cela faisait qu'un émir quelque riche qu'il fût, s'il avait plusieurs enfants, était réduit au strict nécessaire, et il voyait

s'évanouir dans un instant sa fortune et ses espérances.

Les officiers, même les plus affidés, l'abandonnaient en quelque sorte pour le service des jeunes émirs, toujours plus faciles à diriger et dont les biens nouvellement acquis leur offraient une administration lucrative autant que prolongée. C'étaient eux qui, le plus souvent, par de flatteuses insinuations auprès des fils de leurs maîtres, provoquaient un moment plus tôt cette mesure essentiellement désastreuse pour le père de famille, mais très profitable pour eux.

Tels étaient, à cet égard, les usages de la montagne avant les derniers événements ; mais comme je suppose que les grands malheurs arrivés à ses habitants en général, et aux familles princières en particulier, ont tout bouleversé dans ce pays qui était le plus peuplé, le plus industriel et par conséquent le plus riche de l'empire ottoman, je dis que le terme de leurs malheurs ne pouvant être assigné, il faut laisser au temps à nous apprendre quel sort aura été réservé à ces intéressantes populations. Alors seulement on pourra savoir quelles sont celles de leurs anciennes coutumes qui ont survécu à leurs infortunes, ou bien quelles améliorations leurs malheurs leur ont valu.

Les Chehab se marient entre cousins germains.

Lorsqu'il naît un émir de cette famille, tous les parents viennent lui faire un cadeau en argent, et la somme qu'on recueille à cette occasion est employée par le père en biens fonds au nom du jeune prince, ce qui lui sert de dotation. On emploie de la même manière les produits annuellement appliqués à leur accroissement jusqu'à l'époque de sa survie. On appelle ce cadeau *négout*.

Il en est de même lors des mariages, et le *nagd* appartient à la femme.

Voici en quoi consistait la parure des princesses. Chemise et caleçon en soie ; robe en tissu de soie et or, ou brodé ; surtout de velours noir ou cramoisi, garni de galons ou franges en or, doublé de taffetas ou satin ; ceinture de cachemire en hiver et étoffe de soie en été. Les chaussettes ne se portent que pendant le froid ; elles sont alors en laine et de divers dessins avec une espèce de chausson en peau, sans semelle pour l'intérieur : on y ajoute les babouches quand on sort.

La tête était ornée d'un tantour en or enrichi de pierres fines, de diamants et de perles. Cela leur faisait une coiffure extrêmement pointue et haute de près de soixante-dix centimètres. Déjà le goût allait en passer, lorsque les derniers événements ont fait tomber les tantours des princesses en même temps que les couronnes de leurs époux.

Le mouchoir qui tenait le tantour sur la tête était couvert d'une natte en perles, à laquelle pendaient une vingtaine de fils terminés par un sequin ou pièce d'or.

Sur les côtés de la tête, deux plaques en or, enrichies de pierreries, attachées au tantour, tombaient sur les tempes et se nouaient autour du cou au moyen d'un ruban dont elles étaient terminées. Une vingtaine de sequins ornaient également chacune de ces plaques.

Les cheveux, qui pendaient des deux côtés sur les joues jusqu'au bas du sein, étaient surmontés par une dizaine de fils de belles perles assujetties par les deux bouts sur la tête avec une espèce de crochet.

Des boutons d'or partageaient de distance en distance les fils de perles.

On y ajoutait encore sept à huit autres fils de perles de chaque côté, torsés avec un cordon de soie noire, qui pendaient jusqu'au bout des cheveux et qui se terminaient par un gland orné de différentes perles de verre en couleur, où des pierres, tels que grenats, coraux, émeraudes, etc., étaient placés au milieu des lignes courbes que formaient les premiers fils. Ces deux ornements étaient circonscrits par une chaînette en or en forme d'échelle, et à chaque échelon était suspendu un ducat de Venise, et comme

il y en avait une quarantaine de chaque côté, ils arrivaient jusqu'à la hauteur du sein.

Au dessus du front et d'une oreille à l'autre, part une ligne de sequins très resserrés, de manière qu'une pièce est recouverte au trois quarts par celle qui la suit, ce qui en fait tenir de cinquante à soixante dans cet espace. Au milieu est un diamant qui partage le front. Il est là en sentinelle ou vedette et il a ce nom dans le pays (*natour*). La rangée de sequins s'appelle *saffie*, et c'est le premier ornement qu'une femme se permette et celui sur lequel elle se retranche, si des malheurs viennent frapper son ménage de manière à l'obliger de vendre ses parures. Elle renonce à toutes, mais le *saffie* ne descend jamais de sa tête, quoi qu'il arrive. Elle aurait trop à souffrir pour ses cheveux, ses yeux, ses dents, enfin tout son chef se ressentirait de son absence.

Au dessus du front et au milieu de toutes les dorures, il faut toujours une fleur en diamants, à moins qu'on n'ait les moyens d'en porter plusieurs, ce qui ne serait que mieux, car ici la mode n'a point limité le nombre des bijoux ; les dames en portent tant qu'elles en ont, et souvent ce sont les femmes qui servent de coffre-fort à leurs maris, en se parant de tout l'or qu'ils possèdent.

Il faut un collier de diamants, attachés sur trois rangs, qui font le tour du cou, formé d'environ cent

cinquante pierres ; plusieurs tours de perles ; des pendants d'oreilles de la grosseur d'un de nos cinq centimes, en forme de soleil, dont le bout de chaque rayon est garni d'une grosse perle. Ces pendants d'oreilles sont si massifs, si lourds, qu'ils ne sont pas passés dans l'oreille, mais suspendus par des chaînettes qui sont arrêtées derrière la tête.

Ajoutons trois paires de bracelets en or de différentes formes, assez grossiers et très massifs ; des diamants, des rubis, des émeraudes en bagues sur trois doigts, y compris le pouce.

Les princesses portent au cou deux petites boîtes ou étuis en or, contenant des reliques attachées à des chaînes également en or, qui leur pendent jusqu'à la ceinture, ainsi que la montre qui est fixée sous le sein. Avec tout ce luxe, le lit des princesses se fait sur le carreau recouvert d'une natte. Ils sont cependant très propres. Des draps de lit, en soie ou en percale fine ; des coussins au nombre de quatre, en percale brodée en or et soie ; une moustiquière en soie, en font tout l'ornement.

Tous les soirs ils sont parfumés et arrosés d'eau de rose et de fleurs d'oranger.

La grande princesse se couchait toujours la première. Elle était déshabillée par ses femmes et revêtue de son costume de nuit ; car les Arabes, riches ou pauvres, couchent habillés, et les dames qui portent

le tantour, ne doivent le quitter dans aucun cas, même de maladie. La nuit, au lieu d'un voile de soie, elles se couvrent d'un simple fichu en mousseline à bouquets et fond de couleur. Les dames font une toilette particulière avant de se mettre au lit et se garnissent la tête de beaucoup de fleurs. Elles ne quittent pas non plus leurs bijoux de la coiffure.

CHAPITRE XXXVII.

Mœurs des princes du Liban : suite.

Les princes et princesses étaient habitués à ne porter leurs habits ordinaires que huit à dix jours au plus. Ils les donnaient à leurs gens de service et cela leur tenait lieu de salaire. Les chemises, les caleçons et généralement tout ce qui est linge,

même les draps et la moustiquière, devaient être remplacés aussitôt qu'ils cessaient d'être propres.

Il faut croire, toutefois, que les effets qui composaient l'habillement journalier, étaient de peu de valeur, et que cet usage ne s'observait que dans le palais du grand prince. Il est possible, au surplus, que, vu la misère du temps, aucun autre émir ne pense plus jamais à l'adopter.

Ayant eu occasion de visiter un prince malade, je le trouvai dans son lit, fumant sous sa moustiquière, qui paraissait avoir eu depuis longtemps un urgent besoin d'être blanchie. Le lit de cette Excellence était au milieu de la chambre et sur le carreau. Comme je lui en demandai la cause ; il me répondit que c'était pour avoir plus de fraîcheur. Il était plus naturel de l'obtenir en ne s'enfermant pas dans sa moustiquière, surtout pour la remplir de fumée, ce qui ne devait pas peu en élever la température.

On baise les mains aux princes, même dans le plus bas âge. Les princesses de la famille s'embrassent entre elles, et la femme baise la main de son mari.

Dans leur intérieur, les princesses mènent la vie la plus oisive. Elles ne sont occupées que des contes que viennent leur faire des femmes qui passent pour être aimables et amusantes. Les

princesses savent pourtant lire et écrire, ce qui est une exception à la règle, qui défend de procurer ces connaissances aux femmes. Mais à quoi sert la lecture dans un pays où il n'y a pas de journaux, pas de livres? Elles n'ont en leur pouvoir que leurs *Heures*, et quant à l'écriture, elle leur sert à correspondre avec leurs fermiers, ce qui ne peut certainement pas constituer une distraction agréable.

Les princes et princesses ne sortent jamais de leur sérail qu'avec une nombreuse suite. Ils ne rendent point visite aux personnes d'un rang inférieur, et ne se voient qu'entre eux. Les femmes montent à cheval comme les hommes. Elles sont alors précédées et entourées de plusieurs piétons qui ouvrent la marche.

Lors de l'occupation égyptienne, ce qui parut le plus pénible à l'émir Béchir, ce fut de renoncer aux habitudes de grandeur dans lesquelles il avait été élevé, et qui lui allaient si bien, pour adopter les mœurs plus simples d'Ibrahim Pacha, auquel la vie dure paraissait convenir autant par raison de santé que par goût.

L'émir avait déjà sacrifié ses longs habits, son grand turban, tout son appareil enfin qui lui faisait développer la véritable magnificence d'un grand seigneur, et je suis sûr qu'il y avait renoncé

avec la persuasion qu'il détruisait aux deux tiers le prestige de sa puissance. Le vulgaire , accoutumé à le voir sous le costume d'un personnage de distinction, devait sans doute beaucoup rabattre de son opinion en le retrouvant en habit de simple particulier : en effet, chez les Egyptiens la tenue est la même pour le caporal et pour le général en chef : ce sont les insignes qui marquent la différence des grades.

Lorsque l'émir dut suivre , pour la première fois , Ibrahim Pacha , il fut fort embarrassé sur le choix de ses allures , voulant éviter d'indisposer le généralissime, qu'il savait être fort susceptible et irascible (personne n'ignorait la fin tragique de Mallem Ghali , qui était pour l'Egypte ce que Béchir était pour le Liban). Le prince venait d'achever de souper et prenait son café. En réfléchissant aux événements qui se préparaient, et dont il n'était donné à aucun mortel de prévoir les conséquences , il était, dis-je , dans ses rêveries et au milieu d'un tourbillon de fumée tirée de sa pipe , lorsqu'on lui annonça la visite d'Ibrahim Pacha. Cette nouvelle fit sur lui l'effet de la foudre , parce qu'il ne connaissait pas assez le général égyptien pour savoir ce qu'elle signifiait ; et l'émir , que les dissensions intestines de la montagne avaient ravalé au point de l'obliger à chercher lui-même un appui

princesses savent pourtant lire et écrire, ce qui est une exception à la règle, qui défend de procurer ces connaissances aux femmes. Mais à quoi sert la lecture dans un pays où il n'y a pas de journaux, pas de livres? Elles n'ont en leur pouvoir que leurs *Heures*, et quant à l'écriture, elle leur sert à correspondre avec leurs fermiers, ce qui ne peut certainement pas constituer une distraction agréable.

Les princes et princesses ne sortent jamais de leur sérail qu'avec une nombreuse suite. Ils ne rendent point visite aux personnes d'un rang inférieur, et ne se voient qu'entre eux. Les femmes montent à cheval comme les hommes. Elles sont alors précédées et entourées de plusieurs piétons qui ouvrent la marche.

Lors de l'occupation égyptienne, ce qui parut le plus pénible à l'émir Béchir, ce fut de renoncer aux habitudes de grandeur dans lesquelles il avait été élevé, et qui lui allaient si bien, pour adopter les mœurs plus simples d'Ibrahim Pacha, auquel la vie dure paraissait convenir autant par raison de santé que par goût.

L'émir avait déjà sacrifié ses longs habits, son grand turban, tout son appareil enfin qui lui faisait développer la véritable magnificence d'un grand seigneur, et je suis sûr qu'il y avait renoncé

avec la persuasion qu'il détruisait aux deux tiers le prestige de sa puissance. Le vulgaire , accoutumé à le voir sous le costume d'un personnage de distinction, devait sans doute beaucoup rabattre de son opinion en le retrouvant en habit de simple particulier : en effet, chez les Egyptiens la tenue est la même pour le caporal et pour le général en chef : ce sont les insignes qui marquent la différence des grades.

Lorsque l'émir dut suivre , pour la première fois , Ibrahim Pacha , il fut fort embarrassé sur le choix de ses allures , voulant éviter d'indisposer le généralissime, qu'il savait être fort susceptible et irascible (personne n'ignorait la fin tragique de Mallem Ghali , qui était pour l'Egypte ce que Béchir était pour le Liban). Le prince venait d'achever de souper et prenait son café. En réfléchissant aux événements qui se préparaient, et dont il n'était donné à aucun mortel de prévoir les conséquences , il était, dis-je , dans ses rêveries et au milieu d'un tourbillon de fumée tirée de sa pipe , lorsqu'on lui annonça la visite d'Ibrahim Pacha. Cette nouvelle fit sur lui l'effet de la foudre , parce qu'il ne connaissait pas assez le général égyptien pour savoir ce qu'elle signifiait ; et l'émir , que les dissensions intestines de la montagne avaient ravalé au point de l'obliger à chercher lui-même un appui

rogatives , et ne voudraient pas souffrir qu'il y fût porté la moindre atteinte.

A la mort d'un émir ou d'une princesse de la maison Chehab , quoique chrétiens, les druses conservent encore l'usage de les enterrer. Les prêtres catholiques doivent se retirer dès qu'ils ont rempli leur ministère auprès de l'agonisant, et faire place aux *agqels* qui l'emportent pour le déposer dans le caveau destiné à la sépulture de sa famille. La crainte de se compromettre envers le gouvernement turc, forçait les princes à prendre toutes sortes de précautions, pour que les musulmans et les druses ne pussent pas assurer d'une manière positive qu'ils étaient chrétiens, quoique personne ne l'ignorât.

C'est, au reste, un sujet vraiment digne de remarque et d'étonnement, que ces princes, dont les ancêtres furent révéérés parmi les musulmans (ils descendent de la même tribu que le prophète comme on a vu) et dont l'abjuration n'était plus un secret pour le divan de Constantinople, que ces princes, dis-je, aient pu conserver tous leurs anciens privilèges, surtout celui du commandement, sans que les druses, malgré toutes leurs intrigues et leurs dehors islamiques, aient jamais pu le leur disputer.

L'usage voulait anciennement qu'on fit des funérailles somptueuses pour un émir ou une prin-

montrer son infériorité, il passa seul de sa tente à celle du général égyptien.

Après y être resté quelque temps, il regagna son pavillon ; mais peu habitué d'aller à pied et avec des babouches sans quartier, il heurta contre des pierres et des broussailles qui le firent trébucher. Le fanal qu'il portait s'étant éteint, ceux qui le suivaient de l'œil, se doutèrent de son accident et furent l'annoncer à Ibrahim, qui courut avec de la lumière pour secourir son Excellence qui cherchait vainement son fanal et ses babouches.

Les princes et princesses se font toujours présenter le sorbet ou le café les premiers, et lorsque deux ou trois princes du même rang se rencontrent dans le même lieu, on les sert tous à la fois. C'est l'usage turc.

Ils se lèvent pour tous ceux qui leur baisent la main, les paysans exceptés.

Leurs repas sont sains, peu copieux. On commence par balayer la natte sur laquelle le prince est assis. On étend, en forme de nappe, une pièce de toile blanche avec les bords en couleur formant différents dessins. On place au milieu un escabeau d'environ 35 cent. de haut sur lequel on met un grand plateau rond en cuivre de 4 m. à 4 m. 50 c. de diamètre, selon le nombre des convives, et l'on entasse sur la nappe dix fois plus de pain qu'il n'en sera

consommé. C'est là un usage commun à tous les Arabes en signe d'abondance. Le plateau est aussitôt couvert de petites assiettes de différentes qualités et formes, contenant deux ou trois entrées de volailles ou de viande, et beaucoup de hors-d'œuvre, consistant en olives, poissons confits au vinaigre, lében, le tout répété, et un grand plat de pilaw au centre. On distribue des cuillers larges et plates en bois à tout le monde pour manger le riz et le lait aigre. On promène ces cuillers, fort incommodes à cause de leur forme, d'un plat à l'autre, chacun selon son goût; car tous puisent à volonté dans les plats servis qui sont remplacés, à mesure qu'on les a vidés, par le rôti et la salade; le fromage marche aussi sous leur escorte. Les conviés se retirent au fur et à mesure qu'ils sont rassasiés et leurs domestiques prennent leurs places; enfin le prince se lève aussi; on présente un vase et un pot en cuivre blanchi pour se laver les mains, qui en ont un très grand besoin, parce qu'elles ont servi de fourchette, de couteau et de cuiller à ragoût; car on présente souvent avec les doigts de gros morceaux de viande ou de volaille, après y avoir mordu afin que la politesse soit complète.

Lorsque tout le monde s'est bien savonné, on s'approche de nouveau de la table sur laquelle on a servi le dessert, qui consiste en confitures, en

fruits secs ou de la saison et en riz au lait, plat d'obligation.

Pendant tout le repas, le vin ne se fait pas voir; l'on passe seulement à souhait de main en main un cruchon d'eau à bec et chacun se verse dans la gorge, à une distance de 10, 20 ou 30 centimètres de la bouche, la quantité de liquide qui lui est nécessaire.

Après s'être de nouveau lavé les doigts et rincé la bouche, on s'assied en rond sur ses genoux, comme pendant tout le temps qu'on est resté à table, autour du prince. On prend le café, on fume, et un quart d'heure après chacun se retire tranquillement de son côté pour laisser l'émir en liberté et il en profite pour dormir (1).

Lorsque les princesses marchent, elles sont soutenues par deux femmes qui leur servent d'appui. Ce sont leurs dames d'atours.

Quant aux princes, c'est toujours le plus âgé de la famille qui reçoit les honneurs. On lui cède le pas; il est servi le premier. S'il y en a deux du même âge et du même rang, chacun prend un chemin différent, parce qu'ils tiennent beaucoup à leurs pré-

(1) J'ai rapporté ce dîner princier afin qu'on pût reconnaître qu'il ressemble presque en tout au repas d'un particulier aisé.

il y en avait une quarantaine de chaque côté, ils arrivaient jusqu'à la hauteur du sein.

Au dessus du front et d'une oreille à l'autre, part une ligne de sequins très resserrés, de manière qu'une pièce est recouverte au trois quarts par celle qui la suit, ce qui en fait tenir de cinquante à soixante dans cet espace. Au milieu est un diamant qui partage le front. Il est là en sentinelle ou vedette et il a ce nom dans le pays (*natour*). La rangée de sequins s'appelle *saffie*, et c'est le premier ornement qu'une femme se permette et celui sur lequel elle se retranche, si des malheurs viennent frapper son ménage de manière à l'obliger de vendre ses parures. Elle renonce à toutes, mais le *saffie* ne descend jamais de sa tête, quoi qu'il arrive. Elle aurait trop à souffrir pour ses cheveux, ses yeux, ses dents, enfin tout son chef se ressentirait de son absence.

Au dessus du front et au milieu de toutes les dorures, il faut toujours une fleur en diamants, à moins qu'on n'ait les moyens d'en porter plusieurs, ce qui ne serait que mieux, car ici la mode n'a point limité le nombre des bijoux ; les dames en portent tant qu'elles en ont, et souvent ce sont les femmes qui servent de coffre-fort à leurs maris, en se parant de tout l'or qu'ils possèdent.

Il faut un collier de diamants, attachés sur trois rangs, qui font le tour du cou, formé d'environ cent

cinquante pierres ; plusieurs tours de perles ; des pendants d'oreilles de la grosseur d'un de nos cinq centimes, en forme de soleil, dont le bout de chaque rayon est garni d'une grosse perle. Ces pendants d'oreilles sont si massifs, si lourds, qu'ils ne sont pas passés dans l'oreille, mais suspendus par des chainettes qui sont arrêtées derrière la tête.

Ajoutons trois paires de bracelets en or de différentes formes, assez grossiers et très massifs ; des diamants, des rubis, des émeraudes en bagues sur trois doigts, y compris le pouce.

Les princesses portent au cou deux petites boîtes ou étuis en or, contenant des reliques attachées à des chaînes également en or, qui leur pendent jusqu'à la ceinture, ainsi que la montre qui est fixée sous le sein. Avec tout ce luxe, le lit des princesses se fait sur le carreau recouvert d'une natte. Ils sont cependant très propres. Des draps de lit, en soie ou en percale fine ; des coussins au nombre de quatre, en percale brodée en or et soie ; une moustiquière en soie, en font tout l'ornement.

Tous les soirs ils sont parfumés et arrosés d'eau de rose et de fleurs d'oranger.

La grande princesse se couchait toujours la première. Elle était déshabillée par ses femmes et revêtue de son costume de nuit ; car les Arabes, riches ou pauvres, couchent habillés, et les dames qui portent

nombreux sujets de scandale, les Arméniens, renfermés dans l'observance de leur règle et les occupations de leur ministère, n'ont fait qu'édifier le peuple. Ils ont bien mérité, en cela, l'estime des chrétiens et ils sont dignes de marcher sur la voie de nos missionnaires, surtout des anciens dont on trouve encore les traces dans le souvenir de nos bons montagnards, tant ils y avaient laissé de profondes impressions !

Il serait possible qu'à la longue les Arméniens se retirassent dans les pays où leurs coreligionnaires habitent maintenant avec autant d'agrément que de sûreté.

Le patriarche syrien, qui résidait également au Liban, n'y possède que deux petits couvents, et ne compte point de sujets, ou très peu du moins ; il s'est transporté à Alep, au milieu d'une nation nombreuse, et à portée des pays où se trouvent les gens de son rite, qu'il peut diriger avec plus de facilité que du Liban, éloigné de douze journées d'Alep.

Ce prélat, qui est un des plus instruits que j'aie connus en Orient, avait voulu établir près de lui le séminaire qu'il est obligé d'entretenir au Liban ; mais Rome a désapprouvé son intention, sans doute en se préoccupant des difficultés que les catholiques éprouvaient autrefois dans les villes turques, ou bien

pour éloigner des élèves destinés à l'état ecclésiastique d'une ville qui passe, à bon droit, pour être en même temps un large foyer de sainteté et de corruption.

Si les médecins doivent habiter les pays malsains ou visiter les malades, Mgr. Giarué ne pouvait choisir une résidence plus appropriée à sa vertu de guérir les épidémies morales avec son talent oratoire, et les plaies de l'âme par sa parole persuasive dans les réconciliations domestiques.

Ce prélat, placé au Liban, c'était la lumière sous le boisseau. C'est d'Alep seulement qu'il peut remplir sa mission évangélique et rappeler à la foi les très nombreuses brebis égarées de son ancien troupeau, ou diriger ceux qui se détacheraient de lui pour aller convertir, dans les lointains pays de son patriarcat, surtout aujourd'hui que la France a placé quelques consuls dans cette partie de l'Asie ; car il est des populations qui, pour entrer dans le catholicisme, n'attendaient que de pouvoir se grouper autour d'un agent qui pût devenir leur protecteur.

Alep occupe à lui seul la sollicitude de plusieurs missionnaires, et leur succès est d'autant plus sûr qu'ils peuvent joindre au bienfait de leur doctrine, qui s'inculque dans des esprits dépourvus d'instruction, l'avantage de soulager l'infortune ; l'ignorance

n'est pas la seule cause des apostasies que la religion a si souvent à déplorer, et de l'endurcissement des chrétiens dissidents : la misère lui prête son funeste concours, en procurant bien des prosélytes au mahométisme. C'est surtout là que,

Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime (1).

Le collège des Syriens dans le Liban est établi à *Cherfé*, depuis que les Druses ont détruit celui de *Mar-freim*. Il est dirigé par un évêque qui a trois religieux sous ses ordres.

Le patriarche actuel des Maronites est de la famille Hebéich, qui dispute aux Khazen le sceptre de l'ancienneté en fait de noblesse. Son patriarcat s'est passé jusqu'ici dans des circonstances très pénibles : dire qu'il a pu toujours sauver les intérêts de sa nation des grands accidents auxquels ils avaient été exposés, c'est assez faire son éloge.

J'ai eu de très fréquents rapports avec ce prélat, et l'une des choses qui ont le plus excité mes regrets, lorsque j'ai dû quitter Beyrout après un séjour de quatorze ans, c'a été de ne pouvoir emporter une idée entièrement agréable de mes relations avec

(1) Delille. *L'homme des champs*.

le patriarche des maronites, pour lequel j'avais fait, ainsi que pour son clergé et sa nation, tout ce qui avait dépendu de moi.

Pour qu'on ne croie pas, cependant, que l'opposition de ce prélat soit venue d'un manque d'attachement à la France, je suis dans l'obligation de dire que toutes les affaires à la montagne, de quelque espèce qu'elles soient (et je n'en exclus point celles religieuses), sont soumises à des influences qui leur impriment des directions tout à fait opposées à celles qu'elles devraient avoir, d'après leurs natures, et que, dès lors, on doit moins s'y occuper à soutenir des raisons qu'à chercher les moyens de paralyser les influences, soit en agissant directement auprès de ceux qui en sont les auteurs, soit en s'en procurant de plus grandes.

C'est ce vice dominant à la montagne, qui fait que les nations catholiques qui l'habitent ont sans cesse recours à la justice de la Propagande, et que cette congrégation entretient un délégué en Syrie, qui est plutôt un rapporteur qu'un juge. Il est vrai qu'à la grande rigueur les habitants de la montagne ont un certain droit de choisir entre les tribunaux musulmans des villes et les leurs ; mais ce choix n'est pas sans inconvénient. Il faut d'abord qu'ils osent réclamer ce droit, et ensuite, qu'ils surmontent leur

répugnance pour des juges qui sont si portés à profiter de la position des plaideurs.

Les évêques sont généralement peu aisés, et je puis certifier qu'ils se conforment du reste aux prescriptions du concile de Carthage pour le *petit logis et un ameublement de vil prix*. Le plus grand nombre *soutient sa dignité épiscopale par la foi et la bonne vie*.

L'instruction du clergé est fort peu avancée dans le Liban, malgré l'établissement de deux collèges publics, et des enseignements qui se pratiquent dans quelques couvents, depuis que la Propagande de Rome a tenu la main à ce que chaque chef d'ordre fit entretenir des écoles par ses religieux, car il faut dire que si l'entendement est assez borné dans ce moment-ci, il l'était encore plus il y a quinze à vingt ans.

Les connaissances qu'on acquiert à la montagne se réduisent, au surplus, pour les laïques, à savoir lire et écrire machinalement, c'est à dire sans règle, et au Catéchisme, et, pour le clergé, à lire le syriaque (le plus souvent sans le comprendre) et à retenir par-ci par-là quelques propositions de la théologie morale d'Antoine, qui est la seule que la Propagande ait fait traduire, mais d'une manière si peu lucide que souvent les professeurs ont besoin d'un inter-

prête ou d'un commentateur pour en expliquer certains passages.

On se fera une idée de l'instruction des moines par l'anecdote suivante :

Je venais de recevoir le quarante-sixième cahier du journal *Asiatique*, et comme il renfermait le conte arabe du cadi *Mohammed ben Mocatil* (1), je le montrai à un religieux maronite, qui se mit aussitôt à le lire en commençant par la fin (2), parce qu'il était imprimé, d'après le système français, de gauche à droite, et il en continua la lecture sans s'arrêter aux contresens extraordinaires qu'il devait rencontrer chaque fois qu'il passait d'une page à l'autre.

Si le clergé pèche par les qualités de l'esprit, celles du corps ne laissent rien à désirer. Les moines sont d'une grande industrie et donnent l'exemple du travail.

J'avais assisté à la réception d'un novice. Je le rencontrai, le lendemain, le dos courbé sous le poids d'une énorme pierre qu'il déposa dans un endroit où l'on préparait des matériaux pour une nouvelle bâtisse. Ce lourd fardeau avait été fixé sur ses épaules.

(1) Page 206.

(2) Page 219.

les par le moyen d'une corde, dont il se trouvait enveloppé avec la pierre.

Dans les couvents, les novices sont condamnés à un silence très rigoureux qui dure deux ans. On les éprouve aussi en les employant aux travaux les plus pénibles.

C'est aux moines qu'on doit l'état florissant de la montagne. Se suffisant à eux-mêmes, puisqu'ils ont au dehors des troupeaux, des champs semés de blé, d'orge et d'autres légumes, des jardins potagers, et au dedans des tisserands, tailleurs, cordonniers, maçons, menuisiers, ils ne dépensent presque rien, ce qui leur fait employer l'excédant de leurs produits en augmentation de biens. C'est la principale raison de l'accroissement considérable de leurs propriétés, quoiqu'ils reçoivent aussi beaucoup de legs. Ces legs peuvent être faits par des personnes en bonne santé et pour des biens acquis par ventes régulières.

Les pères de saint Antoine étaient au nombre de deux cents, en 1805, et maintenant ils ont presque quadruplé.

Les couvents font beaucoup de bien en ce qu'ils accueillent pendant trois jours tous ceux qui leur demandent l'hospitalité, et qu'ils font continuellement des aumônes. Jamais un indigent n'est renvoyé sans plusieurs pains, très petits à la vérité, mais qui peuvent le nourrir deux jours.

- Les religieux mènent une vie très austère et la discipline est parfaitement observée.

Ces moines maronites tirent leur origine de saint Antoine, et mènent en quelque sorte une vie semblable à la sienne. Un auteur pense avec raison : « Qu'on s'imagine à tort que la pauvreté où ils se » voient réduits par les oppressions continuelles des » Turcs, est ce qui les oblige à travailler et à cultiver la terre ; mais il ne doute point que cela ne » soit une suite de leur première institution, d'autant que les saints ermites et serviteurs de Dieu » pour éviter l'oisiveté et gagner leur vie, par leur » propre industrie, avaient accoutumé de travailler » de leurs mains une bonne partie du jour (1). »

Ce qui contribue à augmenter les *vocations*, c'est que les chrétiens échappent aux persécutions du gouvernement en prenant l'habit religieux.

Les Druses jouissent de la même faveur en se faisant *aqqels* et ils ont l'avantage de redevenir *dgiahels* si la *sagesse* les incommode, tandis qu'il faut se défroquer chez les chrétiens si l'on veut reprendre l'état de laïque, et l'apostasie est entourée de beaucoup plus de honte à la montagne qu'ailleurs.

Les religieux grecs-catholiques sont moins austères. Ils font gras, fument et prennent leurs aises.

(1) Le P. J. Dandini. Voyage au Liban, p. 108.

Ils ne diffèrent point des maronites du côté de l'instruction.

J'ai déjà dit que les Arméniens se donnaient plus de peine ; ils paraissent susceptibles d'une plus grande application, et ils doivent sans doute cette disposition à leur origine septentrionale.

Les plus beaux couvents maronites de la montagne sont Bekerké, célèbre par l'abbesse Hindié, dont Volney et quelques autres voyageurs ont rapporté l'histoire (1) ; Loueizé, pour sa grandeur et sa richesse en tableaux, et *mas Joussef el-Hosn* bâti en entier des aumônes d'un roi de France, qui dota en même temps les religieuses du Sacré-Cœur auquel il était destiné. L'église est d'une forme semi-européenne, et son autel est en marbres de diverses couleurs. Au dessus est un écusson également en marbre portant cette inscription, répétée sur une planche peinte à l'huile :

Ex Lodovigi XV Galliarium Regis munificentia edificium hoc erectum est A° 1769. L'autre est en arabe.

Ce couvent, comme celui de *Bekerké*, a cessé d'être occupé par des religieuses.

Les moines de *Loueizé* possédaient un portrait du

(1) Celle de Binos est la plus véridique. Voyage au Liban en 1777, tom. II, p. 94.

roi, qu'ils tenaient dans une chambre particulière, où l'on gardait les reliques, ce qui faisait qu'une lampe y veillait pour les honorer. L'inadvertance du frère chargé du soin d'entretenir cette lampe causa l'incendie, et tout ce que les religieux possédaient de plus précieux fut détruit. Ils étaient surtout inconsolables de la perte du royal portrait. Ils montrent maintenant la chambre qui le renfermait et dont tout annonce la combustion.

Ces bons pères font une prière particulière pour le roi de France. Ils en reçurent tant de bienfaits qu'ils ne crurent pouvoir mieux lui en témoigner leur reconnaissance qu'en demandant à Dieu, pour lui et ses descendants, ses grâces les plus ineffables.

Ils me montrèrent, dans leur registre, une délibération du 23 juin 1750, à l'arrivée d'une lettre du ministre, adressée à l'ambassade et aux consuls de France à Smyrne, Alep, Tripoli, Seyde et le Caire, pour les informer que l'intention de S. M. était que les religieux de saint Antoine, qu'elle avait pris sous sa protection spéciale, fussent traités, par les agents à l'extérieur, à l'égal des missionnaires apostoliques ses sujets, et que comme eux ils en reçussent aide, assistance, et eussent droit à toute leur sollicitude.

Le rite maronite est à peu près semblable au rite

latin, excepté quelques cérémonies de plus dans la liturgie et un peu d'affectation dans leurs exercices. Il y a aussi de la différence dans le jeûne. Les maronites imitent en cela l'Église d'Orient. Au lieu du samedi, ils ont substitué le mercredi de la semaine; ils s'abstiennent de viande et de laitage ce jour là, de même que le vendredi. Ils jeûnent quinze jours pour Noël, cinquante jusqu'à Pâques, ayant supprimé le lundi et le mardi gras, quatre jours pour les Apôtres et pour l'assomption. Mais après ces jeûnes, ils mangent gras les mercredi et vendredi compris dans certains espaces de temps. Ils appellent cela *fadha* (licence).

« Le clergé maronite a fourni des hommes distingués, tels que Gabriel Sionita et Jean Herro-
» nite, professeurs interprètes du roi sous Louis XII,
» et de nos jours en Espagne, M. Michel Casiro;
» à Rome les prélats Assemani, auteurs d'ouvrages
» estimés. Les maronites avaient dans cette ville un
» séminaire fondé, en 1584, par Grégoire XIII. Ils
» accusent les Français d'en avoir confisqué les re-
» venus, lors de l'invasion des états romains (1). »

(1) Extrait d'un mémoire manuscrit de mon père, mort consul à Tripoli.

roi, qu'ils tenaient dans une chambre particulière, où l'on gardait les reliques, ce qui faisait qu'une lampe y veillait pour les honorer. L'inadvertance du frère chargé du soin d'entretenir cette lampe causa l'incendie, et tout ce que les religieux possédaient de plus précieux fut détruit. Ils étaient surtout inconsolables de la perte du royal portrait. Ils montrent maintenant la chambre qui le renfermait et dont tout annonce la combustion.

Ces bons pères font une prière particulière pour le roi de France. Ils en reçurent tant de bienfaits qu'ils ne crurent pouvoir mieux lui en témoigner leur reconnaissance qu'en demandant à Dieu, pour lui et ses descendants, ses grâces les plus ineffables.

Ils me montrèrent, dans leur registre, une délibération du 25 juin 1750, à l'arrivée d'une lettre du ministre, adressée à l'ambassade et aux consuls de France à Smyrne, Alep, Tripoli, Seyde et le Caire, pour les informer que l'intention de S. M. était que les religieux de saint Antoine, qu'elle avait pris sous sa protection spéciale, fussent traités, par les agents à l'extérieur, à l'égal des missionnaires apostoliques ses sujets, et que comme eux ils en reçussent aide, assistance, et eussent droit à toute leur sollicitude.

Le rite maronite est à peu près semblable au rite

entraient parfaitement dans les vues et les idées de ceux qui les désiraient.

C'est à l'aide de la médecine qu'ils s'introduisirent d'abord auprès des chefs druses ou musulmans qui gouvernaient ces pays là ; et aussitôt qu'ils obtenaient de pouvoir s'y fixer, il ne manquait plus à l'érection du presbytère que le temps nécessaire d'employer les matériaux que la piété des fidèles faisait réunir. C'étaient les habitants des lieux qui fournissaient tous à la corvée, et les ouvriers qui percevaient un salaire étaient défrayés par les émirs comme par leurs administrés.

Je ne suis pas bien sûr que les Jésuites aient été les premiers à faire la Mission dans le Liban, malgré que *la Syrie Sainte* annonce que ces religieux apportèrent, en 1584, le concile de Trente dans cette montagne, puisque les *nouveaux mémoires des Missions*, qui est un ouvrage écrit par eux, disent que leur première Mission a été celle d'Alep et qu'ils l'ouvrirent en 1625.

L'auteur de *la Syrie sainte*, imprimée en 1660, nous apprend d'ailleurs, en parlant des capucins, que la ville de Beyrouth était depuis longtemps le siège de leur résidence (1).

Je serais donc disposé à croire que ce sont les

(1) Page 136.

capucins qui se firent connaître les premiers dans le Liban et à si bon titre, du reste, que ce sont les seuls qui y aient laissé des souvenirs impérissables et qui y possèdent encore plusieurs hospices. Ils en ont à Beyrout, à Ghazir, à Solima, à Aâbey (1) et ils sont tous de très ancienne création.

Cette mission avait été ouverte par les capucins de Bretagne.

A la mort du dernier supérieur d'Aâbey, le cheikh des aqqels voulut lui rendre un témoignage public de la haute estime qu'il lui accordait pour ses vertus. Etant entré dans l'église où le corps était exposé, il lui baisa la main en lui adressant ces paroles significatives : « Ta mort est digne d'envie ! » Se tournant ensuite vers ses disciples, dont il s'était fait suivre, il leur dit : « Vous connaissez la vie de ce saint : prenez-la donc pour modèle. » Il félicita les personnes présentes à la cérémonie d'avoir eu pour directeur un homme si éminemment respectable. Cet excellent religieux s'appelait Joachim. Il mourut au commencement de ce siècle.

C'est, comme j'ai dit, en qualité de médecins que les premiers missionnaires s'établirent dans les

(1) Je ne cite que les maisons du pays que j'ai pris à tâche de décrire et non les maisons de tous leurs établissements de Syrie.

pays turcs et druses ; parce que les peuples dont la croyance était la plus opposée à celle des apôtres du christianisme , ne considéraient que l'utilité qu'ils s'en promettaient, sans prendre aucun ombrage des intentions cachées qu'ils pouvaient leur supposer.

Les missionnaires rendaient aussi d'importants services dans les pays qu'ils habitaient ; ils y enseignaient des arts utiles et servaient également de conseil dans les affaires intérieures et litigieuses, ce qui faisait qu'ils pouvaient vivre honorablement , parce qu'on ne savait trop reconnaître leurs bienfaits ; mais aujourd'hui les choses sont bien changées.

Les habitants du Liban peuvent avoir autant de prêtres qu'ils en veulent ; le clergé y est plus instruit , et nos missions sont passées au pouvoir des Italiens qui ne ressemblent pas tous aux Français.

Les choses humaines sont sujettes à toutes sortes de vicissitudes ; la première ardeur s'est refroidie , l'ancien zèle a diminué, et les missionnaires , qui faisaient auparavant tant de bien , sont devenus aujourd'hui presque indifférents à tout ce qui concerne la religion. Chacun ne s'occupe que de ses avantages, de ses intérêts et de sa satisfaction. Si cela pouvait durer , les missionnaires deviendraient entièrement inutiles et déshonoreraient la nation aux yeux des Orientaux, qui décident, hardiment sur la

conduite de semblables prêtres, que, depuis quelque temps, il n'y a plus de religion en Europe.

Le changement de conduite des missionnaires est d'autant plus incompréhensible qu'anciennement ils avaient beaucoup à souffrir des infidèles, des hérétiques et schismatiques, tandis qu'à présent la haine contre le catholicisme et ceux qui l'enseignent ne se porte plus à des actes extérieurs de persécution ; ce qui fait tristement réfléchir que s'ils ne font pas tout le bien qu'ils ont la faculté de faire, c'est par manque d'amour et de zèle pour la gloire de Dieu et l'honneur de la religion.

Il est vrai de dire que la venue de ces nouveaux missionnaires s'est combinée avec diverses circonstances fâcheuses pour eux. Ils se sont présentés avec le grand désavantage de ne savoir pas la langue arabe, dans un moment aussi où rien ne faisait sentir leur besoin et où, privés de moyens d'existence, ils se trouvaient exposés à un certain mépris en se mettant à la charge de la charité publique, d'ailleurs fort refroidie à leur égard, et devenue peu active par l'appauvrissement du pays.

C'est dans ces critiques circonstances que la divine Providence inspira si à propos la piété des âmes généreuses qui ont fondé en France l'œuvre de la Propagation de la Foi, et Dieu sait combien de chrétiens elle a soulagés depuis son utile fondation,

pays turcs et druses ; parce que les peuples dont la croyance était la plus opposée à celle des apôtres du christianisme , ne considéraient que l'utilité qu'ils s'en promettaient, sans prendre aucun ombrage des intentions cachées qu'ils pouvaient leur supposer.

Les missionnaires rendaient aussi d'importants services dans les pays qu'ils habitaient ; ils y enseignaient des arts utiles et servaient également de conseil dans les affaires intérieures et litigieuses, ce qui faisait qu'ils pouvaient vivre honorablement , parce qu'on ne savait trop reconnaître leurs bienfaits ; mais aujourd'hui les choses sont bien changées.

Les habitants du Liban peuvent avoir autant de prêtres qu'ils en veulent ; le clergé y est plus instruit , et nos missions sont passées au pouvoir des Italiens qui ne ressemblent pas tous aux Français.

Les choses humaines sont sujettes à toutes sortes de vicissitudes ; la première ardeur s'est refroidie , l'ancien zèle a diminué, et les missionnaires , qui faisaient auparavant tant de bien , sont devenus aujourd'hui presque indifférents à tout ce qui concerne la religion. Chacun ne s'occupe que de ses avantages, de ses intérêts et de sa satisfaction. Si cela pouvait durer , les missionnaires deviendraient entièrement inutiles et déshonoreraient la nation aux yeux des Orientaux, qui décident, hardiment sur la

conduite de semblables prêtres, que, depuis quelque temps, il n'y a plus de religion en Europe.

Le changement de conduite des missionnaires est d'autant plus incompréhensible qu'anciennement ils avaient beaucoup à souffrir des infidèles, des hérétiques et schismatiques, tandis qu'à présent la haine contre le catholicisme et ceux qui l'enseignent ne se porte plus à des actes extérieurs de persécution ; ce qui fait tristement réfléchir que s'ils ne font pas tout le bien qu'ils ont la faculté de faire, c'est par manque d'amour et de zèle pour la gloire de Dieu et l'honneur de la religion.

Il est vrai de dire que la venue de ces nouveaux missionnaires s'est combinée avec diverses circonstances fâcheuses pour eux. Ils se sont présentés avec le grand désavantage de ne savoir pas la langue arabe, dans un moment aussi où rien ne faisait sentir leur besoin et où, privés de moyens d'existence, ils se trouvaient exposés à un certain mépris en se mettant à la charge de la charité publique, d'ailleurs fort refroidie à leur égard, et devenue peu active par l'appauvrissement du pays.

C'est dans ces critiques circonstances que la divine Providence inspira si à propos la piété des âmes généreuses qui ont fondé en France l'œuvre de la Propagation de la Foi, et Dieu sait combien de chrétiens elle a soulagés depuis son utile fondation,

combien elle en a raffermi dans la foi catholique , de combien elle en a augmenté le nombre , en réunissant à notre sainte Église des membres que de malheureuses erreurs en tenaient éloignés, ou des enfants des cultes qui jusqu'ici avaient été entièrement étrangers à notre religion.

C'est pour eux, comme pour ceux qui leur ont ressemblé, que l'ange du ciel proclame que *la paix sur la terre est pour les hommes de bonne volonté*. Honneur donc à ces missionnaires qui sont la consolation du genre humain, les auteurs de la conversion, du salut de tant d'hommes , que dis-je de milliers , de millions d'êtres ! Honneur , gloire pour eux sur la terre qu'ils ont si dignement édifiée et dans le ciel !... Ah ! ils ne peuvent manquer d'y trouver place auprès de ceux qui , comme eux , ont revêtu sur la terre les caractères d'amis de l'humanité et de zélés propagateurs de la vraie foi !

Si nous n'avons plus les capucins français en Syrie, nous y possédons du moins des Lazaristes nationaux , et depuis près de vingt ans qu'ils ont repris leurs missions d'Autoura, leurs utiles travaux sont généralement appréciés.

Il ont fondé un collège dans leur maison , et cet établissement n'a fait que prospérer. Il a déjà fourni une infinité de jeunes gens de toutes les nations,

qui ont rapporté chez eux une instruction nouvelle, dont la famille a aussi profité.

Les Lazaristes ou pour mieux dire les Jésuites qu'ils ont remplacés en 1783, possédaient, depuis 1742, un collège à Autoura, fondé par un riche particulier du pays.

La retraite de nos religieux, lors de la révolution, avait fait perdre cet établissement que j'étais parvenu à leur faire rendre en 1835, mais dont les Lazaristes jugèrent à propos de se dessaisir, parce qu'ils pouvaient difficilement en tirer un parti qui satisfît à l'intention du fondateur : ils rencontraient beaucoup de difficultés de la part de l'autorité ecclésiastique du pays, qui trouvait plus d'avantage à s'en appliquer les revenus.

Nos missionnaires ne s'occupèrent dès lors plus que de leur propre collège, pour lequel ils n'avaient besoin que de l'appui de l'autorité française qui ne leur faillit jamais. J'ai secondé, pour ma part, un pareil établissement de tous mes moyens, parce que je sais, par ma longue expérience, que l'instruction est le premier des besoins de ces pays ci, trop longtemps oubliés, ou, pour mieux dire, abandonnés à eux-mêmes (1).

(1) « En Turquie, il ne s'agit pas d'annoncer l'Évangile à des peuples ensevelis dans les ténèbres d'une idolâtrie grossière, ni de soute-

Volney a fait connaître les difficultés qu'un chrétien d'Alep, plein de zèle et de courage, eut à surmonter pour apprendre l'arabe littéral et créer un moyen d'en faciliter l'enseignement parmi sa nation, dans laquelle il jeta quelques livres, produits de la presse établie au Liban ; mais ces ressources, uniquement ascétiques ou spirituelles, sont insuffisantes. On m'a cependant parlé d'un ouvrage composé par un chrétien qui avait hébergé un musulman fort instruit se rendant à la Mecque pour le pèlerinage obligé, lequel, dans une conversation qui eut lieu entre l'hôte et l'étranger, avait promis de se convertir à la religion chrétienne, si l'on pouvait lui en prouver l'excellence sans avoir recours à aucune citation des livres sacrés, c'est à dire par la seule force du raisonnement.

A son retour, l'œuvre lui fut présentée et il n'y trouva rien à redire, si ce n'est qu'il avait quatre

- » nir des discussions suivies avec des prédicants de sectes dissidentes.
- » Là, le principal obstacle que l'erreur oppose aux progrès de l'Évan-
- » gile, la base sur laquelle reposent également l'hérésie et l'islamisme,
- » c'est une commune et profonde ignorance ; seulement chez les héré-
- » tiques, elle se joint à la superstition, tandis que chez les musulmans,
- » elle s'allie au fanatisme. Un premier moyen de favoriser le triomphe
- » de la foi sera donc d'instruire la jeunesse... Le koran ne conserve
- » encore des disciples que parce qu'il proscriit l'instruction. »

(Mémoire de M. Étienne, procureur général des Lazaristes, 1840.
Annales de la Propagation de la Foi, n. 75, p. 110.

femmes que sa nouvelle croyance l'obligerait de répudier...

Qu'on entreprenne après cela d'opposer des arguments à une religion souverainement sensuelle, sans en préparer les voies par une instruction convenable et longtemps élaborée.

J'étais tellement porté pour le collège d'Autoura comme pour l'ouverture de toute école dans d'autres endroits, que je proposai de fonder des bourses pour les enfants des Français qui sont, en Syrie, sans moyen de s'instruire et par conséquent de s'employer. C'eût été une œuvre philanthropique et nationale.

Ces enfants ne savent pas leur langue et cela est dû à l'absence des religieux nationaux qui, dans les Echelles, se chargeaient autrefois du soin d'élever la jeunesse ; ils épargnaient aux parents une dépense qu'ils n'eussent pas été dans le cas de faire , s'il leur eût fallu les envoyer en France.

Les Français de Syrie, de Chypre et des contrées voisines trouvent ainsi dans le collège d'Autoura le double avantage de faire élever leurs enfants sans qu'ils perdent l'usage des langues qu'ils possèdent, et de voir se former des censeaux, des magasiniers et des commis : ceux-ci apprennent le français et l'italien, qui leur permettent de traiter directement avec les Français au lieu d'avoir recours

à des interprètes, ou de s'exposer aux malentendus qui surviennent si facilement entre personnes qui se comprennent à peine.

A quelques pas du collège lazariste est le couvent de la Visitation. C'est le seul à la montagne qui soit soumis à une règle européenne, et encore n'y est-elle qu'imitée. Ces religieuses vivent de quelques biens qu'elles sont parvenues à se former et des secours que leurs sœurs de la chrétienté leur ont envoyés. Ces ressources ont principalement servi à bâtir la belle église du couvent.

Les religieuses de la montagne étaient placées sous la protection du consulat de Beyrout, et j'éprouvais une grande satisfaction à m'occuper de ces filles cloîtrées, laborieuses et fort à plaindre dans ces pays ci, où elles sont exposées à des désagréments inconnus en Europe.

La demeure du délégué apostolique n'est pas éloignée d'Autoura ; elle est située entre ce hamcau et *Zouq-Mikail*, qui est un des bourgs de la montagne les plus peuplés, les plus riches.

La maison de la délégation, fondée par Mgr. Losana, aujourd'hui évêque de Biela en Piémont, fut augmentée par feu Mgr. de Fasio, mort en 1840. Il avait succédé à feu Mgr. Auvergne, et comme ses prédécesseurs il avait montré un zèle, une capacité qui auraient bien servi les vues du saintsiège

par les soins qu'il eût pris de ses affaires dans la partie de l'orient que comprenait son vicariat apostolique.

Il y avait quelque temps que la cour de Rome ne s'était pas fait représenter en Syrie, lorsqu'elle nomma feu Mgr. Gandolfi qu'un long séjour (1) avait rendu si propre à une charge qu'il remplit, au reste, avec tant de distinction et qu'il quitta pour aller recevoir du saint Père la récompense qu'il avait méritée, lorsque la mort le surprit.

L'évêque Losana lui succéda et fit briller, dans le Liban, de vastes connaissances et les manières d'une éducation soignée. Il y avait été précédé par sa réputation de profond théologien.

Mgr. Auvergne, qui le remplaça, se distingua par un zèle infatigable, par une piété des plus ferventes, par une érudition extraordinaire. Il périt, comme on sait, victime de son dévouement, dont rien ne put arrêter l'élan, et Diarbékir, qui reçut d'abord sa dépouille mortelle, se la vit enlever parce que les amis du défunt archevêque voulurent que son corps reposât dans le Liban, à Ghazir, où avait eu lieu sa dernière mission, dont le succès fut immense. J'y assistai, et comme la combinaison me

(1) Il fut un des premiers Lazaristes envoyés en Turquie, puisqu'il arriva à Smyrne en 1784.

fit trouver à Alep lorsque la translation fut décidée, je me chargeai de ce soin.

A l'arrivée des corps à Alep, car on ne voulut pas séparer Mgr. Auvergne de son digne vicaire, M. Guinon, qui l'avait suivi dans la tombe, je procédai à leur reconnaissance, et d'après la demande qui me fut faite de France, je retirai la main droite du saint archevêque, quelques uns de ses cheveux et une partie de l'étole qu'il portait, et je remis moi-même ces objets, en août 1842, à la personne de Versailles qui les attendait.

Les Jésuites sont revenus en Syrie depuis une douzaine d'années, et ils ont déjà fondé deux maisons à la montagne, choisissant pour cela des endroits où les missionnaires ne s'étaient pas encore établis.

Ils ont tenté des excursions évangéliques dans différentes contrées, et leur zèle les portera à renouveler leurs tentatives, qui ne seront pas sans succès. Ils travaillent maintenant à former une école d'arts et métiers qui promet d'être fort utile.

Pour que le bon ordre puisse être maintenu parmi les missionnaires des différents ordres, le préfet de la Propagande les a mis sous l'obéissance du délégué apostolique, et sa résidence s'est trouvée fort bien choisie, puisqu'elle est au centre de la Syrie; elle est commode aussi pour les rapports avec les

Patriarches, évêques et chefs d'ordres qui habitent le Liban ou les villes de Syrie qui l'avoisinent.

J'ai lu bien des relations sur la Syrie et sur les prétendues conversions qu'on y a faites, et je puis dire que nos missionnaires ont pris trop facilement des apparences pour des réalités. Ils se sont généralement trompés sur l'affaiblissement du fanatisme musulman. Il a cédé un instant à la force ; et puis il faut reconnaître qu'il est relatif aux conditions des personnes, ce qui fait qu'on en trouve moins là où il y a plus de lumières. Aussi on ne doit point présenter comme un argument que, malgré la retraite des Egyptiens, les mahométans de Damas n'exigent plus que les chrétiens ne puissent entrer dans leur ville à cheval. Ils en ont sans doute été empêchés, si l'envie leur en est venue ; mais ce peuple conserve ses haines, ses travers, ses préjugés, et il n'est pas dit qu'il ne soit un peu plus tard en mesure de s'en prévaloir avec succès.

Aujourd'hui ce sont les grands qui gouvernent, mais la démocratie peut remplacer l'aristocratie. Ces changements n'ont rien que de normal en Turquie où l'autorité du sultan est, dans quelques endroits, purement illusoire. Selon moi, les musulmans sont encore tels que je les connais depuis 1805.

CHAPITRE XL.

Conduite des Égyptiens en Syrie. Quelques mots sur Méhémet-Ali.

M. de Lamartine a prophétisé lorsqu'il a dit, il y huit ans : « Alexandre a conquis l'Asie avec 50,000 » soldats grecs et macédoniens ; Ibrahim Pacha a » renversé l'empire turc avec 50,000 à 40,000 » enfants égyptiens, SACHANT SEULEMENT CHARGER UNE » ARME ET MARCHER AU PAS ; un aventurier européen, » avec 5,000 ou 6,000 soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim... en prenant les Maronites du Liban pour pivot de ses opérations (1). »

C'est effectivement ce qui est arrivé. Le sultan avait laissé opprimer le peuple syrien, et celui-ci s'était jeté, à corps perdu, dans les bras de Méhé-

(1) Voyage, etc., tom. III, p. 23.

met-Ali, dont on faisait l'éloge en Syrie comme on l'a fait depuis longtemps en Europe... Le gouvernement du vice-roi a tyrannisé ce même peuple, lequel a tenté plusieurs fois de secouer son joug insupportable, et lorsqu'un *libérateur* s'est présenté, *il l'a laissé venir*, les Maronites ayant seuls préparé ou hâté le renversement du pouvoir égyptien, et cela était juste par deux raisons : Ils devaient faire amende honorable auprès du sultan, puisqu'ils étaient coupables à ses yeux d'avoir ouvert les portes de la Syrie à Ibrahim Pacha (1), et ils avaient à se venger des indignes traitements de ceux qu'ils avaient choisis pour protecteurs, et pour lesquels ils avaient tout sacrifié....

J'ai dit que les chrétiens s'étaient soulevés seuls contre le pouvoir du moment, et c'est d'autant plus à remarquer que les Druses avaient été, pour le moins, aussi opprimés que les Maronites à cause des grandes levées d'hommes faites parmi eux. Au surplus, c'est le cas d'ajouter que si la révolte des Druses dans le Ledja, qui tint dix mois une grande partie de l'armée égyptienne en émoi, qui obligea Ibrahim d'appeler auprès de lui jusqu'à Mustapha Pacha, de

(1) « L'émir Béchir se rendit de sa personne devant Acre. Ibrahim » l'accueillit comme un allié et le retint comme un otage, et l'émir » Béchir dans le camp d'Ibrahim, c'était la Syrie aux mains de » l'Égypte. » Hist. de la Campagne, p. 85.

Candie, avec deux mille Albanais , et qui l'obligea de faire intervenir les Maronites pour terminer cette campagne désastreuse contre une poignée d'hommes retranchés derrière des rochers ; si cette révolte, dis-je , indisposa outre mesure le généralissime contre les Druses, les Maronites qui lui avaient toujours été dévoués, qui venaient de lui en donner une preuve éclatante, méritaient bien que l'autorité ne les comprit pas dans sa haine générale et dans les mesures qu'elle lui faisait prendre contre des peuples déjà si opprimés.

N'écrivant que sur la ville de Beyrout et une partie de Liban, je ne dois m'occuper du gouvernement égyptien que sous le rapport de sa conduite envers les Francs , les Turcs et les habitants de la montagne. J'ai été huit ans à disputer nos droits , à défendre les intérêts des Français et des protégés de France , et je puis dire que je suis au fait des sentiments des autorités égyptiennes à notre égard. Quant aux affaires du Liban , elles faisaient continuellement le sujet de mes observations , et mon opinion sera d'autant moins douteuse que, pendant l'occupation égyptienne, j'ai fait un voyage par terre de Beyrout à Jérusalem , en 1833, et que j'ai parcouru, en 1838 et 1840, le pays qui est entre Lattaquié et Alep , Lattaquié et Antioche , et entre cette ville et Alep , où je me trouvais lors de la fameuse bataille de Né-

sib, gagnée par les Égyptiens, parce qu'il fallait nécessairement que l'un des deux séraskiers se retirât et que l'imprévoyant Hafiz Pacha voulut épargner cette peine à son adversaire.

Quoique ceci soit une digression, je m'y arrêterai un moment de plus pour rapporter ce que j'écrivis d'Alep, le 5 juin 1859, sous l'inspiration de ce que j'apprenais de l'armée du sultan et de la démoralisation de l'armée égyptienne.

« Les résultats d'une collision entre les deux armées seront, à mon avis, presque entièrement dues aux combinaisons du sort, à un pur hasard. »

Revenant à mon sujet qui est de justifier mon opinion à l'égard du gouvernement égyptien sur sa conduite envers les musulmans, les européens de Beyrouth et les différentes sectes habitant la partie du Liban que j'ai pris à charge de décrire, je débiterai par quelques renseignements sur l'administration égyptienne, qui est, selon moi, la principale cause de tout le mal qui a été fait; je m'occuperai ensuite des griefs mahométans, et je ferai des plaintes des Européens et des habitants du Liban l'objet d'observations séparées.

On s'étonne en Europe du rôle que joue Méhémet-Ali, et à ce sujet on lui prête des moyens extraordinaires. Rien n'est cependant si naturel dans ce

pays ci, que ce qu'il a fait ; il a imité ses devanciers. Seulement il a joui d'un plus grand bonheur, et c'est pourquoi il a été plus loin qu'eux.

Méhémet-Ali est venu en Égypte après la destruction de la puissance des Mamelucks par les Français. Il était donc facile d'y implanter un nouveau pouvoir. Il n'avait alors, lui chef de parti, de concurrent redoutable qu'Ali Pacha, dont l'extrême avarice lui avait valu le surnom de Borgoul, parce qu'il ne donnait à manger à ses soldats que du blé bouilli ; aussi n'eut-il pas de peine à s'en défaire.

Méhémet-Ali profita de l'état de faiblesse dans lequel l'empire ottoman était tombé et de l'éloignement du pays sur lequel il voulait dominer, pour y établir sa puissance, en se prévalant de l'opinion publique, éternellement renfermée dans cet adage sur l'Égypte :

« Sa terre est d'or ; son Nil est merveilleux ; ses
» fruits sont délicieux ; ses femmes sont des jouets ,
» et *elle appartient au plus fort.* »

Il serait inutile de répéter ici , ce qui a été si souvent dit pour expliquer les progrès du Pacha dans le but qu'il s'était proposé (1).

(1) M. Scipion Marin a fait une peinture si vraie de toutes les phases par lesquelles Méhémet-Ali est passé, que je dois, d'après le système dont j'ai parlé dans ma préface, en présenter ici un assez long extrait.

Méhémet-Ali commença par se créer des revenus, sachant fort bien que c'était le vrai moyen de par-

« Il croit, dit-il, que la civilisation consiste à mettre sur pied de
» grandes armées, n'importe par quels moyens et avec quelles res-
» sources, et à lancer des escadres sans même avoir des ports, des bois
» de construction.

« Jumel, un français, ayant, en 1827, trouvé dans le jardin du cheikh
» Maho, au Caire, un colonnier au produit long et soyeux, en proposa
» des plantations en grand qui réussirent. Dès lors le pacha en fit cou-
» vrir l'Égypte. En 1829, l'inondation ayant été miraculeusement belle
» et la récolte ayant réussi merveilleusement bien, les revenus du pays
» dépassèrent 400,000 bourses. Voilà Méhémet qui, en imprudent et
» sans réfléchir qu'il y avait du hasard dans cette triple augmentation
» du revenu territorial, se met à armer des troupes, à construire des
» escadres sur le pied de ses rentrées fiscales. Mais cette miraculeuse
» récolte ne s'est plus renouvelée : au lieu de 200,000 balles de coton
» il n'en a plus recueilli que la moitié ; cette année même, elle est res-
» tée à 60,000 balles.

« A mesure que le pacha s'aperçut de son mécompte, il eût dû ré-
» duire le budget de ses dépenses ; la tête la plus simplement organi-
» sée, le dernier bourgeois eût fait cela. Non, Méhémet-Ali ne voulut
» pas reculer. S'il avait permis la moindre observation à ses pré-
» tendus conseils généraux, à toutes ces momeries d'organisation eu-
» ropéenne, on n'eût pas manqué de lui montrer l'abîme au bout ;
» mais cela ne s'est jamais vu. Boghos bey a été obligé de recourir à
» tous les expédients possibles pour alimenter le budget ; il a tout im-
» posé. Enfin, quand il a eu retiré tout le numéraire, quand il a eu mis
» le fellah dans l'impossibilité d'acheter même un morceau de linge
» pour couvrir la nudité de sa femme, de ses filles, le pacha n'a plus
» payé personne.

« Pour former ces grandes armées qu'il aime tant, a-t-il calculé les
» ressources, la population de ses états ? Nous l'avons dit dans une pré-
» cédente publication, l'Égypte, avec ses 1,800,000 âmes, ne représente
» que deux de nos départements, le département du Nord et celui du
» Pas-de-Calais. Or, quel est l'insensé, qui, avec un état de la force
» de ces deux départements, voudra armer 200,000 hommes (Clot bey
» nous assure qu'il en a actuellement 270,000) ? quel est l'insensé qui,
» avec ces ressources, songera à bâtir des escadres ?

« On nous dira que l'Égypte est un pays extrêmement fertile. Et
» c'est justement pour cela qu'un grand génie eût songé à la tenir dans

venir à tout et sûrement. N'avait-il pas sous les yeux l'exemple de Dgezzar qui, par l'entremise de son on-

» sa spécialité, qu'il eût organisé, continué un régime tout agricole.
 » En faisant dévier l'Égypte de sa destination, en faisant ce pays marin
 » et militaire, il l'a dépeuplé de bras, les canaux se sont engorgés, les
 » inondations ne vont plus au loin porter la fertilité, le désert s'est ap-
 » proché du fleuve, les récoltes ont diminué. Il a entassé ses paysans,
 » à force de violence, dans ses vaisseaux, comme si une marine lui était
 » possible. La marine égyptienne est un déplorable rêve dont la pre-
 » mière guerre sera le réveil.

» J'ai dit, dans un précédent ouvrage, comment le port d'Alexandrie
 » n'est un port que durant la paix ; mais qu'avec les difficultés de
 » ses passes, jamais le pacha ne pourra songer à faire une guerre mari-
 » time. Il y a plus, c'est que ses vaisseaux ne tiennent la mer qu'avec
 » peine et à grand renfort de pompes. Faits avec du bois vert, durant
 » le siège d'Acre, le roulis et le tangage font jouer les fentes, les fis-
 » sures, quand ils gagnent la haute mer. M. de Cérisy, son contruc-
 » teur, eut maintes altercations avec le pacha, ne voulant pas con-
 » struire de cette manière.

» Une autre bévée du pacha, a été encore de détourner l'Égypte de
 » sa spécialité agricole pour la faire manufacturière. Il y a deux ob-
 » stacles insurmontables, le kamsin et la rosée. Le vent kamsin, vient
 » des déserts libyques ; il mêle à l'atmosphère de toute la vallée une
 » poussière fine, impalpable qui engorge tous les engrainages des mé-
 » tiers, et les met hors de service. Si le kamsin ne souffle pas, autre
 » inconvénient : Il y a dans ce pays cette terrible rosée qui donne
 » l'ophtalmie, qui du soir au lendemain rougit tout de rouille, même
 » dans les maisons les mieux fermées. Les métiers, les rouages, sont
 » continuellement dans l'impossibilité de fonctionner. De guerre lasse
 » Méhémet-Ali a renoncé à sa manie industrielle.

» Si Méhémet-Ali avait eu quelque chose de la rectitude des idées
 » d'Osiris, de Mahomet, de Moïse, des organisateurs de nations, enfin ;
 » s'il avait eu une étincelle de génie, il eût étendu des regards profonds
 » et penseurs sur le pays qu'il voulait organiser ; il eût amélioré le sort
 » de ses sujets, leur eût bâti des maisons habitables, au lieu de ces ca-
 » banes de boue, foyers de peste ; il eût construit des ponts, frayé des
 » routes, élevé des chaussées, creusé des canaux, nettoyé les anciens.
 » Il se fût dit que, lors de la conquête de Sélim, l'Égypte avait quatre
 » cent mille fedans de terre arrosable ; il se fût piqué d'une noble ému-
 » lation en n'en voyant qu'à peu près deux cent mille de cultivés au-

cle (1), parvenait à arranger toutes ses affaires à Constantinople ?

Lorsqu'il fut riche il voulut faire usage de ses trésors. Quoi de plus simple, que de se former un petit corps d'armée dans un pays aussi étendu que l'Égypte ? Il eut également le bon esprit de donner dans les innovations, et au lieu de suivre l'ancienne routine, il fit instruire ses soldats à l'européenne. Il se préparait ainsi l'agréable spectacle des revues, des manœuvres, voire des petites guerres, qui étaient tout à fait impossibles avec des troupes ordinaires qui ne permettaient point de combiner des mouvements d'ensemble, ni l'une des mille évolutions dues à notre tactique.

Après cela vint le goût des bâtiments armés, et il monta jusqu'au vaisseau de ligne.

« aujourd'hui. Il eût songé à faire des conquêtes sur le désert, au lieu
 » d'aller soumettre la Syrie, que, sous aucune de ses dynasties, à partir
 » des Pharaons, l'Égypte n'a pu garder. Il eût répandu l'instruction,
 » relevé le moral du peuple, au lieu de l'abrutir à grand renfort de
 » coups de bâton ; il lui eût enfin inculqué un esprit national. Rien de
 » tout cela ; il y a eu quelques tentatives d'organisation, mais qui
 » n'existent que sur le papier, et qui de loin émerveillent le bétotisme
 » parisien. »

(1) Ce pacha de cruelle mémoire, appelait ainsi l'argent. C'est par des sacrifices pécuniaires qu'il se maintenait au pouvoir, trouvant que c'était plus économique. L'entretien d'une armée, de bâtiments lui aurait coûté infiniment plus. L'heureux pacha d'Égypte voulut employer les deux moyens. En homme éminemment prudent, il savait que quand on peut doubler les sûretés, on n'est que mieux.

Beaucoup de pachas et de simples particuliers, qui ont pu arriver à un certain pouvoir, avaient eu aussi des gens et des navires de guerre ; seulement ils s'étaient arrêtés à des proportions relatives à leur fortune.

Il ne faut pas avoir connu le Levant pour croire que Méhémet-Ali soit le seul qui ait imaginé ces deux moyens de soutenir sa puissance (1). Il l'a fait plus en grand et d'une manière plus avantageuse, parce que sa position lui a fourni des ressources que n'avaient pas ses devanciers, les *conquérants* de second ordre.

On sait que tous les pachas entretenaient des troupes à leurs frais, et qu'ils se faisaient la guerre ou qu'ils la portaient dans des pays qui excitaient leur convoitise, sans que le sultan pût les en empêcher, parce que s'ils devaient appréhender le courroux de Sa Hautesse, ils avaient soin de colorer leur expédition de manière à la justifier, et puis l'*oncle* de Constantinople achevait de faire comprendre la chose, lorsque les explications données étaient insuffisantes.

(1) On a aussi prétendu que ce vice-roi avait inventé un habillement pour ses troupes ; il n'a fait qu'adopter le costume de la marine ottomane (galioundgi) qui était aussi celui des Algériens aux guêtres près. Le voyage de M. de Pouqueville, publié bien avant les réformes de Méhémet-Ali, présente dans son frontispice la figure d'un rais qui lui donna passage, et qui est habillé comme un militaire égyptien.

Rien n'était plus commun que de voir, il y a quelques années, des pachas et même de simples mutsellems avoir des bâtiments de guerre à leur service. Un gouverneur de Rhodes entretenait jusqu'à de grosses corvettes.

A plusieurs reprises, les beys de Payas, dans le golfe d'Alexandrette, armèrent des navires et firent la course. Le nom de *Coutchouk-Ali* retentit encore avec horreur sur les côtes de Syrie (4).

Méhémet-Ali avait, en Syrie, une réputation de grandeur, surtout de générosité, qui est dans l'Orient la qualité obligée de la puissance ; il passait aussi pour être très tolérant, de sorte qu'on était on ne peut pas mieux prévenu en sa faveur.

(1) J'ignore si quelque voyageur a publié l'histoire de son *visérial*, le lecteur la trouvera sans doute aussi curieuse que moi. Ce personnage, retranché sur les pyles syriennes, rançonnait tous ceux qui passaient sur son territoire. C'était un droit que ces ancêtres avaient religieusement observé avant lui et il ne voulait pas y renoncer. Lorsqu'il se présentait des gens de troupe, les sentinelles criaient : « Halte là ! » et il fallait se conformer à l'usage établi ; sans cela on ne passait pas. Un jour (en 1805) que ce bey était de bonne humeur, il voulut s'entretenir avec des Tartares qu'on lui dit porter des queues à un pacha de Syrie, et comme il apprit que le promu s'appelait Ali, il annonça aux courriers que ces marques de dignité lui étaient destinées, les attendant depuis longtemps. Sur cela il fit publier dans le pays que Sa Hautesse lui avait fait l'honneur de l'élever au rang de pacha, et il ordonna de grandes réjouissances. Les Tartares, largement gratifiés, durent reprendre le chemin de Constantinople, et la Porte confirma cette promotion, un peu par faiblesse et peut-être aussi à la sollicitation de l'oncle, car Dgez-zar les avait mis en faveur.

Les Égyptiens ont cependant préludé aux bienfaits dont ils devaient doter leur conquête de Syrie, par deux actes qui prouvaient, à la vérité, leur extrême civilisation, mais qui, au point d'ignorance et de fanatisme où étaient encore les Syriens, devaient les scandaliser grandement. Des tavernes s'ouvrirent, en effet, dans les villes et à la campagne, et des *Almées* bien accompagnées vinrent camper à l'entrée de la ville, sur la route la plus fréquentée.

Leurs tentes étaient visitées par ceux que cette nouveauté attirait, d'autres s'en approchaient seulement pour entendre la musique et voir même les *Almées* en action; car elles dansaient parfois pour attirer des amateurs, auxquels elles faisaient dire, comme de coutume au public : « Entrez, ne vous » arrêtez pas aux bagatelles de la porte. »

Les pères de famille, fort alarmés de ces deux pierres d'achoppement, que l'invasion égyptienne avait importées des bords du Nil, firent des démarches auprès des autorités; mais ces femmes exhibèrent aussitôt leur privilège, et chacun se demanda s'il était permis d'autoriser le dévergondage et le scandale à ce point.

J'eus occasion de répondre, à cet effet, à un officier égyptien, qui prétendait qu'ils nous prenaient pour modèle en tout : « Merci de votre compliment; mais sachez que si vous nous imitez, c'est

» à la manière des singes. Vous ne faites que de la mauvaise contrefaçon. » J'expliquai, dans ce pays, combien les mœurs publiques étaient respectées en France, et je parlai des peines portées contre ceux qui se permettaient d'y attenter.

Mon opinion n'a pas varié sur le gouvernement de Méhémet-Ali en Syrie. Je l'ai observé de près, sur divers points, et tout le temps qu'il a duré. Il y a sans doute fort loin de ce qu'il a voulu établir à ce que nous avons vu. Son idée n'aurait pas été si mauvaise, exécutée par des hommes d'une nouvelle école, tandis qu'il s'est livré à des Turcs, des Kurdes, des Arabes, n'ayant jamais vu des Francs, et s'étant mis, en arrivant, entre les mains des notables du pays avec lesquels le fanatisme les faisait sympathiser (1). Pouvaient-ils y mettre autre chose que leurs principes, leurs sentiments? mais le gouvernement avait cru qu'en dépaysant ces gens, on les empêchait d'exercer

(1) Ce fut un de ces gouverneurs qui voulut faire revivre l'usage, mort avec le temps de barbarie, de ne donner que la gauche aux chrétiens pour laisser la droite aux musulmans, qui, se prévalant de cela, commençaient à trouver mauvais que les infidèles les approchassent trop dans les rues.... Cela s'est vu à Beyrout, et bien du monde pourra l'attester. Nous avouâmes d'abord que ce mutsellem ne devait pas avoir eu l'intention de choisir ces moyens, qu'il étendit assez loin, comme preuve de la tolérance de son maître, sur laquelle il me semblait qu'on était presque d'accord en Egypte. Mais ce gouverneur ne savait-il pas que c'est en fanatisant, qu'on perpétue ces haines de religion qui ont tant reculé la civilisation en séparant les individus et les faisant considérer comme ennemis les uns des autres.

leurs vices. Cent faits divers ont prouvé son erreur ; aussi a-t-il dû envoyer tour à tour ses hauts employés aux galères.

Ceux-ci avaient cependant montré le plus grand zèle pour la chose publique. Ils ajoutaient leurs propres vexations aux mesures qu'ils devaient faire exécuter, et dans la pénurie où le gouvernement s'est trouvé, il n'a pu désapprouver les moyens employés pour obtenir promptement de l'argent ou des produits, qui lui étaient d'une absolue nécessité. Ces autorités ne connaissaient pas d'autres voies, et elles les croyaient bonnes, parce qu'elles rendaient beaucoup.

L'inexpérience, l'incapacité des autorités égyptiennes les portaient à outrer, par officieusez, toutes les mesures qui leur étaient commandées, quoiqu'elles fussent déjà passablement vexatoires.

Il n'en est pas moins vrai que les Egyptiens se sont toujours occupés des moyens de grossir leur revenu, ne consultant pour cela que leurs propres intérêts, sans considérer le tort que ces mesures faisaient à ceux dont ils s'étaient appliqué exclusivement les produits qui les faisaient vivre.

Dans un pays où tout était réglé d'après le caprice de ceux qui gouvernaient, sans être d'ailleurs aucunement astreints aux principes qui régissent les administrations et constituent le droit des gens, les

mesures avaient les effets les plus désastreux pour ceux qui s'en trouvaient frappés de la manière la plus inattendue.

Le grand défaut de ce gouvernement était de n'avoir ni système arrêté, ni prévoyance; aussi dut-on convenir que le pays n'était pas mieux gouverné que sous le régime ottoman. La ruse seulement avait acquis plus de moyens de succès qu'autrefois.

L'autorité supérieure ne connaissait pas non plus l'avantage des inspections, ce qui convenait parfaitement aux employés qui ne s'occupaient que mieux à tromper le grand patron, après n'avoir laissé passer aucune occasion de voler ses administrés.

S'il est des gens dont l'attachement au vice-roi et à ses fils, surtout à Ibrahim Pacha, est sincère, ce sont les Circassiens et les Géorgiens, à cause qu'ils ont tous été élevés dans les sérails de l'Egypte. Ce sont eux aussi qui sont promus aux grades supérieurs militaires, et il faut dire qu'ils composent la véritable force morale de l'armée égyptienne, car pour la tactique, les moyens stratégiques en un mot, ils sont tous logés à la même enseigne; ils ne connaissent absolument que l'école de soldat, et encore ne l'ont-ils apprise que par complaisance. La bravoure, selon eux, ne doit pas être circonscrite, ni gênée dans ses mouvements.

Ces officiers épousent presque tous des esclaves

richement dotées que les pachas leur envoient. C'est une haute récompense à la façon d'Égypte.

Dans sa forme provisoire, le gouvernement admettait toutes les propositions qui lui offraient quelques avantages, et cette facilité à entrer dans les vues de tous ceux qui lui soumettaient un projet quelconque, était si peu réfléchie que parfois on lui faisait adopter des mesures tout à fait contraires à ses véritables intérêts.

On aurait dit que les autorités égyptiennes ne rougissaient pas de promettre, de se rétracter, de de violer même la parole donnée, de faire preuve enfin de la plus inconcevable versatilité. Quand on prenait une disposition, on en recommandait l'exécution de la manière la plus sévère, mais elles étaient enfreintes au bout de quelques jours, et après cela elles tombaient dans l'oubli.

Le tribunal, conseil municipal, institué par les Égyptiens, n'a jamais accordé la justice qu'à la faveur ou à des influences. Ses membres, entachés au plus haut point de la partialité qui caractérise les juges musulmans en général, n'étant pas assujettis aux règles de l'équité, pouvaient se livrer à l'arbitraire sans la moindre gêne. Leur règle unique c'était de donner constamment raison au gouvernement dans toutes les causes que le Divan était appelé

à *juger*, pour qu'on n'eût pas à dire que l'autorité *se faisait justice elle-même*.

A l'égard du public, en général, voici la manière d'opérer des Egyptiens. Elle consistait à proclamer les faits appuyés de témoignages et à rejeter ceux qui en étaient dépourvus. L'état de la question, les circonstances qui s'y rattachaient, la présomption, en un mot, le fond et les apparences n'étaient rien; les formes étaient tout.

Le système de l'administration égyptienne était, au surplus, de ne rien terminer, de n'avoir égard à personne, d'éviter, par tous les moyens, de donner des ordres ou de les éluder lorsqu'ils avaient été expédiés; de ne jamais léser les intérêts du fisc, dût-on commettre la plus grande injustice; d'excuser, de défendre ses agents à tout propos; c'était enfin un vrai machiavélisme en action.

Le désordre qui régna par suite de ces principes dans cette administration, fut porté à son comble et donna lieu aux vexations dont les habitants du pays et même les Européens se plaignirent, parce que les autorités subalternes profitaient de cet état de choses. Chaque jour voyait naître et mourir une mesure administrative, et les dispositions de la plus grande importance n'avaient qu'une existence éphémère; si ce n'est qu'elles étaient invoquées toutes les fois que les autorités voulaient nuire ou seulement tracasser.

Elles mettaient souvent les consuls dans l'obligation d'user en quelque sorte de violence pour en obtenir des actes de justice.

Lors de la publication de mesures fiscales et prohibitives, le gouvernement ne voulut jamais établir des catégories, et les Francs, qui n'étaient pas distingués des rayas, réclamaient avec force, et ces mêmes dispositions étaient abrogées pour tous.

Le mal est principalement venu de ce que Méhémet-Ali a donné sa confiance à des hommes pervers, dont le plus grand mérite était d'avoir trahi le Grand-Seigneur. La majeure partie des Mutsellems, placés dans les Échelles jusqu'en 1857, n'étaient pas égyptiens et n'avaient jamais vu l'Égypte.

Si le vice-roi a une manière de gouverner à lui, s'il est bienveillant pour ses administrés en général et tolérant envers ceux qui ne sont pas de sa religion, ses gouverneurs ont dû l'ignorer complètement, car ses employés de Syrie n'étaient nullement façonnés à l'esprit et aux manières de Méhémet-Ali.

Pendant l'occupation égyptienne, nous avons eu quatre gouverneurs à Beyrout, parmi lesquels on n'a eu à regretter que celui qui était *égyptien* (1).

(1) Turc ou Circassien élevé en Égypte.

On leur a reproché à tous d'avoir cherché à rechauffer le fanatisme qui, inculqué aux particuliers, se communiquait facilement aux soldats, puisque les chefs n'étaient pas faits pour leur inspirer des sentiments de tolérance.

M. Michaud, s'étant aperçu que plusieurs ouvrages imprimés au Caire, même *le Manuel du style épistolaire*, se trouvaient contenir une *prédication pour la guerre contre les infidèles*, se demandait « pourquoi » toutes ces exhortations à la guerre sainte sortaient « maintenant (1854) des presses du Pacha. » comme si le Koran n'exaltait pas assez les esprits ?

M. Michaud avait, au reste, raison d'en être surpris, mais je ne m'explique pas pourquoi il a prêté à Méhémet-Ali l'intention d'exciter ses soldats contre les *Wahabites* !

Volney, qui a pu juger les habitants de l'Egypte aussi bien que ceux de la Syrie, a reconnu avec cette justesse qui lui était propre : « que si, à travers » le désordre d'un délire perpétuel, il perce un esprit général, un sens résumé, c'est celui d'un fanatisme ardent et opiniâtre (1). »

Les officiers circassiens en sont animés au dernier point, et ils ont en cela le défaut de tous les renégats.

(1) Voyage, etc., tom. II, p. 242.

Pour le reste, ils se mettent à leur aise, car ils ne s'inquiètent guère de Mahomet. Ils sont tous de gros buveurs. Aussi pouvons-nous dire, à l'exemple du comte Liverpool (4) : « Si la civilisation que nous » avons prêchée en Egypte n'a servi qu'à faire ap- » prendre à ses habitants à boire notre vin et notre » eau-de-vie, c'est un grand triomphe pour l'indus- » trie française vinicole et commerciale. »

Les monopoles et fermages furent étendus à tous les produits et à toutes les industries, au point qu'un plaisant s'écria un jour qu'il avait eu à démêler avec plusieurs exacteurs : « Bientôt l'on ne pourra plus » parler, en public, sans trouver quelqu'un qui de- » mande à être payé sur la quantité de mots qu'on » aura proférés. »

Le riz, qui se vendait 90 piastres la couffe au commencement de l'occupation égyptienne, était monté jusqu'à 180, et le gouvernement finit par en tenir dépôt, dans les Echelles, pour le vendre aussi cher aux consommateurs qu'à ceux qui l'achetaient en gros en Egypte. C'était, en faisant ce monopole de denrées et en taxant fortement celles qu'il ne leur con-

(1) Lorsqu'on proposa dans le Parlement d'accorder un subside à la Société Biblique, il dit : « Si la prédication du christianisme ne devait » servir qu'à faire porter des culottes et des chemises à ceux qui sont » nus, ce serait un grand triomphe pour notre commerce. »

venait pas d'accaparer, que les Egyptiens prétendaient avoir aboli les avanies.

J'ai donné, au commencement de cet ouvrage, la liste des revenus que l'autorité était parvenue à se faire, en affermant ses divers droits, pour lesquels la concurrence, excitée par le gouvernement, avait fait casser le cou à bien des entrepreneurs qui ont dû recourir aux concussions les plus criantes, dont les Européens ne parvinrent à s'affranchir qu'après les débats les plus violents entre les officiers des consulats et les exacteurs.

Je dirai enfin, pour terminer ces renseignements que j'ai réduits à leur plus simple expression, que dans les rixes publiques la force armée n'intervenait pas pour arrêter le mal et pacifier les parties ; elle prenait fait et cause par l'emploi même des armes, lorsque l'affaire avait lieu entre les musulmans et les chrétiens ou Franes : c'étaient ceux-ci qui recevaient les coups. Malgré cela la force armée ne s'abstenait pas de rendre elle-même la justice, encore que des soldats eussent pris part à la dispute.

CHAPITRE XLI.

Conduite des Égyptiens à l'égard des musulmans.

L'enthousiasme que les habitants de la Syrie avaient manifesté, à l'arrivée des Égyptiens, ne fut pas de longue durée. Il cessa aussitôt qu'on s'aperçut que le nouveau maître ne s'occupait que de ses intérêts particuliers et d'une manière plus despotique que sous le gouvernement que l'on croyait ne devoir jamais regretter.

Les populations de Syrie n'avaient à se plaindre des pachas de la Porte qu'à cause des avanies, des ventes forcées de denrées, des corvées : et parmi ces griefs, le peuple, la classe du moins qui vit de son travail journalier, n'avait senti que le dernier ; les deux autres ne regardaient que les gens aisés.

L'exaltation une fois passée, la haine remplaça , dans le cœur des Syriens , l'amour qu'ils avaient conçu pour ceux qu'ils crurent être leurs libérateurs.

On va voir que le changement n'eut pas lieu sans de puissants motifs.

Pendant le siège d'Acre , et lorsque les Egyptiens n'occupaient encore que les Échelles méridionales de Syrie, un droit, qu'Abdallah Pacha avait établi sur les céréales , fut aboli, et cette mesure provoqua des acclamations unanimes de la part des habitants, parce que ce droit équivalait au cinquième et quelquefois au quart de la valeur. Il n'était alors perçu que sur les provenances maritimes, mais aussitôt que le gouvernement égyptien le fit rétablir , il voulut qu'il portât aussi sur les grains de l'intérieur et sur les farines : seulement il le réduisit de moitié.

Le ferdé fut la première taxe qu'on exigea des habitants, et comme elle n'épargna pas les musulmans, ils ne pardonnèrent pas au vice-roi de les avoir confondus avec les chrétiens , surtout après son allusion à Omar El-Khattab qui reçut les secours des vrais croyants, sans dire toutefois qu'alors le calife ne faisait pas la guerre à des mahométans, habitant paisiblement le pays de leurs souverains.

Le ferdé ne blessa pas seulement le sentiment

religieux des musulmans ; il les vexa également par la manière dont il fut exigé , car il devint onéreux aux pauvres, aux artisans et même aux riches, parce qu'ils étaient obligés de combler le déficit que la perception produisait chaque fois.

On fit un recensement, on établit des catégories d'après lesquelles la taxe commencerait à 15 piastres et finirait à 500. Mais attendu que ce mode ne rendait pas assez, on préféra s'en tenir au nombre des contribuables, et ayant obtenu, par un calcul très approximatif, une prétendue moyenne , il fut dit aux principaux de chaque nation : « Vous êtes *tant*, » vous devez *tant* ; réglez-vous donc d'après la » connaissance que vous avez les uns des autres, et » arrangez-vous. » Et de cette manière les artisans ont été imposés bien au dessus de leurs moyens, puisqu'il a fallu former la somme demandée et que les riches ne devant pas donner au delà de 500 piastres, qui était le maximum de la taxe, on a dû, par conséquent, revenir à toutes les classes ; de façon que les nécessiteux mêmes ont eu à payer de 40 à 50 piastres : les riches ont, après cela, complété la somme exigée.

L'Europe a su déjà « qu'un père de famille, une » fois enregistré comme payant le ferdé de trois , » quatre ou cinq fils, s'il venait à les perdre, par » une mort naturelle ou dans un combat, ou même

» s'ils étaient retenus sous les drapeaux dans les
» lointains pays, était toujours obligé de payer
» pour eux comme s'ils fussent là réunis et vivant
» sous son toit (1). »

Un individu n'était vraiment mort, pour le gouvernement égyptien, que deux ou trois ans après son décès naturel. Il y avait une infinité de formalités à remplir et les autorités avaient pris pour devise, dans ces sortes de travaux : *la précipitation vient du diable*.

M. Poujoulat trouve à propos de citer, à ce sujet, une autre *énormité*, dit-il, que Méhémet-Ali a fait passer d'Egypte en Syrie :

« Si de mauvaises récoltes, la peste ou le désastreux recrutement qui enlèvent les bras, viennent à diminuer les ressources d'un village, de manière qu'il ne puisse plus faire face aux impôts, le village voisin doit y pourvoir; en cas d'insuffisance, c'est la cité et enfin la province. Cette solidarité des populations entre elles, pour le plus grand avantage du fisc, est une monstrueuse invention qu'on aurait de la peine à croire, si la triste vérité n'était pas là sous nos yeux. »

J'ai vu pratiquer cette mesure barbare pendant

(1) M. Poujoulat. *Presse périodique*.

tout le temps qu'a duré l'occupation égyptienne dans le pachalik d'Alep. Les paysans ont dû se défaire de leurs bestiaux et de leurs semailles ; à Lattaquié des individus ont été réduits à la dure nécessité de vendre leurs propres filles. Ce sont des faits que les consuls généraux révoquèrent en doute et que l'on fit constater.

Le désarmement suivit de près l'impôt personnel et fut aussi l'occasion de grandes violences , sur ce malheureux peuple , parce que nul n'était admis à déclarer qu'il n'avait pas d'armes ; ceux mêmes qui étaient connus pour n'en avoir jamais possédé , les juifs et quelques chrétiens , furent obligés d'en acheter pour prouver à l'autorité qu'elle ne s'était pas trompée.

Le gouvernement égyptien causa, en cette occasion, une nouvelle mortification aux musulmans de Beyrout, en les faisant désarmer par l'émir Emin qu'on savait être chrétien. Ils souffrirent beaucoup de ce qu'ils appelèrent un attentat.

Ce ne fut pourtant pas le plus grand déboire qu'ils dussent en éprouver. Un jour de vendredi, pendant que les fidèles étaient à la prière de midi , des soldats postés à toutes les issues des mosquées, saisirent tous ceux qui s'y trouvèrent, sans distinction d'âge , et les conduisirent au sérail. Une battue

fut faite en même temps dans la ville, et tous les musulmans se virent aussi arrêtés.

Aussitôt les médecins firent leurs inspections ; et les estropiés, comme ceux qui se sont trouvés affectés de maladies chroniques, eurent seuls le privilège de se voir délivrer immédiatement.

Tous les ans un pareil désastre frappait la population mahométane de Beyrout, et cette périodicité qui tombait vers les fêtes turques, était tellement appréhendée que chacun s'empressait de fuir. On conçoit la perplexité de ces malheureux habitants à ces cruelles époques ; tous s'agitaient, tous recouraient aux puissances, aux santons ; et comme ces derniers sont de très bonnes gens, l'affaire s'accommodait pour de l'argent, du moins après s'être bien fait tirer la manche ; ce qui, par parenthèse, perpétuait l'anxiété de ceux qui, pour être plus sûrs, achetaient à la fois la faveur de plusieurs protecteurs.

Les levées étaient, en effet, la cause de mille maux. Les familles perdaient leurs membres les plus chers, soit qu'on les prit ou qu'ils dussent émigrer. Elles éprouvaient des actes de violence, des frayeurs, de longues angoisses ; il leur en restait d'éternels regrets. Et puis que de sacrifices ne devaient-elles pas faire dans ces occasions qui ouvraient un vaste champ aux plus cruelles exactions ! car il fallait acheter

les bonnes grâces de ceux chargés d'arrêter, et toujours on était leur dupe : le gouvernement ne manquait jamais d'atteindre sa proie, laquelle, ayant cru pouvoir échapper à son sort, l'avait, au contraire, aggravé par d'inutiles sacrifices.

A l'occasion des levées, les intrigues les plus perfides étaient mises en jeu pour avaniser le peuple.

Quand on payait les cheikhs des quartiers les officiers, les médecins, pour exempter des personnes, si l'autorité venait à le savoir, elle ordonnait une enquête, mais les moyens efficaces manquaient. Les agents corrompus gagnaient ceux qui devaient les juger et les mesures les plus sagement ordonnées demeuraient sans effet. La vénalité des employés, qu'il eût été si utile d'intimider, n'en devenait que plus avide, et l'on continuait à ne considérer le droit qu'entre les mains de ceux qui avaient la force de le faire valoir ; car l'argent ne cessait pas d'être le meilleur des moyens, le plus propre à toutes les fins.

Un père, une mère, une épouse, des orphelins perdaient leur unique soutien ; l'industrie était abandonnée ; les champs restaient en friche ; des villages entiers devenaient déserts, et tout cela pour quelques centaines de soldats qui gémissaient sous le poids de leurs armes et mouraient de nostalgie, lorsqu'ils ne conservaient pas l'espoir de fuir des

rangs où les retenait la contrainte. Il fallait voir le peu de soin qu'on prenait de ces soldats ! Ils n'allaient à *l'hôpital* que pour ne point mourir dans leurs casernes. Je tiens de plusieurs médecins que le gouvernement égyptien n'était pas mieux servi dans cette partie de l'administration.

Les malades, entassés dans des chambres n'ayant qu'une petite porte pour toute ouverture, attendaient une guérison souvent désespérée de ce qui restait encore de leur bon tempérament ou d'une crise favorable ; car pour les remèdes on en donnait peu ; la liste, qui n'en était pas longue, ne permettait pas toujours de remplir les ordonnances des médecins.

Les réglemens n'accordaient pas de viande aux convalescents, et il fallait s'en tirer par la force de sa constitution.

Le gouvernement n'ignorait pas tout cela ; il aurait dû s'enquérir des réglemens, les changer s'ils étaient mauvais et ne pas souffrir une administration aussi inique. Il se contentait de condamner les coupables que, de loin en loin, il parvenait à découvrir, en les envoyant aux galères d'Acre ou d'Aboukir, selon la gravité du crime. Tout ce que les Egyptiens avaient institué n'était qu'un simulacre, une apparence des choses qu'elles devaient représenter.

Ibrahim Pacha, qui eût été meilleur adminis-

trateur que capitaine, prétendait tout mener et menait tout effectivement avec de bonnes intentions, peut-être, mais sans les moyens suffisants, puisque tout allait mal, quoiqu'il fût craint par les employés et aimé de l'armée, son nom ayant quelque chose de magique.

Je me permis de lui dire un jour qu'il aurait dû se borner à la leçon donnée à Abdallah Pacha, que l'emploi des hommes et des sommes perdus en Syrie aurait fait fleurir l'Egypte, que c'était une contrée susceptible de la plus grande richesse, et que la puissance qu'on y élèverait serait bien plus durable, dans les conditions où la nature l'a placée, que les pays qu'il cherchait à posséder. Il sembla me comprendre parfaitement et il aurait voulu me dire : *que j'avais raison, mais que le sort en était jeté.*

Les sacrifices que les Egyptiens ont faits en Syrie sont immenses, incalculables. La possession de ce pays aurait nui, sous tous les rapports, à la prospérité de l'Egypte et de la dynastie qui la gouverne. Les fautes se paient toujours en raison de leur énormité.

CHAPITRE XLII.

Conduite des Égyptiens à l'égard des Européens.

Les griefs des Européens contre les autorités égyptiennes ont été fort nombreux ; mais comme il est inutile de les répéter ici , la presse ayant pris soin de les faire connaître au public, je n'en rapporterai que quelques uns (1) pour continuer ma revue.

Je dirai , cependant, avant de la reprendre, que les Européens avaient aussi rêvé de grandes amé-

(1) Ceux qui ont habité Beyrout ou la Syrie, en même temps que moi, peuvent seuls juger de mon extrême réserve. J'ai pensé, au surplus, qu'il y aurait une certaine honte à publier des faits qui étaient des preuves du peu de cas dont nous étions l'objet.

liorations; ils s'étaient figuré que leurs gouvernements respectifs auraient réclamé des concessions qui eussent étendu les privilèges dont ils jouissaient déjà; pourtant ils avaient vu que Méhémet-Ali s'était toujours permis d'établir, pour le commerce de son pays, les mesures les plus vexatoires, et qu'il avait entièrement privé les négociants résidant en Egypte, de la liberté d'acheter les produits de cette vaste province ailleurs que dans ses magasins.

Le vice-roi recommandait, de son côté, à ses agents d'empêcher toute innovation, les Européens étant toujours portés à empiéter sur les prérogatives du gouvernement.

Ce fut là le motif de la guerre que les autorités ne cessèrent de faire aux Francs et je n'en connus le motif qu'à la suite d'une conversation que j'eus avec Ibrahim Pacha, qui aimait beaucoup à causer. « Les Européens d'ici sont moins bien qu'en Egypte, me dit-il en 1854; mais pour les rayas, leur sort est préférable à celui des habitants de l'autre pays. »

Les choses en étaient arrivées à un point que les consuls durent demander que les autorités renonçassent au système de tracasserie adopté à l'égard des Francs.

Nous souhaitions de partir d'un principe, afin que les agents du pouvoir sussent, aussi bien que

nous, sur quel pied nous devons être les uns à l'égard des autres.

D'après ce qu'on avait dit de l'ordre donné, par le vice-roi, de conserver le *statu quo*, j'ai toujours exigé que l'on nous traitât d'après les anciens usages; mais comme les employés n'ont marché que d'écarts en écarts, qu'ils ont prouvé qu'ils ne tenaient absolument qu'au desir de grossir les revenus de leur maître, je n'ai pas eu peu de peine à empêcher que les Français de Syrie n'aient été compromis par les mesures vexatoires dont on les avait menacés. L'autorité ne s'enquérât pas de nos prérogatives; elle agissait comme si nous n'en avions aucune et ne se rendait à nos justes représentations qu'après avoir essayé de nous opposer la résistance la plus opiniâtre.

Pendant trois ans, toutes les Échelles de Syrie furent réunies au consulat de Beyrout, et c'était par conséquent dans cette ville que se débattaient les questions relatives à mes compatriotes répandus dans toute cette province.

Ceux qui gouvernaient en Syrie, au nom de Méhémet-Ali, ne faisaient aucune distinction entre les consuls et les agents consulaires, et du moment que l'un d'eux donnait lieu à quelque plainte, une mesure répressive était aussitôt arrêtée et signifiée à tous; et comme les manières désobligeantes, les

menaces mêmes étaient de style égyptien, il s'en suivait que chaque mesure était une véritable provocation qui donnait lieu à d'interminables discussions.

Il est vrai que des consuls étrangers, et des agents institués par eux, ont profité de la tolérance qu'avait affichée, pendant quelque temps, le gouvernement, pour protéger une infinité de personnes, et que ces abus étaient restés comme inaperçus, quoique le vice-roi se doutât que ces protections fussent achetées. Mais les mutsellems des Échelles, étant aussi payés par ces protégés, laissaient ignorer la chose, et il s'en suivait des répressions qui atteignaient aussi les consuls irrépréhensibles, ce qui faisait présenter, par ceux-ci, des plaintes énergiques, qui souvent amenaient l'abandon absolu de la mesure qu'on reprenait plus tard avec quelques modifications, sans qu'elle cessât, toutefois, d'être vexatoire pour les agents qui n'avaient pas dépassé leur droit, tandis qu'elle ne contrariait que faiblement ceux qui avaient fait un trafic de la protection.

Tel était malheureusement le sort des personnes intègres dans ce pays. Elles rencontraient moins de sympathie que celles qui ne l'étaient pas, parce que celles-ci présentaient une parfaite analogie de principes et de goûts, l'esprit de rapine, l'intrigue,

l'ivrognerie ; ces agents obtenaient des faveurs qu'on refusait à des consuls.

J'avais joui d'un grand crédit sous Abdallah Pacha, sans avoir besoin, en m'adressant à lui, de passer par la filière des formalités humiliantes qu'exigeaient les gouvernants égyptiens et qui, les trois quarts du temps, n'aboutissaient à rien.

Lors du premier règlement, on ne reconnut pour consuls que ceux établis à Alep, et ceux des autres Échelles furent qualifiés d'agents. Or, comme la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Sardaigne et la Toscane avaient leur *unique* consul à Beyrout, les réclamations ne manquèrent pas à Alexandrie contre ce trait d'esprit du gouverneur-général de la Syrie, qui s'était laissé dire qu'Alep, comme ville importante, méritait seule d'avoir des consuls.

Mais tandis que le vice-roi se récriait sur les protections que les Européens étendaient extraordinairement en Syrie, il permit que l'on prit des agents consulaires parmi ses sujets, et rien n'était plus inconséquent, puisque la nomination de chacun d'eux donnait lieu à l'exemption de six autres rayas, qui étaient ainsi soustraits à l'action de l'autorité. Une pareille répétition, par Échelle et par nation, enlevait à l'autorité un nombre infini

d'administrés, chose que le gouvernement aurait pu éviter en maintenant le système ottoman.

On accusait le vice-roi d'avoir son but en cela, car il ne pouvait pas être inconséquent au point de renoncer, pour les consuls, à ses principes d'économie d'argent et d'hommes; ces protections lui enlevaient aussi des musulmans, chaque agent ayant des janissaires comme le consul.

Le projet de Méhémet-Ali était, dit-on, de se débarrasser des titulaires européens qui faisaient opposition à son gouvernement, et qui gênaient par conséquent sa marche. La preuve qu'il avait reçue de la condescendance des agents consulaires de Damiette à une mesure attentatoire à nos droits, annonçait assez que l'attente du vice-roi n'avait pas été trompée dans ce premier essai.

J'éprouvais, en mon particulier, des difficultés inouïes (1), et je puis dire que je les devais au constant accomplissement de mes devoirs.

Le gouverneur-général fut jusqu'à me refuser l'exemption des droits sur mes provisions, m'obli-

(1) Le lecteur croira difficilement que je me sois adressé à toutes les autorités de la Syrie même à Ibrahim pacha, et par écrit, pour avoir, pendant que j'étais à Alep, un port d'armes pour un chasseur n'étant plus d'âge à être requis, sans pouvoir l'obtenir. J'avais cependant plus d'un titre à cette petite faveur, ne fût-ce que par le service que j'avais rendu en établissant le régime sanitaire en Syrie, pour lequel je fis aussi des sacrifices.

geant à lui envoyer mon *barat*, et lorsqu'il ne lui fut plus permis de méconnaître mon privilège, il en fit jouir même les *agents* consulaires, quoique certains consuls étrangers ne soient munis que de simples firmans, qui ne leur accordent que peu d'immunités.

Malgré cela, les autorités voulurent contester aux capitaines français la faculté que leur donnent les capitulations d'embarquer leurs provisions en franchise, lorsqu'elles laissaient passer des cargaisons de grains n'appartenant que de nom à des Européens.

La *chambre de conseil* d'Acre décida qu'un capitaine français devait acquitter les droits sur les provisions qu'il embarquait, par la seule raison que, s'il obtenait de ne pas les payer, le fisc en serait virtuellement lésé.

A l'époque où les Egyptiens voulurent monopoliser les produits de la Syrie, puis en frapper l'exportation de forts droits, les Anglais obtinrent des firmans de la Porte pour faire renoncer le vice-roi à l'une et à l'autre de ces prétentions. Les ordres donnés en conséquence furent d'une ambiguïté telle que les autorités de la Syrie, ne voulant les expliquer qu'à leur manière, et persistant à exiger une taxe de trois pour cent sur une partie de coton qu'un négociant faisait embarquer à Jafa,

ces immunités qu'aux négociants selon sa pensée.

Les consuls de Beyrout eurent encore, dans cette occasion, le mérite d'avoir fait reconnaître le droit des négociants de toute la Syrie.

Mes fonctions me portaient à informer le consulat général d'Alexandrie de ce qui se passait, et je m'arrêtai d'autant plus volontiers aux écarts de l'administration, que j'avais eu une idée avantageuse de la manière dont elle était montée en Egypte. Il me semblait dès lors, que ceux des employés qui se conduisaient d'une manière blâmable, portaient atteinte à la règle, et j'espérais qu'ils seraient rappelés à leur devoir, aussitôt qu'ils auraient été signalés. Mes vœux, comme mes soins, ne pouvaient être que pour une administration sage et régulière, telle que je pensais aussi que le vice-roi la désirait pour son nouveau pays. Cette idée me fut confirmée par les remerciements que M. Mimaut me transmit de sa part ; le consul général lui ayant présenté la traduction de quelque unes des informations contenues dans ma correspondance, chose qu'il fut prié de continuer et qui raffermir en moi l'opinion que tout ce qui se faisait de mal en Syrie était contraire aux sentiments de Méhémet-Ali.

Cependant les choses restèrent dans le même état et empirèrent même, parce que les agents du pouvoir mettaient tout en œuvre pour justifier leur conduite,

et que le gouvernement aimait mieux en profiter que de prendre la peine de la réprimer.

M. de Lesseps (1) m'écrivit aussi le 40 octobre 1857.

« Je vous assure que le gouvernement égyptien »
« sait faire la distinction entre votre conduite et »
« celle des autres consuls, et que vous êtes apprécié »
« comme vous méritez de l'être. »

Le dernier mulsellem de Beyrout lut à mon drogman le passage d'un rapport où il écrivait à son chef *qu'il ne trouvait des facilités que dans les recours du consulat de France, parce qu'en se tenant dans la limite de ses droits, il ne s'écarterait pas non plus des règles de la bienséance.*

Cela me rappelle le propos qu'un voyageur me rapporta et qu'il tenait de Soliman Pacha, avec lequel il s'était entretenu de ses discussions continuelles avec les consuls : « Je trouve moyen de prendre avan- »
« tage sur tel et tel ; mais M. Guys , qui ne sort pas »
« de la légalité, ne permet point qu'on ait prise sur »
« lui. »

(1) Je n'ai pas besoin d'annoncer que ce consul, dont les Français d'Égypte ont été les premiers à reconnaître l'énergique patriotisme, est celui que les événements de 1842 ont placé si honorablement dans l'estime des Français de Barcelone et dans l'opinion publique.

Parmi les nombreux renseignements que j'avais réunis pour mes articles sur l'administration, se trouvent les détails sur mes différends avec Soliman Pacha, qui n'était pas revêtu de fonctions égyptiennes sans être obligé d'agir d'après les *principes* qui animaient ce gouvernement. Ne voulant conserver de ce général que des souvenirs agréables, j'ai sacrifié à cette satisfaction l'avantage que j'eusse pu tirer en citant quelques faits dans lesquels il a figuré comme autorité ; mais c'eût été de l'exubérance, et je sais d'ailleurs que dans ces cas là sa conduite, ses sentiments et son esprit étaient en parfait désaccord.

Soliman Pacha est consciencieux. Il est attaché, du fond de son âme, à ses nouveaux patrons ; mais son cœur est toujours pour nous, et il s'honore d'être français. Son caractère trahirait au besoin sa nationalité. J'avais souvent l'avantage de le posséder à Alep où nos rapports devinrent intimes après avoir cessé d'être diplomatiques. J'ai vu aussi le général en action, lors des grandes manœuvres qu'il fit exécuter, pendant assez longtemps, pour apprendre à l'armée, dont il était le major-général, comment elle devrait attaquer les Turcs à revers. C'est cette même leçon, cent fois répétée, qui reçut son exécution à Nésib.

La seule fois que les autorités de Beyrout se mon-

trèrent un peu aimables, ce fut à l'arrivée du prince de Joinville.

J'étais à bord de *l'Iphigénie* lorsque le gouverneur vint présenter ses hommages à S. A. R., et je lui servis d'interprète. Il fit toutes les offres que sa position lui permettait de faire ; et en le remerciant, le prince lui témoigna le désir de ne point recevoir les honneurs qu'on annonçait vouloir lui rendre ; mais le gouverneur ne put se faire à l'idée de laisser débarquer le fils du roi des Français sans lui témoigner, par les moyens qui étaient en son pouvoir, combien cette arrivée l'honorait et le comblait de joie. Il fit tirer en effet vingt et un coups de canon par les forts de la ville, et il forma une haie de soldats, depuis le débarcadère jusqu'au consulat, où le prince fut précédé, en s'y rendant, par une compagnie de soldats, tambours et fifres en tête.

Le gouverneur fit aussi saluer S. A. R. , lorsqu'elle sortit du sérail après lui avoir rendu visite.

Le lendemain , il nous fournit tous les chevaux pour une course que le prince voulut faire dans la campagne, n'ayant pu se porter au Liban à cause des soupçons de peste qui s'étaient répandus.

En rentrant en ville, j'aperçus un bédouin , de bonne tournure , et comme j'avais vu que S. A. R. aimait à prendre des costumes , chose qu'il fait

admirablement bien , je lui proposai l'Arabe du désert qu'un hasard devait avoir amené à Beyrout, où ils ne viennent presque jamais. Un janissaire l'ayant amené, on le fit poser, dès son entrée dans le salon. Son compagnon, qui était d'un certain âge, s'assit sur une chaise et ne cessa de nous regarder; l'ameublement européen, qu'il n'avait jamais vu , l'occupait beaucoup.

Aussitôt que le prince eut fini son dessin , il voulut récompenser l'Arabe ; mais celui-ci refusa les deux pièces d'or qu'on lui offrit. Il les reçut cependant parce qu'on insista, et se retira avant que nous eussions pu savoir que c'était un des principaux cheikhs des Anazès, venu à Beyrout pour conférer avec Ibrahim Pacha qui s'y trouvait deux jours auparavant. Je regrettai beaucoup , et le prince aussi, que le cheikh ne se fût pas fait connaître, parce qu'on lui aurait fait politesse, tandis qu'il n'a pas même eu le temps de s'asseoir. J'appris que sa mère, appréhendant la visite que son fils allait faire au général égyptien, avait fait vœu de ne point se parer ni se coucher que le cheikh ne fût retourné auprès d'elle. Cette tendre mère eut la consolation de voir revenir son fils ; et comme il lui aura appris qu'il a eu occasion de voir de près le fils du sultan français , nul doute qu'elle n'ait attribué à cette circonstance l'issue favorable de son voyage.

Chez les orientaux, la rencontre d'un prince doit toujours porter bonheur ou malheur.

CHAPITRE XLIII.

Conduite des Égyptiens envers les habitants du Liban.

De toutes les injustices que les Égyptiens ont commises en Syrie, les plus cruelles ont été souffertes par les peuples du Liban.

Dans les villes, le désarmement, la conscription, les corvées, le ferdé (capitation), ont été tour à tour établis et répétés tous les ans ou plus souvent, selon les circonstances ; mais les musulmans et les chré-

(1) L'histoire de l'émir Béchir dont il a été donné une esquisse dans les chapitres XXXIII et XXXIV contient bien des griefs des montagnards contre les Égyptiens.

tiens qui les habitaient n'avaient pas servi d'auxiliaires aux Egyptiens, ni fait des sacrifices en hommes et en argent pour aider à leur invasion ou à consolider leur conquête. Les habitants des villes n'avaient pas fourni aux corvées extraordinaires pour les constructions d'Acre, de Kolk-Bogaz et du lazaret de Beyrout : l'impôt personnel qui leur fut d'ailleurs demandé avait remplacé les avanies qui les frappaient sous le régime ottoman, tandis que la montagne vit augmenter ses anciennes charges par ce nouveau droit, lorsque, *pour être justes*, les Egyptiens auraient dû l'affranchir entièrement de cette taxe nouvelle, ils laissaient subsister l'ancienne, qui ne représentait pas la contribution légale, mais la somme à laquelle les pachas s'étaient plu à la faire monter arbitrairement.

Pénétré, sans doute, de l'obligation de reconnaître les loyaux services des montagnards, on avait d'abord établi ce droit sans trop de rigueur, mais ensuite on voulut qu'il n'y eût point d'exception, et on parvint à leur faire rendre, 2,640,000 piastres (625,500) fr. payés par 58,000 contribuables dont la moyenne était 45 piastres.

La lettre qui fut publiée sous la date du 44 juin 1840, contenait tous les griefs des Maronites et des Druses libanais ; j'ai cru devoir m'y référer pour me

dispenser d'entrer dans de longs détails sur des faits qui y sont exposés avec l'éloquence de la vérité.

TRADUCTION

De la lettre écrite par les montagnards insurgés à l'émir Émin.

« Vous savez aussi bien que l'émir Béchir, votre auguste père, la tyrannie qui a pesé sur les habitants du mont Liban, les vexations et les impôts dont ils ont été accablés depuis que S. A. Méhémet-Ali gouverne ce pays.

» Nous avons été les premiers à nous soumettre à lui, nos soldats sont allés avec les siens faire la guerre de Damas, Tripoli et Hama, et lorsque les révoltes de Saphet, Naplouse, Hébroun, celles des Métoualis, des Ansariés, ont successivement éclaté, c'est nous qui, sous les ordres de l'émir Béchir, les avons étouffées en battant les insurgés et les soumettant au gouvernement du pacha. Ces services nous faisaient espérer un adoucissement à notre sort; mais, pour toute récompense, il nous désarme, il a fait parmi nous des levées forcées d'hommes

et il nous a accablés de maux tels qu'on ne peut en entendre le récit sans être saisi d'horreur.

» Quand nous ne payions pas les impôts, on saisisait nos femmes, et après les avoir accablées de coups on les suspendait par les bras aux arbres, jusqu'à ce que tout fût payé. On obligeait les familles de ceux de nos frères qui étaient morts au service même de S. A. à payer la taxe que ces derniers devaient acquitter pendant leur vie.

» Lorsqu'on a découvert des mines de charbon dans la montagne, on nous a contraints de les exploiter à nos frais, sans nous accorder le moindre salaire, et nous devions, en outre, fournir nous-mêmes les outils nécessaires ; des soldats surveillaient les travaux et les faisaient exécuter à coups de bâton. Le transport de la houille devait être fait par nous et à nos dépens, et de tous les frais d'instruments, de bois de construction, de sacs, etc., on ne nous a payé que le quart, sans nous tenir compte des sommes que nous avons versées pour l'entretien des émirs et des boulouks-bachis commis à la surveillance des travaux.

» Lors de la construction du lazaret, nous fûmes traités comme pour l'extraction du charbon de pierre. Il serait trop long d'énumérer les horribles vexations que nous avons endurées et que vous connaissez aussi bien que nous ; elles nous ont réduits à l'état

de misère des fellahs égyptiens, et comme eux, on nous mène ignominieusement avec le bâton.

» Nous avons été frappés de nouvelles impositions sur les moulins ; les maçons, les menuisiers, les serruriers, tous ceux dont on a eu besoin, ont été saisis et envoyés à Saint-Jean-d'Acre et à la quarantaine.

» Nous sommes ruinés, maltraités ; nous n'avons plus ni bétail, ni argent ; nos enfants ont été enrôlés et incorporés dans les milices régulières (Nizan) ; nos récoltes, après le prélèvement de l'impôt, ne suffisent plus pour nous faire vivre ; nos bêtes de somme sont requises pour les corvées ; on nous force à les conduire, de telle sorte que, pour nous soustraire à cette tyrannie, nous avons dû les jeter nous-mêmes dans les précipices, quand nous n'avons pu parvenir à les vendre secrètement à quelque prix que ce fût.

» Il y a quelque temps, quand les exactions et la guerre ont assailli nos frères du Hauran, le gouvernement nous a donné des armes et nous a envoyés pour les soumettre, ce que nous avons fait à deux reprises. Nous avons perdu bien du monde dans cette guerre injuste, que nous faisons malgré nous, et dans le seul espoir d'obtenir une trêve à nos malheurs quand nous aurions pacifié le pays. Nous fûmes indignement trompés, et outre les pertes d'hommes

et il nous a accablés de maux tels qu'on ne peut en entendre le récit sans être saisi d'horreur.

» Quand nous ne payions pas les impôts, on saisis-sait nos femmes, et après les avoir accablées de coups on les suspendait par les bras aux arbres, jusqu'à ce que tout fût payé. On obligeait les familles de ceux de nos frères qui étaient morts au service même de S. A. à payer la taxe que ces derniers devaient acquit-ter pendant leur vie.

» Lorsqu'on a découvert des mines de charbon dans la montagne, on nous a contraints de les exploi-ter à nos frais, sans nous accorder le moindre salaire, et nous devions, en outre, fournir nous-mêmes les outils nécessaires ; des soldats surveillaient les tra-vaux et les faisaient exécuter à coups de bâton. Le transport de la houille devait être fait par nous et à nos dépens, et de tous les frais d'instruments, de bois de construction, de sacs, etc., on ne nous a payé que le quart, sans nous tenir compte des sommes que nous avons versées pour l'entretien des émirs et des boulouks-bachis commis à la surveillance des travaux.

» Lors de la construction du lazaret, nous fûmes traités comme pour l'extraction du charbon de pierre. Il serait trop long d'énumérer les horribles vexations que nous avons endurées et que vous connaissez aussi bien que nous ; elles nous ont réduits à l'état

de misère des fellahs égyptiens, et comme eux, on nous mène ignominieusement avec le bâton.

» Nous avons été frappés de nouvelles impositions sur les moulins ; les maçons, les menuisiers, les serruriers, tous ceux dont on a eu besoin, ont été saisis et envoyés à Saint-Jean-d'Acre et à la quarantaine.

» Nous sommes ruinés, maltraités ; nous n'avons plus ni bétail, ni argent ; nos enfants ont été enrôlés et incorporés dans les milices régulières (Nizan) ; nos récoltes, après le prélèvement de l'impôt, ne suffisent plus pour nous faire vivre ; nos bêtes de somme sont requises pour les corvées ; on nous force à les conduire, de telle sorte que, pour nous soustraire à cette tyrannie, nous avons dû les jeter nous-mêmes dans les précipices, quand nous n'avons pu parvenir à les vendre secrètement à quelque prix que ce fût.

» Il y a quelque temps, quand les exactions et la guerre ont assailli nos frères du Hauran, le gouvernement nous a donné des armes et nous a envoyés pour les soumettre, ce que nous avons fait à deux reprises. Nous avons perdu bien du monde dans cette guerre injuste, que nous faisons malgré nous, et dans le seul espoir d'obtenir une trêve à nos malheurs quand nous aurions pacifié le pays. Nous fûmes indignement trompés, et outre les pertes d'hommes

que nous eûmes à essayer , cette expédition nous coûta 2,000 bourses (250,000 talaris).

» Enfin, puisque nous sommes ruinés , que nos frères, nos fils sont morts , que nous gémissons dans l'esclavage, et que l'excès des maux qu'on fait peser sur nous les rend insupportables, nous voulons nous réfugier dans la mort ou être libres : nous nous levons en armes contre ceux qui nous écrasent.

» Nous sommes prêts à nous soumettre et à rentrer dans l'obéissance; notre but n'étant pas de former une autorité à part , mais uniquement de secouer le joug qu'on nous a imposé. Nous ne voulons plus payer qu'un seul droit de miri sur nos biens de *Jevalé*; si notre demande est acceptée et que toutes les vexations, conscriptions, corvées, etc., etc., qui n'existaient pas avant la domination égyptienne, soient abolies , nous nous soumettrons ; mais comme nous avons appris , à nos dépens, à ne pas nous fier à la parole et aux écrits de S. A., nous ne déposerons les armes que quand ces conditions auront été garanties par les agents de France et d'Angleterre , afin que si ces traités n'étaient pas fidèlement et ponctuellement exécutés, nous puissions en appeler aux puissances qui auront servi d'intermédiaires et obtenir justice d'elles.

» En attendant la réponse, nous restons où nous sommes ; si elle est conforme à notre demande, nous nous retirerons chacun chez nous ; sinon , nous sommes prêts à mourir plutôt que de rentrer dans la situation où nous étions avant l'insurrection. Vous connaissez maintenant notre position, notre résolution ; que les autorités jugent et décident. »

Ce que la lettre ne dit pas, c'est que, dans les villes, les habitants de la montagne, chrétiens et druses, étaient traités avec la plus grande dureté. On n'épargnait ni leurs personnes , ni leurs montures.

Le mutsellem de Beyrout fit bâtonner un paysan qu'un cheikh lui avait amené pour qu'il le punit de ce que *la couleur verte se trouvait dans le barilage de son turban*. Ce cheikh , connu par son fanatisme outré, s'était déjà exercé sur le corps de ce campagnard, et en plein bazar, en lui déchirant sa coiffure.

D'autres personnes étaient publiquement battues pour ce même motif ou pour des causes plus frivoles encore ; car du moment que l'exemple prévalut, des chrétiens reçurent des coups, tantôt parce qu'ils ne se reliraient pas assez vite du chemin des vrais croyants, ou qu'ils passaient à leur droite, ou pour tout autre sujet qu'ils savaient bien inventer.

J'ajouterai à ce lugubre tableau que, pour se

tirer des divers embarras où les événements avaient mis les gens de la montagne, ils ont été obligés de vendre leurs biens, et que souvent ils ont dû le faire à moitié prix de leur valeur.

Ce qui a été le plus sensible aux Maronites, c'est le manque de confiance que le gouvernement égyptien leur a montré, d'une manière si brutale, en leur ordonnant de rendre les armes qu'il leur avait accordées avec tant d'emphase et comme une récompense de leurs importants services pour sa cause.

Avant de quitter la résidence du prince, Ibrahim Pacha lui avait fait remettre, lors du premier désarmement, 2,500 fusils choisis sur tous ceux enlevés aux habitants de la montagne, lui disant : « Gardez ces armes pour le besoin ; vous saurez à qui vous devez les confier : je m'en rapporte à vous. »

Il ordonna aussi que les autres émirs et les chefs de villages ne fussent pas désarmés.

La proclamation d'Ibrahim Pacha, dont les promesses ne durèrent que peu de mois, était ainsi conçue :

« O vous tous mes soldats chrétiens du Liban !

» Vous saurez qu'attendu la conviction acquise de votre attachement et de votre dévouement à

cette cour illustre (1), j'ai reçu l'ordre de S. A. mon maître et très magnifique prince, dont la teneur est qu'il vous accorde seize mille fusils avec des munitions pour servir à votre défense et pour vous englober auprès de la nation druse la traîtresse, l'infidèle, qui nie l'existence de Dieu et de ses prophètes et qui, s'il plait au Très-Haut, deviendra votre proie, de même que ses biens. Le port d'armes qui vous est accordé sera perpétuel, pour vos enfants et leurs descendants. Sachez-le et conformez-vous au présent ordre. »

Les émirs avaient toujours été fort inquiets sur leur sort, n'ayant pas le moindre espoir, et avec raison, que le gouvernement égyptien eût égard au dévouement de la montagne, puisque ses agents leur avaient prouvé, en toute occasion, leur dureté, leur avarice et leur excessive cupidité.

L'un d'eux avait pu lire, dans un moment d'épanchement dû aux vapeurs du vin, un ordre secret qu'un général avait reçu et qui était terminé par cette phrase : « Vous rassurerez *tel et tel* et leur promettrez la vie sauve, en l'affirmant par le nom de Dieu et de mon père, et quand ils seront en votre pouvoir vous les ferez périr incontinent. » De sorte

(1) Celle de son père.

qu'ils ne pouvaient pas même compter sur la parole donnée, que jamais les Osmanlis n'avaient faussée, quoiqu'ils se soient vengés de personnes auxquelles il avait été pardonné, mais en profitant de nouvelles fautes.

L'influence du grand prince était à peu près nulle depuis le désarmement, et sa conduite avait prouvé qu'il renonçait à tout espoir de la reprendre. Il se faisait vieux, il avait beaucoup d'ennemis et l'esprit du pays était changé. Ces trois raisons le portaient à plaire en tout à l'autorité égyptienne pour finir ses jours sans tourment.

C'est en 1826 que la révolte des Druses obligea l'émir Béchir de recourir à Abdallah Pacha, circonstance qui donna à celui-ci la mesure des forces du prince, en même temps qu'elle lui fournit le moyen de lui opposer, dans son propre pays, un parti formidable dont il pût toujours disposer.

Abdallah ne cessa pas, en effet, de saisir toutes les occasions de le vexer, et la crainte que ce vizir lui inspira le rendit tellement pusillanime qu'il ne fut plus en son pouvoir de lui résister en rien.

Dès ce temps, il rechercha la bienveillance de Méhémet-Ali ; et l'ayant obtenue, il profita de l'entrée de son armée en Syrie pour tenter d'y reprendre son ancienne influence.

Malgré de fréquents décomptes sur ce que pou-

vaient avoir d'effectif les promesses du vice-roi et de son fils, il ne continua pas moins de leur prouver un dévouement aveugle, et c'est par ce motif qu'il ne ménageait personne et qu'il méconnaissait les droits de tous, espérant se faire un mérite des plaintes qu'il provoquait contre lui.

Je dois, au reste, rendre justice au vice-roi, en disant qu'il ne s'est jamais démenti dans sa véritable affection pour l'émir Béchir, mais que sa volonté n'était pas toujours exécutée dans sa plénitude. C'est pour ce motif que lors du désarmement de la montagne, Méhémet-Ali envoya dans sa sollicitude un de ses ministres pour assister Ibrahim Pacha et l'empêcher d'user de trop de rigueur envers ce peuple, qui lui avait ouvert les portes de la Syrie : on a vu qu'il ne fut pas précisément ménagé, et qu'on n'eut que peu d'égards pour le prince.

Avant le désarmement, et lorsqu'il n'en était pas encore question dans le public, le général en chef avait fait publier que les chrétiens eussent à rester tranquilles en se reposant sur la sollicitude particulière du vice-roi.

La légation anglaise à Constantinople avait conseillé, en 1836, au prince, d'agir entièrement dans le sens du sultan, et plusieurs officiers russes qui avaient paru tour à tour en Syrie, étaient aussi chargés de quelques insinuations.

Je connaissais alors ses sentiments et l'embarras de sa conduite.

Le peuple était donc réduit à comploter isolément et dans l'ombre ; car depuis la révolte du Hauran (1858), les Maronites étaient tout à fait détachés des Druses.

Ceux-ci étant contraires à l'émir Béchir, devenaient forcément les partisans du sultan , parce que c'était de lui seul qu'ils espéraient le rétablissement de la puissance qu'ils avaient exercée avant la chute du célèbre Béchir Djomblat. Les fils de ce cheikh, et tant d'autre notables de leur nation , qui étaient à Constantinople, devaient entretenir leurs coreligionnaires du Liban dans l'espoir de ce retour (1).

Malgré cela ce furent les chrétiens qui se levèrent les premiers contre l'autorité égyptienne, parce que la mesure des mauvais traitements avait été comblée à leur égard, et « ce serait une grande erreur de » penser, a écrit M. Poujoulat , que toutes ces » peuplades syriennes, en mouvement depuis six » ans, n'aient été entraînées que par un amour

(1) « La Porte elle-même concourut à entretenir cette crise et par » les secrètes instigations de ses partisans et par l'intention avouée d'intervenir dans les affaires du pays ; à son tour elle chercha à exploiter » l'impopularité de l'administration égyptienne. » De Cadavèn et Barault. Hist. de la camp. etc., p. 419.

» naturel de la révolte et par un besoin instinctif de
» faire la guerre ; il ne faut pas croire qu'il y ait là
» bas des opinions , des passions politiques , des
» inquiétudes morales qu'il soit utile de contenir.
» Quand on prend les armes dans ces contrées,
» quand on délaisse sa charrue , son chameau ou
» sa tente, c'est qu'on est menacé , c'est qu'on est
» arraché à son repos, blessé dans son droit, écrasé
» dans sa propre justice.

» Les fréquentes insurrections de tous les points
» de la Syrie, ajoute le même écrivain, sont la plus
» solennelle protestation contre les nouveaux
» dominateurs venus des Pyramides et du Caire. Et
» ces bons et généreux Maronites, qui depuis deux
» mois attirent sur eux l'attention de l'Europe,
» ces loyaux montagnards qui ne demandent
» qu'un peu de paix et de sécurité, croyez-vous
» qu'un horrible désespoir ne les ait point
» poussés à résister contre un ennemi si long-
» temps victorieux et si formidable dans ses ven-
» geances ? »

Les Maronites consentirent cependant à se rendre à des propositions de paix, mais ils furent remis en mouvement par les émissaires venus de Constantinople, lesquels, connaissant leurs sentiments, les sollicitèrent au nom de la France.

La première révolution eut lieu à cause de

l'ordre de rendre les armes, que les Maronites devaient garder à perpétuité, parce que cette mesure accrédita des bruits qui effrayaient outre mesure les Libanais. On assurait que le gouvernement égyptien devait demander le tribut de quatre années à la fois, faire une levée d'hommes parmi les chrétiens, et que c'était pour cela qu'on voulait d'abord leur retirer les armes : quel autre motif eût pu porter le gouvernement égyptien à rompre son alliance avec les Maronites ?

La seconde insurrection fut, comme je l'ai dit, provoquée par les personnes qui vinrent soulever les Libanais, leur faisant accroire que la France, prenant intérêt à leur situation, avait résolu de les en tirer et qu'elle allait s'en occuper. Mais, dans l'une comme dans l'autre occasion, les Maronites n'auraient jamais osé se lever contre le pouvoir égyptien ; leur prudence naturelle de chrétiens, et l'exemple d'ailleurs des terribles vengeances exercées sur les peuplades qui s'étaient insurgées depuis l'occupation, devant les en empêcher, si un désespoir insurmontable n'était venu redoubler leur courage.

Ce furent les habitants du Liban qui introduisirent les Egyptiens en Syrie et qui les obligèrent aussi à l'évacuer.

« Inévitable et juste réaction, » ont dit MM. de

Cadalvène et Barault, comme par inspiration sur ce qui devait arriver ; « le potentat qui, pour accroître » sa domination et affermir sa puissance , prend » un peuple comme instrument, ne peut s'en servir » longtemps sans devenir, à son tour, l'instrument » de ce peuple , et sans servir à la transformation » d'une destinée plus vaste et plus durable que la » sienne.

» Pour continuer dignement la carrière où il *avait* » *marché*, il restait à Méhémet-Ali, et la tâche était » assez large , à améliorer le sort des populations » qui relevaient de son autorité, en leur accordant » le repos dont elles ont besoin , en laissant leurs » bras aux travaux de l'industrie et de l'agriculture, » en *persistant* à leur ouvrir les sources de la civilisation européenne. (1) »

Tous ces grands mots ont été vides de sens à l'égard des Egyptiens en Syrie comme dans leur propre pays ; et rien ne doit mieux le prouver que les circonstances de leur expulsion, non par la force des armes, mais par la réaction des passions et l'indignation des populations.

Quoique MM. de Cadalvène et Barault aient semblé vouloir excuser les actes du gouvernement

(1) Hist. de la camp. de Méhémet-Ali contre la Porte ottom., p. 438.

égyptien en Syrie , ils n'ont pas moins blâmé sa conduite et prévu aussi, par une autre inspiration , le renversement de leur pouvoir en en assignant les causes.

« Rien n'est plus difficile, disent-ils (1), que la succession d'une odieuse administration. Placé dans cette condition défavorable, le gouvernement du vice-roi ne craignit pas de l'aggraver en imposant , avec la brutalité de la victoire , le système de contributions et de levées, pratiqué en Egypte, à une contrée dont la population et le sol offrent tant de différences caractéristiques. C'était détruire imprudemment les dernières illusions des Syriens et armer contre l'installation du nouveau pouvoir leur esprit d'indépendance qui avait facilité la conquête ; c'était offrir un prétexte aux petits chefs des montagnes, qui, habitués à une certaine existence d'anarchie et de rapines sous l'autorité incertaine des pachas de la Porte , se trouvaient opprimés par une autorité plus rigoureuse et plus régulière. »

(1) Hist. de la camp., p. 419.

CHAPITRE XLIV.

Causes de la révolution de la montagne ; derniers événements.

En commençant la rédaction des matériaux que depuis longtemps j'avais réunis sur Beyrout et le Liban, mon intention était de terminer par un aperçu des événements qui suivirent l'intervention des trois puissances pour rétablir le pouvoir du Sultan en Syrie ; mais, ayant fait diverses réflexions, je me suis arrêté à celles-ci :

1^o Qu'un simple résumé ne suffirait pas lors même que je ne voudrais pas traiter des fâcheuses conséquences de cette intervention et dont il n'est malheureusement pas permis de prévoir la fin ;

2^o Qu'il s'agit, d'ailleurs, d'événements que le public a déjà eu occasion de juger d'après des re-

lations qui n'étaient pas fort exactes, à la vérité, mais sur lesquelles il se trouve pourtant avoir formé son opinion ;

5° Que pour mieux l'instruire, et rectifier entièrement ses idées, il faudrait entreprendre de lui exposer exactement tous les faits qui se sont passés, ce qui ne cadrerait pas avec le plan de cette Relation, dont le but n'a pas été de raconter les événements auxquels la politique a donné lieu à Beyrout et dans le Liban, bien que ces pays se trouvent être les sujets de ma description ;

4° Enfin « qu'un homme en place ne doit point » publier ses opinions, dans la crainte qu'elles ne » soient en contradiction avec ses devoirs. »

J'ai pu les émettre librement à l'égard d'un pouvoir de circonstance, dont j'avais eu grandement à me plaindre en ma double qualité, et qui, par son étrange conduite, avait fourni tant de prise à la critique; mais des mesures combinées entre des souverains sont au dessus du jugement d'un simple fonctionnaire, et je laisse à d'autres le soin de déplorer la faiblesse de l'intervention française dans les affaires de Syrie.

J'ai donc pensé devoir me borner au choix de deux pièces, parmi le grand nombre de celles que j'avais réunies ; la première contient les causes du soulève-

ment des montagnards maronites ; la seconde expose avec exactitude et précision les événements qui l'ont suivi.

EXTRAIT

D'une lettre de Tripoli, datée du 28 juillet 1840.

« Quant au passé, vous en savez une grande partie. Les pauvres montagnards, entendant parler de deux ferdés (capitation) qu'on leur imposait, voyant qu'on leur demandait les armes et qu'on voulait faire partir leurs jeunes gens comme soldats, murmuraient grandement, et on voyait en eux des dispositions prononcées pour la révolte. Un certain nombre de cheikhs, vexés par l'émir, firent entendre leurs soupirs jusque dans Beyrouth ; leurs plaintes allèrent aux oreilles et au cœur de quelques jeunes Français, parmi lesquels se trouvait le fils du comte X... ; ceux-ci se crurent transportés au temps des Vendéens, ou au temps de l'émancipation des Grecs. Ils firent donc venir ces cheikhs, leur donnèrent des conseils, quelque peu d'argent

ou de poudre, et leur firent passer des émissaires dans toute la montagne, qui débitaient, pour soulever le peuple, les mensonges les plus solennels. Le peuple maronite n'est pas naturellement guerrier ; il fallait par conséquent de forts leviers pour le tirer de son apathie et de sa peur ; or voici ceux qu'on employa :

» Un prince français (le fils de la sœur du Roi), M. Onfroï était envoyé par le roi de France pour annoncer que, dans huit jours, il enverrait à Beyrout quatre grands vaisseaux chargés d'armes, de poudre, de soldats, d'argent. M. Onfroï se mit à la tête des gens de Zouq et on publiait en même temps au *Djubett Becharré* qu'il y avait aux portes de Beyrout une armée de dix mille montagnards avec des provisions en abondance, chaque soldat recevant de plus, tous les jours, deux piastres et demie ; mais ceci ne suffisait pas encore pour éveiller les Maronites ; ils craignaient, disaient-ils, qu'en tuant un homme ils commissent un péché. Il fallut donc leur faire entendre que la guerre était une guerre sainte. A cet effet, *l'émir français* a apporté une lettre du Pape au Patriarche, comme quoi il lui enjoint de publier des indulgences à quiconque marchera contre le pacha ; de plus il paraît une lettre du Patriarche qui bénit tous ceux qui combattront l'ennemi et maudit ceux qui refuseront de marcher. Voilà les nou-

velles dont se firent précéder les émissaires de quelques cheikhs. Cela fit une impression sur les esprits ; ils réunirent quelques centaines d'hommes et avec ceux-ci ils menaçaient les villages qui refusaient de se joindre à eux. Au bout d'un mois et après avoir débité des millions de mensonges, ils parvinrent à former deux camps et peut-être même trois, car je n'ai aucune information certaine sur celui de Zahlé. Ces deux camps étaient composés d'environ 5,000 hommes chacun, l'un près de Beyrout, l'autre près de Tripoli ; la plupart de ces soi-disant soldats étaient sans armes et la moitié de ceux qui en avaient étaient sans poudre et sans balles. Le reste en avait, mais en très petite quantité. Ils étaient, dans chaque camp, sept à huit cheikhs, ayant chacun des intérêts divers, pas de trésor public. Ceux qui n'étaient éloignés de leur village que de 3 à 4 heures y allaient la nuit pour chercher leur nourriture ; les autres vivaient de pillage. Ces deux camps sont restés à peu près un mois en permanence, livrant de temps en temps des escarmouches avec les soldats de la ville. Il est vrai que dans la plupart de ces petits combats, les montagnards ont eu l'avantage ; la raison est qu'ils ne se battaient qu'en retraite derrière les rochers, et les autres obligés de suivre les commandements devaient aller en avant. Ainsi ils ont eu un plus grand nombre de tués. Ici je ne

Je connaissais alors ses sentiments et l'embarras de sa conduite.

Le peuple était donc réduit à comploter isolément et dans l'ombre ; car depuis la révolte du Hauran (1858), les Maronites étaient tout à fait détachés des Druses.

Ceux-ci étant contraires à l'émir Béchir, devenaient forcément les partisans du sultan , parce que c'était de lui seul qu'ils espéraient le rétablissement de la puissance qu'ils avaient exercée avant la chute du célèbre Béchir Djomblat. Les fils de ce cheikh, et tant d'autre notables de leur nation , qui étaient à Constantinople, devaient entretenir leurs coreligionnaires du Liban dans l'espoir de ce retour (1).

Malgré cela ce furent les chrétiens qui se levèrent les premiers contre l'autorité égyptienne, parce que la mesure des mauvais traitements avait été comblée à leur égard, et « ce serait une grande erreur de » penser, a écrit M. Poujoulat ; que toutes ces » peuplades syriennes, en mouvement depuis six » ans, n'aient été entraînées que par un amour

(1) « La Porte elle-même concourut à entretenir cette crise et par » les secrètes instigations de ses partisans et par l'intention avouée d'in- » tervenir dans les affaires du pays ; à son tour elle chercha à exploiter » l'impopularité de l'administration égyptienne. » De Cadalvén et Bar- » rault. Hist. de la camp. etc., p. 419.

» naturel de la révolte et par un besoin instinctif de
» faire la guerre ; il ne faut pas croire qu'il y ait là
» bas des opinions , des passions politiques , des
» inquiétudes morales qu'il soit utile de contenir.
» Quand on prend les armes dans ces contrées,
» quand on délaisse sa charrue , son chameau ou
» sa tente, c'est qu'on est menacé , c'est qu'on est
» arraché à son repos, blessé dans son droit, écrasé
» dans sa propre justice.

» Les fréquentes insurrections de tous les points
» de la Syrie, ajoute le même écrivain, sont la plus
» solennelle protestation contre les nouveaux
» dominateurs venus des Pyramides et du Caire. Et
» ces bons et généreux Maronites, qui depuis deux
» mois attirent sur eux l'attention de l'Europe,
» ces loyaux montagnards qui ne demandent
» qu'un peu de paix et de sécurité, croyez-vous
» qu'un horrible désespoir ne les ait point
» poussés à résister contre un ennemi si long-
» temps victorieux et si formidable dans ses ven-
» geances ? »

Les Maronites consentirent cependant à se rendre à des propositions de paix, mais ils furent remis en mouvement par les émissaires venus de Constantinople, lesquels, connaissant leurs sentiments, les sollicitèrent au nom de la France.

La première révolution eut lieu à cause de

parle que de Beyrout, car à Sgorta il n'y a eu que deux affaires où ils ont éprouvé deux déroutes, mais des plus complètes. Cheikh Boutros a constamment refusé de prendre part à la révolte, mais les gens d'Eden, dont la plupart étaient descendus sans ses ordres, l'ont tellement persécuté de nuit et de jour pendant un mois, qu'il a laissé partir son fils *Mekail*, le jour même de la dernière défaite ; les autres cheikhs du Djubell ont été également forcés par leurs sujets, qui ont été en armes les chercher jusque dans leurs maisons. »

EXTRAIT

D'un feuillet du journal des Débats, signé de M. Xavier Raymond (1).

« Dans les derniers jours d'août 1840, lorsque le gouvernement anglais se décida à agir par la force contre Méhémet-Ali, l'amiral sir John Louis fut rappelé à la surintendance de l'arsenal de Malte,

(1) Il a rapport à deux ouvrages publiés à Londres sur la guerre de Syrie par le commodore Sir Charles Napier et W. P. Hunter.

tandis que Sir Charles Napier recevait l'ordre de laisser son guidon de commodore, et de prendre sous son commandement une escadre de quatre vaisseaux de ligne pour commencer les opérations actives sur la côte de Syrie. Il est fort à regretter que Sir Charles Napier, qui très probablement a dû connaître le secret de toute cette affaire, ne nous apprenne pas les raisons qui déterminèrent, en cette occasion, le cabinet anglais. Sir Charles Napier, qui sans doute aurait pu nous l'apprendre, n'y songe même pas. Les pièces de tout genre qu'il cite dans son livre ne sont destinées qu'à sa justification personnelle ou à l'exaltation de son propre mérite; il semble ne pas se douter que l'Europe pût désirer autre chose que l'exposition de ses hauts faits comme marin et comme diplomate.

» La question est donc encore très obscure, je n'ai certainement pas la prétention de la résoudre, mais de tous les faits connus dans le livre de sir Charles Napier, il résulte, et d'une manière très vraisemblable, que le ministère whig à Londres fut surpris, qu'il eut la main forcée par ce qu'il crut savoir de la diplomatie de M. Thiers, et par les résultats de la politique non autorisée, de la politique secrète, même pour son gouvernement, de Lord Ponsonby. C'est à ce diplomate, homme d'un talent incontestable, mais qui fit preuve dans toute cette affaire de la

haine la plus violente contre Méhémet-Ali et de l'audace la plus extraordinaire, qu'il faut vraisemblablement renvoyer la responsabilité de la politique anglaise. Sans doute il est fort étrange de voir un ambassadeur agir sans les ordres et même contrairement aux ordres de son gouvernement ; mais c'est un fait, et sir Charles Napier le démontre surabondamment en vingt endroits de son récit. MM. Wood et Moore , qui provoquèrent l'insurrection des montagnards, n'étaient que les agents particuliers de lord Ponsonby. Pourquoi alors ne l'avoir pas rappelé ? Bien qu'en gagé malgré lui, le gouvernement anglais ne pouvait pas alors, dans l'état des choses et des esprits, désavouer ainsi son ambassadeur ; c'eût été avoir l'air de reculer. De plus, lord Ponsonby est le parent de lord Palmerston. Il est certain toutefois qu'en plus d'une occasion, il reçut de sévères remontrances de son gouvernement.

» Que le cabinet whig à Londres ait été surpris, c'est ce qui ne semble faire aucun doute, on en pourrait citer bien des preuves ; mais il n'en est pas de plus convaincantes que l'état de la flotte anglaise au moment de la signature du traité du 15 juillet, et pendant le premier mois qui le suivit. Lorsque l'ordre d'agir arriva, la saison était déjà très avancée pour commencer les opérations ; la flotte anglaise de la Méditerranée était dispersée. L'amiral Stopford

était à Malte avec une partie de ses vaisseaux ; une autre était à Vourla ; Sir Charles Napier regagnait tranquillement, avec deux vaisseaux, son ancien mouillage de Smyrne, lorsqu'il rencontra sur la côte de Caramanie le bateau à vapeur qui lui ordonnait d'aller croiser devant Beyrout. Les équipages de tous les bâtiments étaient fort au dessous du complet ; à bord de l'amiral, sur la *Princesse Charlotte*, il manquait au moins un quart des hommes nécessaires à l'armement sur pied de guerre. Pour trouver 4500 soldats de marine qui firent cependant tous les frais de l'expédition, il fallut aller les récolter dans les garnisons des îles Ioniennes, de Malte et de Gibraltar. L'amiral autrichien était à Smyrne avec une seule frégate ; quant aux Turcs, qui devaient, officiellement du moins, être en première ligne, ils n'avaient absolument rien de prêt, ni hommes, ni bâtiments, ni matériel.

» Voici d'ailleurs quelles étaient les forces de l'alliance, dans cette aventureuse expédition :

» La flotte anglaise de la Méditerranée se composait de douze vaisseaux de ligne, huit bâtiments légers et cinq bateaux à vapeur. Elle amena, en plusieurs transports, 4500 soldats de marine. Ces troupes de débarquement n'avaient pas de chef nommé, et telle fut la précipitation avec laquelle tout fut conduit, qu'on choisit pour les commander un officier

alors malade à Gibraltar, et qui ne put rejoindre qu'après la cessation des hostilités réelles.

» L'escadre autrichienne se composait de deux grandes frégates, un brick et un bateau à vapeur; elle put débarquer 400 bombardiers qui représentèrent le contingent de l'Autriche. L'amiral Bandiera les commandait.

» Un vaisseau turc, commandé par le capitaine Walker, qui passait pour un des officiers les plus dissimulés de la marine britannique ; le vaisseau le *Vauquard*, qu'il montait avant de passer au service de la Turquie, a laissé de brillants souvenirs dans la flotte anglaise. Quant au bâtiment sur lequel flottait alors son pavillon, le *Moukadimou el-Heir* (la félicité des temps passés), « c'était, dit M. Hunter, un symbole très exact de la situation présente de l'empire ottoman, vieux, en ruine, faisant eau de toutes parts, tel enfin que le plus hardi marin pouvait seuls'y risquer. » C'était cependant le seul vaisseau de ligne qui restât alors au Sultan, tous les autres avaient été livrés à Méhémet-Ali par la trahison du capitán-pacha. Walker Bey l'avait trouvé dans le vieux port de Seniguy, où, abandonné depuis longues années comme innavigable, il gissait livré à toutes les intempéries des saisons. A force de talent et d'activité, Walker Bey était parvenu à le réparer tant bien que mal et à le conduire devant Beyrouth.—

Quant à l'équipage, c'était bien le plus bizarre mélange de créatures humaines qu'on puisse imaginer ; il faut avoir vu les bazars de Constantinople pour s'en faire une idée. Et en effet c'était de là qu'il sortait ; c'étaient des Turcs amaigris, énervés, au regard étrange ; des marchands de glaces ou d'éponges, des garçons de bains, des épiciers, etc. On comptait plus de huit cents de ces gens là dans l'équipage, et en outre une centaine d'hommes d'apparence plus robuste et plus fière. C'étaient des *Caïkdjis* et des paysans. En tout, il n'y avait pas à bord vingt hommes qui eussent auparavant mis le pied sur mer. — « En si misérable équipage, Valker Bey passait les nuits tout habillé. »

» Suivait un convoi portant une première division de 5,500 soldats turcs, commandés par le général Jochnus. Ce personnage est, dit-on, un ancien démagogue ou patriote hanovrien qui, à la suite de démêlés avec le gouvernement de son pays, se mit à courir le monde au profit de la liberté. Il a fait la campagne de Portugal comme officier de Don Pedro, et de là, d'aventure en aventure, il finit par arriver à Constantinople, où il prit du service. Il a aujourd'hui le rang de *Fèrik* ou général de division. Parmi les officiers placés sous ses ordres était un certain Omar Bey, renégat autrichien, aujourd'hui gouverneur du Liban, le même qui a suscité

la guerre civile entre les Druses et les Maronites, et qui vient de faire arrêter traîtreusement les chefs druses à la suite d'un banquet où il les avait invités.

» Au dessus de ces personnages, comme séraskier et gouverneur de la Syrie pour le sultan, était Izzet Méhémet Pacha, depuis grand vizir, aujourd'hui disgracié ; c'est le même qui défendit si vaillamment Varna contre les Russes, pour le leur vendre ensuite d'autant plus cher, à ce qu'on prétend du moins ; c'est un Turc de la vieille école, dont l'argent est la principale passion. Le jour même de la prise de Beyrout, sa première pensée fut d'imposer à la ville une avance de 20,000 piastres à payer le lendemain avant midi. Le commodore n'en pense pas grand bien : « Si tous les pachas, dit-il dans une lettre à Lord Palmerston, sont comme celui qu'on nous a envoyé, ces gens ci seront encore plus malheureux que sous le gouvernement de Méhémet-Ali. » — « Ce Pacha, écrit-il encore, est le plus mauvais homme du monde, et si on ne l'éloigne pas, il arrivera malheur. » Le vœu du commodore fut réalisé, grâce au hasard. Après le combat, le seul combat livré pendant toute la campagne à Ibrahim Pacha, les Turcs, tout fiers de la victoire remportée par les Anglais, célébraient leur triomphe par de grandes décharges de leurs armes. Le pacha donna l'exemple ; or il arriva que, par suite d'un mouve-

ment de son cheval, il se lâcha à lui-même un coup de pistolet dans la cuisse. « Quel malheur, dit le commodore, qu'il ne se le soit pas envoyé dans la tête. » Izzet Méhémet Pacha retourna à Constantinople pour se faire soigner : « Mais en s'en allant, dit M. Hunler, il emporta la caisse des troupes turques. »

» C'étaient là tous les moyens de l'alliance, car ce fut seulement après la prise de Saint-Jean-d'Acre que les renforts, arrivant successivement, les troupes turques finirent par être portées au chiffre de 45 ou 48,000 hommes. La Prusse et la Russie n'envoyèrent, comme on sait, ni un bâtiment, ni un soldat, ni une obole, et dans le commencement on manqua d'armes pour les montagnards. Or, si le traité du 15 juillet et l'expédition qui le suivit, eussent été des faits préparés de longue main par le cabinet anglais, est-il probable qu'un gouvernement, si calculateur ordinairement, se fût risqué avec de si faibles moyens contre le pacha qui, semblait alors disposer de forces si considérables ?

» Voici, en effet, quelles étaient alors les ressources d'un vice-roi.

» Dans le port d'Alexandrie, dix-huit vaisseaux de ligne, six grandes frégates, une vingtaine de bâtiments légers et plusieurs bâtiments à vapeur. Tous ces bâtiments étaient complètement armés

et avaient à bord leur personnel sur pied de guerre.

» En Syrie, une armée de 80 ou 90,000 hommes, dont 40,000 cavaliers parfaitement montés. L'artillerie comptait cent soixante pièces bien attelées et complètement en état. Si dans le calcul, on faisait entrer les irréguliers, il faudrait porter à 110,000 (1) hommes au moins l'armée commandée par Ibrahim Pacha en Syrie. Cette armée passait alors pour armée sérieuse ; elle n'avait pas encore éprouvé d'échec, et avait au contraire remporté des victoires éclatantes.

» En Egypte, il y avait une seconde armée de 40,000 hommes environ.

» De plus, le pacha était chez lui, ce qui est toujours un avantage ; la saison allait bientôt être pour lui, et enfin une flotte française, qui, à tort ou à raison, donna de vives appréhensions aux officiers anglais, était dans le voisinage.

» Que dire maintenant des opérations militaires, si toutefois il y eut des opérations militaires ! L'amiral Stopford, nommé commandant en chef des forces

(1) D'après un relevé exact, fait en mai 1840, des troupes égyptiennes alors en Syrie, il fut trouvé que le nombre des réguliers était de 66,240, et celui des irréguliers de 5,700 ce qui ne portait l'armée qu'à 71,940 hommes. (*Note de l'auteur*). :

de terre et de mer de l'alliance, est laissé sans aucune instruction. Il ne sait à quoi se résoudre. Sa principale préoccupation est de s'emparer d'une ville où il puisse hiverner avec sa flotte et son armée, afin d'être prêt à entrer sérieusement en campagne avec les premiers jours du printemps de 1844. Il faut cependant faire quelque chose pendant les beaux jours qui restent ; et ce quelque chose c'est d'organiser et d'armer les montagnards du Liban, Beyrout eût été le point le plus convenable ; mais Beyrout est occupée par Soliman Pacha à la tête d'une division de 4,2000 hommes. Cependant, à trois lieues à peu près au nord de Beyrout se trouve la baie de Djounié, dont vous avez pu voir dans les albums ou exposés chez les marchands, un très grand nombre de dessins. Elle est au pied de collines fort escarpées et défendue du côté de Beyrout par la rivière du Chien (Nahr el-Kelb), torrent qui s'est creusé son lit au milieu des montagnes à pic et dans des gorges impraticables. La route qui vient de la ville passe précisément sur le bord de la mer, et traverse la rivière sur un pont fort étroit, perché au milieu des airs et situé à l'embouchure même du cours d'eau. Un ou deux bâtiments seront plus que suffisants pour défendre cette route contre Soliman ; il lui faudra, pour venir attaquer les troupes débarquées à Djounié, faire un détour de quinze ou vingt lieues

dans l'intérieur. Djounié est donc choisi pour point de débarquement ; et pour favoriser cette opération, une fausse attaque est faite sur Beyrouth par l'escadre anglaise , afin d'occuper Soliman Pacha dans la ville. Le stratagème réussit à merveille ; mais aussitôt après, l'amiral Stopford inquiet du côté de la mer, inquiet sur le compte de la flotte française et les dix-huit vaisseaux de ligne de Méhémet-Ali , reprend le large avec la plus grande partie de son escadre. En l'absence de sir Charles Smith, malade et occupé, dit-on, à rédiger un plan de campagne scientifique pour les opérations de la guerre qui commence, le commodore reste sur la côte avec quelques bâtimens et le commandement du camp de Djounié. Il ne perd pas son temps ; tandis qu'on élève des retranchemens autour de sa position, il distribue des armes et des munitions aux montagnards ; il envoie des bâtimens attaquer successivement Djébil, Batroun, Sour, bourgades sans défense, ou l'artillerie des vaisseaux de guerre écrase les quelques poignées d'Albanais, oubliés dans leurs murs plutôt que postés là pour les défendre. Ces succès déterminent l'amiral à permettre une attaque sur Sidon, ville assez importante, où on lui fait espérer que ses troupes pourront passer l'hiver convenablement. A ce sujet, sir Charles Napier se querelle avec le capitaine du *Thunderer*, de l'illustre fa-

mille whig des Berkeley du Gloucestershire, qui avait demandé à être chargé de l'expédition : il ne veut rien laisser à personne. Après une canonnade d'une demi heure, il débarque à la tête d'un bataillon turc et d'un détachement de soldats de marine, et met en déroute la garnison égyptienne.

» On n'avait eu à regretter que des pertes insignifiantes dans ces combats, et l'ennemi ne se montrait nulle part ; aussi le commodore pressait-il l'amiral d'étendre ses opérations : « Non, répondait sir Robert Stopford ; je crains que nous n'ayons déjà trop de fer au feu (*I fear we have too many irons in the fire*) ; nous ferions mieux de nous concentrer. » Ce n'était pas le compte du commodore, aussi profite-t-il de sa position de général provisoire des troupes, pour s'engager sérieusement dans la montagne.

» Que faisait cependant Ibrahim ? on n'en sait rien. Les hostilités avait commencé vers la fin du mois d'août, on se trouvait alors aux premiers jours d'octobre ; à quoi avait-il employé tout ce temps ? Tandis qu'en Europe on croyait généralement que, laissant quelque troupe derrière lui pour défendre la montagne, il marchait à la tête de 80,000 hommes sur Constantinople, ce qui eût étrangement compliqué la question, le Pacha concentrait ses troupes, à ce que disaient les bulletins d'Alexandrie.

Explique qui pourra cette étrange inaction de la part du général, qui passe cependant pour avoir quelque talent militaire. C'est seulement vers le 8 octobre que le commodore apprend qu'Ibrahim marche sur sa position de Djounié à la tête d'un petit corps de 5,000 hommes, tout ce qu'il avait encore pu concentrer, en un mois d'efforts, de sa nombreuse armée. Pour le commodore, c'était une bonne nouvelle; il prend aussitôt son parti. Il avance au devant de l'ennemi; car il songe que Soliman est dans le voisinage, et que s'il lui donne le temps de se réunir à Ibrahim, il aura, lui, sur les bras, une armée de 15,000 hommes, tandis que s'il peut réussir à battre Ibrahim isolément, l'effet de la victoire sera sans doute considérable sur l'armée égyptienne déjà démoralisée. Il va donc chercher Ibrahim à la tête d'environ 4,000 hommes, soldats de marine anglais, Turcs et déserteurs égyptiens. Ce mouvement hardi, mais raisonnable, inspire des inquiétudes à l'amiral; il écrit lettre sur lettre au commodore en le priant amicalement de battre en retraite. Le commodore répond, mais avance toujours. Il expose son plan à sir Robert Stopford, et pour le tranquilliser, il lui parle des succès que vient d'obtenir l'émir El-Cassim sur les Egyptiens: « L'émir est un brave garçon (*a capital fellow*), reprend encore l'amiral, mais vous vous exposez

trop. » Le commodore ne tient pas compte de ces avis, et une nouvelle circonstance stimule son activité. Sir Charles Smith est enfin rétabli, et vient d'arriver au camp de Djounié pour prendre son commandement. Sir Robert Stopford en informe sir Charles Napier et lui ordonne de se retirer ; mais il est trop tard. Le commodore était enfin en présence de l'ennemi, qu'il trouve posté à Bobarsof, sur une montagne à triple étage ; sir Charles Napier précipite ses troupes, et, après un moment d'hésitation des Turcs, il emporte la position. Ibrahim s'enfuit à la tête d'un escadron de cavalerie, et depuis lors, les troupes alliées ne le rencontrent plus qu'après la paix conclue, pour inquiéter sa retraite en Egypte. C'est la bataille de Marengo du commodore ; elle lui coûta une cinquantaine d'hommes et toutes sortes de traits d'éloquence, dit-il dans une lettre particulière ; encore fallut-il y ajouter l'éloquence du bâton pour forcer les Turcs à marcher en avant. « Il était si exaspéré, dit M. Hunter, que, perdant toute patience, il s'empara d'un fusil, coucha en joue un Constantinopolitain, qui tremblait encore plus que les autres, et lâcha la détente. Heureusement le colonel Hodges, alors consul général d'Angleterre à Alexandrie et aujourd'hui à Hambourg, détourna le coup et désarma l'impétueux commodore. Mais la nature rocailleuse du terrain lui four-

nit de nouvelles armes, et il se mit à chasser les Turcs devant lui en leur envoyant une grêle de pierres. Ils se décidèrent enfin, et, quoi qu'en ait dit le général Jochmus dans son rapport à Lord Ponsonby, s'ils ne se battirent pas précisément comme au temps de Soliman le Grand, ils n'en donnèrent pas moins ce jour là une vigoureuse chasse aux Egyptiens. »

» Après le combat, il reçut encore un billet de sir R. Stopford, qui lui disait : « Puisque vous n'écoutez pas mes avis, je vous donne l'ordre positif de vous replier sur Djounié. » Il rentra en vainqueur, et remontant sur le *Powerful*, remit le commandement des troupes à sir Charles Smith, qui, dit M. Hunter, après une si rude besogne, étendit le tapis devant lui, et employa à faire des écritures le temps qu'il passa encore en Syrie.

» Maintenant c'était Saint-Jean-d'Acre qui tentait la convoitise du commodore, mais l'amiral turc n'en voulait pas entendre parler. Dégoûté, sir Charles Napier va se promener dans les montagnes, dont il nous fait une description assez pittoresque. Mais enfin l'ordre arrive d'Angleterre d'attaquer la principale forteresse de la Syrie. On sait ce qui arriva ; la seule chose que je ferai remarquer, c'est que le commodore, chargé de conduire l'une des divisions de la flotte, prit sur lui de changer l'ordre de bataille

arrêté la veille en conseil de guerre. Ses raisons lui parurent sans doute très bonnes, mais l'amiral n'en jugea pas ainsi et le reçut très durement après l'action. Sir Charles Napier prit feu aussitôt, demanda à être traduit devant une cour martiale ; mais sir Robert Stopford repoussa cette demande, et il envoya son indisciplinable subordonné bloquer, avec quelques vaisseaux, le port d'Alexandrie.

» C'est ici le trait le plus curieux de toute la conduite du commodore pendant l'expédition. A peine arrivé sur la côte d'Egypte, il fait demander une entrevue au Pacha, et, sans instructions, sans autorisation, sans pouvoirs, sans consulter personne, il conclut avec lui une convention par laquelle il lui promet, au nom des puissances alliées, l'hérédité de l'Egypte, sous condition que la flotte turque sera rendue, que la Syrie, Candie et les villes saintes seront évacuées. Après cet exploit, il retourne avec le *Powerful* dans la baie des Maronites pour y attendre tranquillement l'orage soulevé contre lui par des façons d'agir si peu régulières. La bourrasque fut vive. Sir Charles Smith, qui avait encore sa campagne à faire, répond par une lettre plus que sèche à la communication qu'il lui fait de sa convention, comme il l'appelle avec raison d'ailleurs ; sir Robert Stopford, fatigué des excentricités du commodore, le désavoue : les ambassa-

deurs des quatre puissances à Constantinople, peu enchantés de voir usurper leur rôle par un marin, s'élèvent tous contre lui ; le Divan, qui espérait la ruine complète de Méhémet-Ali, récuse la diplomatie de sir Charles Napier ; mais le plus violent de tous était lord Ponsonby, emporté par sa haine aveugle contre le vice-roi : « C'était, dit-il, bien des gens contre un vieux commodore, mais je ne me laisserai pas désenparer. » — « Le vieux brave, dit M. Hunter, s'était déjà vu plus d'une fois, mais toujours sans sourciller, traiter de pirate, mais alors aucune épithète ne semblait assez sévère pour qualifier sa conduite, et on aurait dit qu'un gibet ne serait pas assez haut pour le pendre. Cependant, pour répéter ce que je lui ai entendu dire à lui-même, en aspirant tranquillement une prise de tabac, il ne s'embarrassait pas de cet orage plus que d'un juron, car il savait bien que sa convention serait approuvée à Londres ; et en effet le résultat justifia sa prédiction. »

» Les gouvernements de l'Europe étaient alors fort inquiets de l'émotion produite par les événements dont la côte de Syrie venait d'être le théâtre, et ils voulaient à tout prix l'apaiser. Le commodore, en donnant le signal des négociations, avait deviné juste ; sir Lord Palmerston n'osa pas approuver ouvertement la façon irrégulière dont sir Charles

Napier avait entamé l'affaire ; il ne l'en blâma pas non plus, et, de concert avec M. Metternich, il envoya à son ambassadeur l'ordre positif de négocier sur les bases proposées par le commodore ; en effet, elles ont été celles du traité qui depuis a réglé la position de Méhémet-Ali. Sir Charles Napier a même eu la satisfaction d'être envoyé en Egypte avec son fils, le lieutenant-colonel Napier, pour veiller à l'accomplissement des conditions de ce traité.

» Ainsi finit la campagne de Syrie, et ici peut-être devrait s'arrêter le récit du commodore. Toutefois il emploie encore la moitié d'un volume à montrer le peu de bonne volonté, disons mieux, le peu de bonne foi de Lord Ponsonby vis à vis de son gouvernement, dans les négociations qu'il était cependant chargé de conclure. Il a aussi quelques pages intéressantes sur les rapports fanfarons que le général Jochmus adressait au Divan, en lui annonçant périodiquement qu'il allait détruire le lendemain l'armée d'Ibrahim. Sir Charles Napier démontre parfaitement le ridicule de toutes les grandes manœuvres dont le général envoyait au Divan la pompeuse description. Il prouve que les troupes turques n'eurent pas un seul engagement réel avec Ibrahim, et cependant il termine en disant « que, de toute cette armée de plus de 400,000 soldats qui,

avec les femmes et les enfants , devait représenter une masse de plus de deux cent mille créatures humaines, il ne rentra pas au delà de 50,000 personnes en Egypte ; on n'avait cependant pas en tout perdu 4,000 hommes dans les combats ! Qu'est-ce que le reste était devenu » (1).

Depuis la reprise de possession de la Syrie, le Liban a été en proie aux plus grands malheurs, et malgré la tranquillité qui semble régner dans cette montagne, de longtemps les habitants ne pourront jouir d'un vrai repos : ils demeurent sous le coup d'événements terribles.

La Syrie n'est pas plus heureuse, tant s'en faut, et ce n'est pas la faute du souverain qui ne peut avoir dans la pensée de décourager ses peuples par les plus coupables exactions, en les privant des actes de justice qu'ils réclament de ses agents, et en leur prouvant qu'il est sans sollicitude pour eux, puisque ceux qui gouvernent en son nom les traitent avec la plus inconcevable indifférence.

On a dit que les Turcs ont donné des preuves de civilisation, mais je puis affirmer que ce n'est pas

(1) Les femmes et les enfants restaient en grande partie dans les pays de la route, surtout les pays méridionaux qui ont beaucoup d'analogie avec l'Égypte. Un nombre infini de soldats et d'employés désertèrent et puis l'on ne doit pas oublier qu'on a fort exagéré le chiffre de l'armée d'Ibrahim. (*Note de l'auteur.*)

en Syrie que ce phénomène a été observé. Je compte quarante ans de séjour dans ce pays ; quelques absences n'ont fait que me mettre mieux à même de comparer et de juger ; je n'ai découvert de changement que dans l'extérieur de ceux qui venaient de Constantinople ; car les Turcs de la Syrie n'ont pas même réformé leur costume. Les autres seulement affectaient un air *européen*. Ils se sont apprivoisés jusqu'à se mettre à nos tables, mais en y apportant les habitudes turques, qu'ils savent bien distinguer, parmi eux, de celles franques, puisque boire comme les Européens, c'est se contenter de quelques verres de vin, tandis que d'après leur manière de faire *le Kéif* (se réjouir), on doit se gorger à jeun d'eau-de-vie et de liqueurs, et prendre à table tous les vins qu'on présente, pour s'en retirer avant que les convives se soient levés, et se faire transporter sur un divan avec un reste de faculté de fumer et de prendre l'indispensable café, au risque de le répandre sur son gilet, car les Turcs en portent depuis la réforme.

L'administration est aussi vicieuse que par le passé, et quant à la justice elle n'a nullement changé, pas plus dans ses formes que dans ses écarts.

La plus exacte, la plus terrible mesure des maux des peuples de Syrie, c'est qu'ils en soient réduits à

regretter le temps des Égyptiens, ce triste temps dont mes tableaux ont pu donner quelque idée. Les malheurs d'une époque qui n'est plus, perdent toujours de leur horrible caractère, et l'homme n'est vivement frappé que de ce qu'il souffre au moment même.

APPENDICE

Nous empruntons, à la *Revue de l'Orient*, quelques fragments d'un intéressant article de M. Eugène Boré sur l'*émir Béchir* ; ils compléteront nos récits et nos jugements au sujet du célèbre prince de la montagne, et des événements auxquels son nom s'est mêlé. Nous reproduirons ensuite la touchante lettre d'un évêque de Syrie sur les malheurs actuels du Liban, lettre qui retentit dans les journaux français au moment où notre ouvrage s'imprime.

L'ÉMIR BÉCHIR

Un des personnages les plus intéressants de l'histoire orientale contemporaine est l'émir Béchir. Aucun des voya-

geurs qui, depuis un demi siècle, ont parcouru la Syrie n'ont omis la notice plus ou moins détaillée de ce *Vieux de la Montagne*, et les événements de 1840 ont achevé de rendre son nom populaire en Europe. Il serait peut-être inutile de redire les particularités de cette vie aussi longue qu'agitée, si quelques-unes n'étaient restées couvertes de l'obscurité mystérieuse qui flotte ici sur les hommes et sur les choses, et s'il n'importait de mieux connaître ce caractère que l'admiration des uns et le blâme des autres ont livré à des jugements contradictoires. Les oppositions et les inconstances de l'opinion publique sont le partage des hommes extraordinaires vivant au milieu des sociétés que déchirent les discordes civiles. Aussi les partisans de l'émir l'élèvent avec la même passion que ses adversaires le dépriment : les premiers voient en lui un héros ; les seconds, un tyran.

Entre ces extrêmes est la voie moyenne, plus rapprochée de la vérité. D'abord il faut, pour être juste, tenir compte de la difficulté des temps et de la nature des lieux. Une société orientale, mêlée d'éléments aussi répulsifs que celle où tant de cultes et de races se trouvent en présence et en lutte, ne ressemble point aux pays civilisés de l'Europe, que régit une même loi civile et religieuse. Ce qui est modération là serait ici faiblesse, et de plus, la rigueur qu'on taxerait ailleurs de cruauté pouvait être, il y a peu d'années encore, l'application de la justice conformément aux mœurs et à la tradition. Nous ne craignons pas ensuite l'engouement ou la prévention : le prestige du pouvoir et l'appareil du luxe n'entourent plus le prince des Maronites ; la disgrâce, la ruine et l'exil l'ont réduit à l'état qui montre à nu les défauts comme les qualités,

et où il ne reste plus que la tache des fautes ou le relief des vertus.

La maison de l'émir est noble et ancienne. Ses ancêtres étaient les chefs d'une tribu nombreuse, sortie du Hedjaz, province d'Arabie, et qui vint se fixer dans le Haouran à une époque difficile à préciser. Ces souvenirs généalogiques, assez obscurs et confus, auront été embellis par l'imagination complaisante de quelques uns de ces poètes attachés à la personne des princes orientaux, et remplissant près d'eux l'office de nos trouvères. Leurs chants, en effet, rapportent que cette tribu, dite des *Beni-Mahzoun*, conquist sur les Francs le canton d'Hasbeya, sans doute à l'époque où les croisés dominaient sur la Syrie. Un des cheikhs ou vieillards des Beni-Mahzoun avait un éclat si majestueux dans le visage, qu'il reçut le nom de *Chéhab*, mot arabe qui a la signification d'*étincelle* ou de *lumière brillante*. La tribu prit plus tard ce surnom, que porte la famille de l'émir. D'autres ont recherché dans des temps plus reculés encore ces titres, et ce même nom de Chéhab est attribué par eux à un certain Abd'Allah qui, sous le calife Abou-Bekre, se couvrit de gloire au siège de Damas (1). Quoi qu'il en soit, on peut du moins assurer que primitivement les Chéhab étaient musulmans, et que la branche particulière de la maison de l'émir se convertit beaucoup plus tard au christianisme.

Depuis deux siècles, les Chéhab avaient dans la montagne l'autorité suprême, héritage que leur transmit la famille des Ma'an, dont l'un des princes, Fakhr-Eddin, s'attira, dans le

(1) *Voyage en Orient*, par M. de Lamartine. Notes sur l'émir Béchir.

temps, une célébrité européenne par ses manières policées et par son esprit de tolérance envers les chrétiens. Quelques historiens musulmans l'ont soupçonné d'avoir professé en secret le christianisme, et l'un d'eux assure même qu'il périt sous le coup de cette accusation par ordre d'Amurat IV, ce Néron des sultans qui, pendant les dix-sept années de son règne, tua de sa main ou fit égorger sous ses yeux quatorze mille hommes ou femmes (1). Le successeur de Fakhr-Eddin fut le prince Ahmed, son neveu, et non point son fils, comme quelques uns l'ont écrit, puisqu'il avait pour père son frère, l'émir Jonas. Il fut le dernier prince des Ma'an. Le chef des Chéhab, appelé Béchir, fut élevé ensuite au commandement de la montagne à raison des liens de parenté qui l'unissaient à cette famille. Après neuf années vint l'émir Haidar, dont l'administration dura vingt-quatre ans. Son fils Melhem ne jouit de l'autorité qu'une année, et elle fut partagée entre ses deux frères Ahmed et Mansour; mais Ahmed fut bientôt écarté, et Mansour resta dix-sept années sans compétiteur. Melhem avait un fils incapable de lui succéder à cause de son jeune âge; mais à mesure qu'il grandissait, ses heureuses qualités lui conciliaient tous les suffrages. Son parti, puissant et dévoué, attendait, pour faire reconnaître ses droits, que la place de son oncle fût vacante.

Dans cet intervalle naquit à Gazir, le 6 janvier 1767, l'émir Béchir, dont nous parlerons ici. Son père était l'émir Kassem, professant la foi catholique, et lui-même reçut le saint baptême, dans ce lieu, des mains d'un Père capucin, mission-

(1) *Hist. de Démétr. Cantemir*, tom, III, p. 93.

naire latin. Ce fait répond aux insinuations qui ont à tort jeté du doute sur la foi du prince, que l'on a même représenté comme n'ayant jamais été tout à fait chrétien. A nos yeux, c'est un devoir de le laver de la tache d'un prétendu scepticisme étudié, espèce de masque politique sous lequel, paraissant être de tous les cultes, il n'aurait au fond appartenu à aucun. Que d'autres nomment cela de l'habileté ou de la finesse, nous n'y verrions, nous, que les honteux déguisements de l'hypocrisie. C'est le cœur qui fait les hommes, et le cœur n'est grand que par la foi ou par l'énergie de sa conviction religieuse, quel que soit d'ailleurs le symbole auquel elle s'applique. Or, l'indifférence philosophique n'a pas encore pénétré extérieurement dans la société orientale : personne n'ose s'y glorifier de vivre sans principe, sans but et en suspens au milieu de tous les doutes, ces vagues superstitions de l'incrédulité. Dans le Liban surtout, terre voisine de celle qui a été le berceau, le lieu de dépôt et la patrie de la vraie foi, on est, chez les catholiques, fier et heureux de la posséder pure ; tandis qu'à leurs côtés, le juif et le samaritain en conservent avec soin le fond incomplet, et que les musulmans, les druses et les metoualis mêlent à quelques uns de ses principes traditionnels les fausses révélations de Mahomet, les incarnations fabuleuses de la doctrine de Hamzé ou les antipathies du protestantisme mahométan de la Perse. Chacun croit à sa manière, et la théorie si accommodante de l'éclectisme religieux n'a point encore été importée là. Si, comme le dit M. de Lamartine (1), l'émir avait été de tous les cultes officiels de son

(1) *Voyage en Orient*, Œuvres complètes, p. 66 ; Bruxelles, 1836.

pays : musulman pour les musulmans, druse pour les druses, chrétien pour les chrétiens, il en serait résulté qu'il n'aurait pu commander aux musulmans, aux druses ni aux chrétiens, parce que tous lui auraient voué un égal mépris. Dans une seule circonstance de sa vie, que nous mentionnerons, il donna un signe extérieur de religion qui pouvait être mal interprété, et encore la pureté intérieure de l'intention et sa bonne foi ignorante sont-elles une excuse. Ce n'est pas que nous voulions le présenter aux fidèles comme un modèle de ferveur pendant son règne dans la montagne, ni que tous ses actes politiques soient justifiables chrétiennement : qui ne sait les dissipations, les tiédeurs et tous les dangers de la jouissance prospère du pouvoir ? Qui pourrait concilier avec la simplicité et la douceur de la morale évangélique les combinaisons douteuses et violentes de l'art de gouverner ? Nous savons même que par suite de ces mesures de rigueur, auxquelles il se porta quelquefois, un de ses directeurs spirituels, missionnaire latin, lui résista en face, et refusa la continuation de son ministère d'amour et de paix. C'était aux jours de sa grande puissance, et cela prouve du moins qu'il avait plus que la foi spéculative, dont beaucoup de chrétiens se contentent malheureusement. Jamais ceux qui l'entouraient n'en ont douté, et les Maronites ne voyaient pas seulement en sa personne un chef national, mais encore un prince catholique, ce qui explique la constance de leur attachement à sa personne et à sa famille. Ce signe distinctif du vieil émir sert aussi à faire comprendre les répugnances et l'opposition des puissances chrétiennes qui l'ont renversé.

Le jugement défavorable et faux de M. de Lamartine était plu-

tôt l'expression de son propre état intérieur, dont la publication du *Voyage en Orient* a été la triste révélation...

La même année, le 15 de mai, l'émir Kassem passait à une vie meilleure. Le jeune Béchir restait pour ainsi dire orphelin dès le berceau; car sa mère, convolant en secondes noces après quelques années, s'unit à un autre membre de la famille Chéhab. On conçoit aisément combien sa première éducation dut être négligée. Comme le reste de la vie dépend trop souvent de la direction de la première enfance, quel fond naturel d'énergie et quelle capacité ne doit pas avoir celui qui, privé de cette ressource, sait parvenir tout seul au faite de la grandeur? Tel était en effet le petit émir. Il semblait se suffire à lui-même et avoir déjà conscience de sa vocation extraordinaire. A peine avait-il atteint sa treizième année, qu'il prenait la résolution de quitter le toit paternel où il ne trouvait plus de famille. Ce qui lui coûta, ce fut d'être séparé de son frère Hassan et d'une sœur chérie. La mort prématurée de son père avait réduit la maison à un état très humble: lorsqu'il réclama sa part du patrimoine, elle se bornait à un lit et à quelques ustensiles formant la charge d'un chameau. Il fut aussi suivi de la servante, vieille négresse qui s'attacha à lui, et en cet équipage il alla à la recherche de la fortune. Par un de ces bizarres caprices, elle le conduisit tout d'abord au lieu même où plus tard la petite maison qu'il prenait à loyer deviendra ce grand palais mauresque, ayant des tours percées d'ogives crénelées, des galeries suspendues sur de gracieuses arcades, des cours ornées de colonnes, des salles pavées de marbre, des jets d'eau retentissants, des écuries contenant plusieurs centaines de chevaux arabes et de servi-

teurs richement vêtus. *Beitodeddin* est son nom, que la langue arabe a changé en celui de Beit-Eddin; il signifie l'*intervalle des deux mamelons*, ce qui exprime très bien sa position entre les deux pics élevés de la montagne. Ce n'est point sans motif que nous rectifions cette dénomination, qui a ici une autre importance que l'exactitude orthographique. L'étymologie syriaque, conservée par la tradition des vieillards, nous apprend qu'à une époque encore assez rapprochée, cette langue n'avait pas été absorbée par l'arabe, langue de la conquête. Les Maronites, en effet, sont une des branches de la race aborigène éparse autrefois dans toute la Syrie, et sœur puinée de la race chaldéenne, qui vivait à l'est de l'Euphrate et du Tigre. Cette race illustre, de laquelle sortait Abraham, le père des croyants, est la même que les saintes Lettres nous montrent, pendant les premiers empires de Babylone et de Ninive, guerrière, conquérante et chargée à plusieurs reprises de la mission de corriger les peuples d'Israël et de Juda. Ses descendants, sous le nom de *nestoriens*, se sont maintenus jusqu'à nos jours dans les montagnes du Kurdistan, jouissant, comme compensation de leur pauvreté et de leur barbarie, d'un reste d'indépendance qu'ils ont perdu l'année dernière. La langue qu'ils parlent est la même que celle anciennement parlée chez les Maronites, dialecte occidental, plus accentué, moins rude à l'oreille, et contenant aussi un certain nombre de mots grecs empruntés à l'époque des Séleucides et à celle de la domination de Rome et de Byzance. La liturgie des deux peuples, célébrée dans cette même langue littéraire, telle qu'elle fut fixée vers le temps de saint Ephrem, exprime encore actuellement la différence de leur prononciation. Il est très

singulier que, selon la nuance de cet accent, le schisme ait, pour ainsi dire, pris une forme diverse chez les Chaldéens et chez les Syriens, à l'époque où ils cédèrent à l'entraînement des erreurs de Nestorius et d'Eutychès. Les Chaldéens suivirent le premier, et le second pervertit les autres, bien que les Maronites prétendent avoir toujours été fidèles à l'Eglise romaine et tenir leur nom d'un pieux solitaire décédé en 455 (1). Dans beaucoup d'autres noms de lieux, reparait la trace de l'origine syrienne cachée sous la forme arabe. Il nous suffit, par exemple, de citer Antoura, qui vient de deux mots, *ain* et *toura*, signifiant *source* ou *fontaine de la montagne*. Toute la chaîne qui, s'étendant au nord de la Mésopotamie, court se joindre aux monts de la Perse, est désignée par les Syriens et par les Chaldéens qui l'habitent, sous le nom de *Toura*, dont les Grecs et les Latins ont fait *Taurus*.....

C'était le temps où Bonaparte se présentait devant Saint-Jean-d'Acre à la tête de son armée. Le général français, devinant de quel secours lui serait l'émir s'il l'attirait dans son parti, rechercha son alliance. On a reproché à l'émir de n'avoir pas répondu à ces avances; cependant la prudence lui

(1) D'autres affirment qu'ils restèrent quelque temps dans le schisme. Un passage de Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre, et vivant dans la première moitié du XIII^e siècle, semble confirmer cette conjecture : « Alors, dit-il, rentrant dans leur cœur, ils firent profession de la foi catholique en présence du vénérable Père Amauri, patriarche d'Antioche, abjurèrent leur erreur et adoptèrent les traditions » de la sainte Eglise romaine. » M. Poujoulat, à qui nous empruntons ce renseignement, ajoute que l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore mentionne cette abjuration à la date de 1167. (Voy. *Corresp. d'Orient*, tom. VII, p. 315.)

conseillait d'attendre les premiers résultats de la guerre. Si Bonaparte avait emporté la place, il serait à l'instant devenu maître de la montagne, dont tous les chrétiens étaient secrètement portés pour lui, tandis qu'une démonstration de leur part, en cas de revers, lequel arriva, les compromettait gravement envers l'autorité turque. L'émir garda donc la neutralité. Il reçut avec reconnaissance le fusil d'honneur que lui apporta le jeune colonel Sébastiani ; quant aux lettres écrites en réponse au général en chef, elles sont l'œuvre de ce même Georges Bez, qui, en les rédigeant à l'insu de l'émir, donnait une nouvelle preuve de la duplicité qu'il paya, avec d'autres fautes, de sa tête.

A peu près vers la même époque, le prince contracta sa première alliance avec la veuve d'un chef turc, héritière d'une grande fortune. A en croire certains récits (1), une tache odieuse souillerait cette union, puisque le mari aurait été sacrifié à la passion ambitieuse qui convoitait sa femme et ses richesses ; puis, comme pour masquer ce crime sous les dehors d'un faux zèle religieux, la nouvelle épouse aurait été convertie violemment au catholicisme. L'exposition des faits prouve l'injustice de ces suppositions. Seidet Abbous, tel est le nom de la veuve, était née chrétienne, et c'est son premier mari, musulman, qui la contraignit à changer de religion. Si précédemment elle avait contribué généreusement à la rançon de l'émir, retenu prisonnier par le pacha, c'était à la sollicitation du cheikh Béchir, ministre de l'émir Béchir, qui ne la

(1) *Voyage en Orient*, Œuvres complètes, p. 68 ; Bruxelles, 1836.

connaissait point encore. Ainsi il y a eu confusion de noms, et lorsque l'émir, envoyé pour séquestrer les biens de son époux, mis à mort par le pacha, s'acquittait de cet ordre, il eut occasion de parler à la veuve, alors âgée de trente ans environ, et n'ayant que deux filles, qui depuis se sont faites chrétiennes. Frappé de ses qualités personnelles, que relevait le malheur, il lui laissa deviner qu'il s'offrait à elle pour remplacer celui dont l'avait privée la cruauté de Djezzar. Pour réponse, elle étendit un pan de sa robe, et permit à l'émir d'y faire à genoux la prière, sorte de déclaration religieuse et pudique par laquelle on conclut une promesse de mariage dans ce pays où se conservent traditionnellement les coutumes de l'âge biblique. En effet, Ruth ne dit-elle pas à Booz, en se donnant à lui pour épouse : « Je suis Ruth, votre servante ; » étendez sur moi votre manteau, parce que vous êtes » proche (1). » C'est dans le même sens que Dieu dit à Jérusalem, par la bouche de son prophète : « J'ai étendu mon » manteau sur toi, nous avons contracté alliance et tu m'as » appartenu (2). » Seidet Abbous, unie à un mari catholique, revint d'elle-même à la religion qu'elle avait abandonnée par contrainte. C'est d'elle que l'émir a eu ses trois fils Emin, Khalil et Quassem.

Les fils de l'émir Youssouf et leur ministre Georges Bez avaient, par de faux rapports, jeté la défiance dans l'esprit du

(1) Ruth, ch. III, v. 9.

(2) Ézéchiel, ch. XVI, v. 8. — Comparez aussi le passage de Théocrite, idyl. XVIII, v. 19, où il est parlé de l'union d'Hélène et de Ménélas.

pacha, et son irritation était telle, que le prince Réchir craignit d'être livré à une captivité aussi dure que celle qu'il avait soufferte dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre. L'amiral Sidney Smith croisait alors avec son escadre devant les côtes de Syrie : l'émir lui demanda d'être pris à bord et transporté en Egypte. Sa demande ayant été accueillie favorablement, il fut d'abord conduit à Malte : singulier rapprochement à faire entre cet exil volontaire qui le sauva, grâce à la loyauté d'un amiral anglais, et cet autre exil forcé qui, quarante ans plus tard, le poussait vers la même île, perdu et ruiné par la trahison de Stapford ! Méhémet-Ali lui accorda généreusement l'hospitalité, et, après l'avoir gardé assez longtemps pour le connaître et l'apprécier, il le renvoya sur un vaisseau anglais à Saint-Jean-d'Acre, avec une lettre pour Djeddar. Il y défendait la conduite de l'émir, et intimait en quelque sorte au pacha l'ordre de lui rendre le commandement de la montagne. Il pensait déjà à étendre un jour sa domination sur ces contrées, et à s'y ménager un auxiliaire que le double lien de l'intérêt et de la reconnaissance attacherait à sa cause. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions ; mais ce même jour la fidélité au pacha d'Egypte devait être l'occasion ou le prétexte de la perte de l'émir.

Djedzar-Pacha eut égard à la recommandation de Méhémet-Ali, et l'émir prit de nouveau la direction des affaires. Il y déploya tant d'habileté et de prudence, que les passions se calmèrent, et une paix profonde régna dans la montagne. Les dissensions perpétuelles qui la divisent et les luttes qui l'ensanglantent encore, sont une preuve des difficultés particulières que présente l'administration d'un pays où les âges et

les révolutions ont accumulé une telle variété de races non moins opposées que les cultes et les intérêts. Le pacha mourut bientôt, et il fut remplacé par Soleiman, homme d'un caractère modéré, qui contribua, de son côté, à maintenir la concorde et la tranquillité parmi les populations du Liban.

Le fils que l'émir avait laissé en otage près de Djezzar-Pacha lui fut rendu, et comme sa famille s'était augmentée, il entreprit alors les grands travaux qui firent de Beit-Eddin une résidence digne d'un prince. Des palais furent construits pour lui, pour ses fils et ses petits-neveux. L'architecture en était élégante; et comme dans ces lieux naturellement arides et calcinés plusieurs mois par un soleil ardent, l'eau est la première cause de la fraîcheur et de la fécondité de la terre, de l'agrément et de la santé pour un peuple habitué au fréquent usage des bains, il fit venir de Barouk, distant de six heures, des eaux abondantes et limpides. Elles étaient amenées par des canaux et par des aqueducs passant sur des terrains qu'il avait antérieurement achetés pour éviter toute contestation. Plus tard, ceux qui avaient critiqué ces dépenses en reconnurent l'utilité, lorsqu'ils virent des terres incultes se changer en jardins et des vignobles productifs remplacer des ravins rocailleux, au moyen des terres qu'y apporte l'activité infatigable des habitants. Il n'y avait alors aucun de ces moulins si profitables à la petite ville de Deir-el-Qamar, et le commerce de la soie s'accrut considérablement avec le nombre des mûriers, qu'on put arroser.

Mais il restait toujours dans la personne de ses deux cousins Hussein et Saaded-Eddin, fils de l'émir Youssouf, un ferment de trouble et de révolte. Ces jeunes émirs remuèrent,

et Béchir les ayant fait arrêter, on leur creva les yeux. Voilà un des actes de cruauté qu'on lui reproche avec raison. Cependant, à cette époque, une coutume aussi barbare d'annuler la valeur politique d'un rival ou d'un prétendant n'excitait point dans cette partie de l'Orient l'horreur qu'elle y inspirerait aujourd'hui que les principes plus humains de la civilisation occidentale la pénètrent et la réforment. C'était un genre de supplice commun chez les empereurs de Byzance, encore en vigueur en Perse, et jugé comme moins inhumain que la peine de mort. Sans doute l'émir pensait alors, en l'infligeant, faire preuve d'indulgence. Il fut encore plus sévère à l'égard de Georges Bez, leur tuteur, et plus coupable qu'eux selon les apparences : il le condamna à mort. La réputation a nécessairement à souffrir des inconvénients d'un régime où le pouvoir exécutif est avec les autres pouvoirs concentré dans les mêmes mains. La sentence qui, émanant ailleurs d'un tribunal spécial et indépendant, serait respectée, ne peut manquer, dans ce cas, d'être suspectée, attaquée, et même flétrie. Durant toute la suite de son gouvernement, l'émir se montre à nous dans cette position défavorable ; et voilà pourquoi quelques uns le représentent comme une sorte de petit tyran, dressant des listes de proscription et faisant autour de lui le désert (1). Cependant, soyons justes, l'imperfection du système n'est-elle pas encore plus attaquable que l'homme ?

Cette autorité absolue, exempte de contrôle, et disposant

(1) *Correspondance d'Orient*, par Michaud et Poujoulat, tom. VII, p. 352.

à son gré de la vie des hommes, a été, jusqu'à ces années dernières, la cause principale des excès qui ont terni toutes les réputations de l'Orient. Une si grande distance séparait les pachas et tous les administrateurs turcs du reste des administrés, qu'ils les regardaient comme des êtres inférieurs, livrés au caprice de leur oppression. Le gouvernement central n'ayant point encore puisé dans ses rapports avec l'Europe ces notions d'humanité qui ont heureusement modifié son esprit, et qui le forment aux premiers principes de la justice chrétienne, il ne pouvait étendre sur ses délégués une juridiction salutaire ; alors la vapeur n'avait point établi entre les extrémités de ce vaste empire les correspondances rapides qui arrivent aujourd'hui à la capitale périodiquement et avec régularité ; la presse politique n'existait point pour dénoncer les abus, et le souverain, qui aurait voulu connaître la vérité, était circonvenu par une foule vénale de courtisans qui le trompaient, et le laissaient dans une ignorance invincible. Ajoutez à cela l'enivrement qu'excite la jouissance de l'autorité, surtout lorsqu'elle vient comme fortuitement et qu'elle a été vivement disputée, et vous comprendrez mieux comment l'émir put être entraîné sur une pente aussi glissante. C'est à cette occasion qu'un de nos missionnaires, français et lazariste, fit un bel usage du ministère apostolique, qui, pour ces contrées, comme pour le reste du monde, est un ministère de civilisation et de charité. Révolté de la sévérité extrême de l'émir, il osa la lui reprocher ; et comme ses remontrances étaient inutiles, il cessa de remplir auprès de sa personne les fonctions spirituelles de directeur, dans la crainte que les peuples ne rejetassent sur la religion des fautes qu'elle réprouvait.....

Un collecteur d'impôts et de dîmes, envoyé par le pacha de Damas, ayant pénétré dans un des villages dépendant de l'émir, maltraita les habitants et les accabla d'avanies. L'émir s'en plaignit à Abd'Allah-Pacha, qui demanda des réparations au pacha de Damas. Comme celui-ci différerait à les accorder, Abd'Allah, qui aspirait au gouvernement général de la Syrie, résolut de l'y contraindre par les armes, et engagea dans cette guerre le prince du Liban. 10,000 hommes sous sa conduite se dirigèrent sur Damas. Abd'Allah avait surpris la bonne foi du prince Béchir, en supposant un firman venu de Constantinople, qui déclarait le pacha de Damas déchu de son poste et de son rang. Sans cette supercherie, le chef chrétien de la montagne n'eût point cédé sans doute à des suggestions imprudentes, qui tendaient à le mettre en guerre ouverte contre la Porte elle-même. En effet, le pacha de Damas avait su conserver son crédit près des membres du divan impérial, qui, dans ces temps, disposaient de toutes les places de l'empire; il avait su leur prouver son innocence, et le firman qui le maintenait dans son pachalik, arriva lorsque les Maronites étaient prêts de commencer le siège de la place. La position était donc très fausse; l'émir reconnaissait qu'il avait été joué par Abd'Allah, et que le sultan, en lui retirant son pachalik, l'enveloppait dans cette disgrâce. Abd'Allah, qui se croyait la force de résister, se mit ouvertement en état de révolte, et il s'enferma dans Saint-Jean-d'Acro, que la nature a pris plaisir à fortifier. Il y défia les forces de terre et de mer de l'empire. On n'avait point encore mis à l'essai les principes de la tactique européenne, et les troupes de la Porte étaient si mal organisées, qu'elles assiégèrent inutilement la place pendant

pendant neuf mois, et firent des pertes considérables. Le prince aima mieux se démettre du commandement, et abandonner la montagne que d'être entraîné par Abd'Allah dans un acte de félonie qui répugnait à son honneur et à sa conscience. Comme, d'un autre côté, le gouvernement de Beyrout lui refusait l'entrée de son territoire, il tourna une autre fois ses pensées vers l'Egypte, et à la faveur d'un navire marchand français, il parvint à se réfugier près de Mehémet-Ali.

Méhémet-Ali accueillit l'émir Béchir, et l'hospitalité fut aussi généreuse que vingt années plus tôt. Ce pacha, avec la persistance et l'habileté qui distinguent sa nature peu commune, pensait toujours à la Syrie et ne laissait passer aucune occasion d'y étendre son influence. Il usa de son crédit près du sultan pour négocier le pardon d'Abd'Allah et de l'émir. La Porte, embarrassée dans la guerre de Morée, ne voulut point pousser à bout le maître d'une de ses places les plus fortes, et qui aurait pu la livrer aux insurgés. Abd'Allah fut seulement condamné à payer les frais de la guerre.

En même temps, l'émir revenait à sa résidence de Beit-Ed-din, où il était reçu par toute la population avec des marques non équivoques d'allégresse et d'attachement....

Distrain de l'étude par les affaires et par les hasards de sa vie, l'émir ne laisse pas d'avoir un esprit cultivé. Ses connaissances, à la vérité, ne dépassent point le cercle de la langue et de la littérature arabes, mais cette branche principale de science orientale, suffisante pour occuper un érudit, lui est familière, qualité trop rare chez les chrétiens, qui se bornent d'ordinaire aux notions de la langue liturgique et vulgaire, abandonnant comme le domaine privé des musul-

mans tout ce qui tient à l'histoire, à la jurisprudence et à la poésie. Il est vrai que précédemment l'intolérance de l'islamisme interdisait à la classe chrétienne l'accès de ces études qu'on regardait comme le seuil du sanctuaire réservé aux croyants. Il y a peu d'années que les jeunes chrétiens osent ouvertement approfondir la langue qu'on disait consacrée par le Coran ; et comme, après la conquête, les musulmans étaient restés les seuls possesseurs des traditions littéraires, ils se transmettaient exclusivement et avec jalousie ce dépôt, sans vouloir le communiquer aux yeux et aux mains profanes. La condescendance qu'ils témoignent en cela aujourd'hui est moins due à la mitigation de leur rigorisme qu'à l'heureuse réaction qu'opère sur l'Orient la culture toujours croissante des langues orientales en Europe. Les nombreuses éditions du Coran et de ses traductions, les publications des historiens et des poètes les plus renommés de l'Arabie, de la Turquie et de la Perse, que leur envoient, depuis le commencement de ce siècle, les presses de Paris, de Londres, de Vienne et de Leipsik, ont prouvé aux hommes instruits que l'Occident avait dérobé leurs secrets, et que ses doctes professeurs possèdent mieux que les ulémas et les *muderris* (maître qui donne des leçons) les connaissances de leur antiquité classique. On a su encore que l'esprit investigateur des Francs et leur goût pour la science les avaient portés à recueillir, au prix d'énormes sacrifices, tous les manuscrits qui manquent même aujourd'hui dans les bibliothèques les mieux fournies de mosquées. Comment aurait-on pu afficher ensuite l'ignorante prétention de refuser la communication d'une science plus complète chez les chrétiens que chez les musulmans, et qui a été conquise sur ceux-ci, malgré eux et comme à leur insu ? On ne com-

prend donc pas comment la police de Constantinople a renouvelé et maintient sévèrement la mesure ridicule qui prohibe aux chrétiens l'achat des manuscrits ou des livres musulmans dans les boutiques des bazars. Si c'est une concession faite aux préjugés de ceux qui regardent notre contact, en ce cas, comme une souillure, n'a-t-on pas tort d'autoriser publiquement cette sottise, injurieuse pour nous, nuisible au développement intellectuel, et attentatoire à la première des libertés? La vérité ne craint pas la lumière du grand jour; elle se place au contraire sur le chandelier, elle est perchée sur les toits, et le bon sens du peuple musulman finira peut-être par prendre plus vite en déliance un culte qu'une intolérance préventive a surtout maintenu, et qui a peur de se laisser connaître et approfondir.

Mais revenons à l'émir, qui, dans les loisirs de sa résidence de Beit-Eddin, n'est plus le chef aux mœurs rudes et militaires, mais le maître reconnu par tous les chefs, et tenant au milieu d'eux une cour de justice avec un certain air de royauté. Il se déclarait l'ami et le protecteur des lettres, et des poètes chantaient sa gloire sur tous les tons, et vivaient des dons de sa munificence. Il songea aussi à améliorer l'état de l'instruction, totalement négligée pendant les troubles des guerres civiles, et il ouvrit à ses frais plusieurs écoles spécialement destinées au clergé. Cet acte contribua à lui concilier l'affection de tous les ecclésiastiques et du patriarche, avec qui il se trouvait déjà d'accord pour le but politique. L'un et l'autre avaient un égal intérêt à désirer l'extinction de l'anarchie féodale qui divisait en plusieurs factions la montagne : le premier, afin d'arriver à l'unité de juridiction administrative, et le second, à l'unité d'administration ecclésiastique.

Comme le pacha d'Egypte, après avoir établi sa domination sur la Syrie, tendait aussi à tout soumettre à son régime administratif, il y eut nécessairement division d'intérêts entre lui et l'émir ; cependant celui-ci était trop habile pour ne pas dissimuler sa pensée. Les obligations contractées envers le vice-roi dans ses deux exils lui faisaient un devoir de ménager cet allié puissant, dont la fortune toujours croissante menaçait l'autorité du sultan, son suzerain.

Il est certain cependant que l'émir ne se livra pas tout entier à Méhémet-Ali, dont la fortune ne semblait lui inspirer qu'une demi confiance. D'ailleurs, il ne s'était point soustrait au commandement du gouverneur turc pour s'en imposer un autre, égyptien et plus exigeant peut-être. Son but et son espoir étaient de se créer une principauté indépendante, d'être un allié fidèle et dévoué au besoin, mais non point un sujet oppressé ou régi arbitrairement. La suprématie de la Porte n'étant plus qu'un vain nom, il se crut engagé envers celui qui l'exerçait en réalité, et voilà pourquoi il prêta si complaisamment à Ibrahim-Pacha l'appui de son influence, pour ouvrir à son armée d'invasion les portes des principales villes de la Syrie. Mais à mesure qu'il vit le système égyptien s'affermir dans le pays et attaquer les franchises de la montagne, il se tint à l'écart, se renfermant dans le cercle d'une politique plus circonspecte et d'une discrétion longtemps impénétrable pour le vice-roi.

Le monopole commercial que le nouveau maître de la Syrie cherchait à y établir, comme en Egypte, fit craindre aux habitants qu'ils ne partageassent le triste sort des Fellahs. C'est ce qui détermina, avec le règlement d'une conscription militaire, les soulèvements d'Akkar, de Latakié, et un mécon-

tentement général qu'une politique européenne sut exploiter à son profit. Les Anglais étaient fort intéressés à prévenir une mesure qui fermerait un aussi large débouché à leurs produits : de là leur opposition à Méhémet-Ali et à l'émir, qu'ils croyaient à tort attaché aveuglément et sans restriction à sa cause. C'est de ce moment que leurs agents politiques, dont quelques uns jouaient et jouent encore le rôle secondaire de prédicants, se sont répandus dans la montagne, et cherchèrent à entraîner dans le protestantisme la population chrétienne. Mais les catholiques firent un accueil très peu gracieux aux méthodistes, et les bibles que ceux-ci leur distribuaient au lieu de sermons, faute de savoir suffisamment la langue, furent brûlées en place publique. Les schismatiques grecs ou syriens ne se montrèrent pas plus favorables à la nouvelle doctrine, qui fut appelée la *religion anglaise*, nom que, du reste, le protestantisme porté dans l'intérieur de l'Anatolie et de la Perse. On ne pardonna ni aux uns ni aux autres leur persévérance et leur obstination ; et alors, quel triste parti prit cette même politique, plus adroite là qu'honnête ? Ce fut de se venger, en réveillant contre la population chrétienne les vieilles haines des sectes antichrétiennes, telles que les metoualis, les ansariés et les druses. Depuis ce jour, la montagne a été en proie à des discordes civiles qui la désolent encore, sans qu'on puisse prévoir le terme des incendies et des massacres.....

Il n'est point inutile de remarquer que la déposition du prince Béchir cachait sous des dehors politiques une arrière-pensée religieuse : on espérait renverser par là le catholicisme, et détruire du même coup l'influence séculaire de la France dont il est le principe et le fondement. Ce ne fut pas une des scènes les moins curieuses de la comédie diplomatique don-

née en 1840 à l'Europe, que la coalition de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, travaillant chacune à recueillir la part d'un héritage que toutes convoitaient avec une jalousie égale. La Russie, exploitant les antipathies protestantes de l'Angleterre et de la Prusse, qu'elle sait être très innocentes dans cette partie de l'Orient, les poussait sous main à faire une niche au catholicisme. Le succès dut dépasser ses espérances, lorsqu'elle vit le luthéranisme prussien transiger si docilement avec l'anglicanisme, et aller jusqu'à l'abdication de sa suprématie particulière dans l'institution du consul mitré de Jérusalem, chargé d'administrer, moyennant 12,000 livres sterling, un troupeau qui n'existait pas et qui est encore à naître. L'Autriche, quoique catholique, leur prêtait la main, se flattant de réaliser enfin la douce chimère de sa politique orientale. Au fond, la plus habile des quatre était la Russie, qui voulait profiter de l'occasion pour rattacher, par de nouveaux liens, à son schisme les Grecs, les Syriens et les Arméniens schismatiques. Ce qu'il y eut de sévèrement fâcheux, ce furent les conséquences de cette ligue anticatholique. L'Angleterre s'appuya sur la population druse à défaut de protestants, trompée par des rapports intéressés à la représenter comme naturellement droite, et disposée à être amenée à la foi dite évangélique ; ses agents diplomatiques, unis aux missionnaires méthodistes, s'engagèrent ainsi dans la voie où chaque pas a laissé une empreinte de sang. Terrible responsabilité qui ne pèse plus seulement sur la tête de quelques hommes, mais qui remonte jusqu'au gouvernement dont ils se disent les mandataires !

L'émir, transporté à Constantinople, fut d'abord traité avec

certaines égards. Par une singulière coïncidence, la paix sembla quitter avec lui la montagne, tellement que le gouvernement turc a pu soupçonner l'émir d'en être le secret agitateur. La Porte est confirmée dans ce soupçon par le parti très nombreux qui le redemande, et qui indique son retour comme devant être aussi celui de la tranquillité et de l'ordre : aussi lui et les siens ont-ils vu augmenter, dans une progression toujours croissante, les privations et les rigueurs de l'exil.

Lorsque le prince quitta la Syrie, on le dit emportant de riches trésors. La chose était cependant peu vraisemblable, les revers périodiques de sa vie ne lui ont guère permis de conserver des épargnes ; et d'ailleurs, s'il avait su accroître ses ressources pendant la dernière époque de son gouvernement, le train de sa cour de Beit-Eddin, les embellissements dispendieux de ses palais, un penchant naturel à la libéralité, vertu orientale qui dégénère le plus souvent en ostentation, justifieraient suffisamment de l'emploi presque total de ses revenus. D'ailleurs, il était surpris par les événements de 1840, dont la gravité et la succession rapide ne lui pouvaient laisser le loisir d'amasser. Habitué par le passé à d'heureuses compensations après ses disgrâces, ne lui était-il pas naturel de croire à une prompte réconciliation de la fortune ? Et alors, comment aurait-il eu les prévoyances d'un départ qui semble aujourd'hui définitif ? Des personnes bien informées de l'état de ses ressources nous ont assuré qu'il n'avait que 250,000 fr. d'argent comptant au moment où il s'embarqua. Seul il aurait pu assurément vivre avec cette somme ; mais sa nombreuse famille, et les autres personnes attachées à son service, s'élevaient à 80 ; et il a fallu, depuis 1840, pourvoir à leur nour-

riture et à leur entretien. Le gouvernement turc ne lui a pas même fait l'aumône d'une maison, ce qu'il accorde à tous ses hôtes de distinction, sans doute parce qu'il partage l'opinion assez accréditée de la grande richesse de l'émir. Nous l'avons vu vivant à l'extrémité d'un des faubourgs solitaires de Constantinople, dans une maison à demi ruinée, avec toute sa suite entassée autour de lui. Quelques jours auparavant, la femme qu'il a épousée en secondes noces, esclave circassienne, convertie ensuite au catholicisme, avait été contrainte de vendre à un joaillier arménien une partie de ses diamants pour le prix de 10,000 fr. Il s'érigerait cependant à la politique entre-metteuse qui l'a livré, de prendre des garanties pour lui assurer au moins sa subsistance. Son grand âge laisse à conjecturer que cette charge serait de peu de durée, et l'humanité prescrit cette mesure que conseille la justice.

Mais la Providence semble avoir réduit le prince à cette extrémité pour laisser briller une vertu rare dans ce siècle, et qui vengera sa mémoire de tous les doutes jetés sur la sincérité de sa foi religieuse. Presque tous ceux qui ont parlé de lui le représentent comme un favori de la fortune, montant par toutes les voies au faite des honneurs, changeant en quelque sorte de symbole avec les circonstances, et ne se déclarant chrétien, puis catholique, qu'au moment où il voit l'utilité politique de cette profession religieuse. Nous avons justifié de cette imputation l'émir, né au sein de l'unique Eglise, et inviolablement attaché à ses croyances. Les esprits que le doute a tristement égarés à travers le vide des théories panthéistes ou humanitaires, peuvent supposer que dans une contrée où plusieurs cultes vivent agglomérés et presque rivaux, la do-

mination sera le prix de concessions faites à chaque symbole. Si ce machiavélisme spirituel est possible dans les sociétés où la perversité a atteint, comme la vertu, ses dernières limites, l'Orient, où le-mal, ainsi que le bien, n'est point aussi extrême, n'offre pas les mêmes scandales; la foi y a conservé une sève primitive; elle est toujours le premier besoin de l'intelligence et du cœur, et celui qui paraîtrait en manquer ou se jouer de sa sainteté n'arriverait jamais à coup sûr au commandement (1).

Non, l'émir Béchir a été dès sa naissance membre de l'Eglise dans laquelle étaient entrés librement plusieurs de ses ancêtres, et il n'en est point sorti. Si à certaines époques de

(1) Dans un article publié récemment par la *Revue des deux mondes* (*), et intitulé *Lady Esther Stanhope*, M. Philarète Chasles répète les accusations banales portées contre la foi religieuse de l'émir. Il se donnait, » dit-il, pour druse aux druses et pour chrétien aux chrétiens. » Un écrivain aussi judicieux n'aurait pas dû, sur ce point, s'en rapporter aux radoterics d'une vieille fille, raffolant d'orgueil, jalouse de la puissance de l'émir, qui gênait ses prétentions de reine du désert, et très opposée aux Maronites, dont le bon sens catholique restait incrédule à ses hallucinations protestantes sur la venue prochaine du Messie, pour qui elle nourrissait, dans son écurie, la merveilleuse cavale au dos arqué en forme de selle. La nièce de Pitt, mourante de consommation et de misère dans son palais, ou mieux dans son antre du Djihoun, et y jouant encore le triste rôle de devineresse ou de sorcière, ne peut guère faire autorité, quand elle veut juger un homme si supérieur à elle, et qui la traita toujours avec les sentiments de pitié qu'inspire un être faible et tombé en démente. Alors pourquoi écrire, sur son témoignage : « C'é- » fait un monstre et un homme habile, que cet émir dont on a fait tant » de bruit en Europe ! » Près de tous ceux qui connaissent l'Orient, n'est-ce pas compromettre sa réputation de critique ?

(*) 1 septembre 1845, p. 901-916.

sa vie, troublée par l'agitation des guerres et par l'ambition, il n'a pas paru aussi diligent observateur de ses devoirs que dans la vieillesse et l'infortune, qui de nous n'a eu dans son passé aucun moment d'oubli ou de négligence pour lui jeter la première pierre? Toujours est-il que cette même religion divine est présentement son soutien et sa consolation. C'est dans sa pratique simple et exacte qu'il puise la force nécessaire pour soulever le lourd fardeau des humiliations et des souffrances. Où trouver ailleurs le secret de supporter les privations après une longue vie opulente, les loisirs d'une inaction forcée, après tant d'années si actives, la trahison ou la négligence des amis, après avoir été entouré d'une cour de partisans dévoués et adulateurs? Le souvenir des fautes politiques qu'il aurait pu éviter, et le spectacle de révolutions auxquelles on ne le laisse pas remédier, enlèveraient à sa vieillesse l'énergie qui lui reste, s'il ne la réparait dans la prière, et si, en s'humiliant sous la main qui le frappe, il ne goûtait les douceurs inconnues de la résignation pénitente.

Sa maison, telle que nous l'avons vue, était celle d'un vieux patriarche dans les souffrances et l'attente de l'exil. La nudité et le désordre de l'ameublement, bagage d'une tente qu'on espère lever le lendemain, la joie innocente des petits enfants n'ayant point encore l'intelligence du coup qui les atteint, le désœuvrement et l'air abattu des serviteurs fidèles dans l'infortune, et au milieu de tous ces visages jeunes et vieux, la figure plus vieille et imposante de l'émir, siégeant sur un simple fauteuil avec la dignité d'un chef habitué à donner des audiences; voilà le touchant tableau offert à celui qui a pénétré dans l'asile de cette grandeur déchue. On sen-

tait que là s'abritait une misère peu commune ; mais au calme de tous on devinait la présence et l'intervention du sentiment religieux pour les soutenir et les consoler. En effet, l'émir garde près de lui un aumônier ecclésiastique très digne, ancien élève de la propagande romaine, et ayant voué son ministère et toute son existence au prince et à sa famille. Chaque jour le saint sacrifice est célébré dans sa chambre qui sert de chapelle, et chacun vient au pied de l'autel renouveler ses forces pour les épreuves de la journée. La barbe et les longues moustaches blanches de l'émir relèvent la gravité naturelle de sa physionomie qu'animent ses yeux abrités aussi par de longs sourcils blancs. Ses manières sont grandes et polies, et il paraît profondément sensible à l'intérêt de ceux qui le visitent dans son délaissement. Ses questions ou ses réponses, toujours faites en arabe, sont lentes, précises et posées avec la réserve d'un homme qui se sent continuellement épié. Quelquefois, au lieu de la parole attendue, il ne s'échappe de sa bouche que la fumée aspirée de la grande pipe qu'il ne quitte point. Cet accessoire de la politesse orientale n'est pas dépourvu d'utilité, surtout dans les visites d'étiquette ou diplomatiques ; il sert de contenance, de distraction, et il garantit de beaucoup de mots indiscrets, les lèvres occupées à presser son ambre précieux. Au lieu de s'étendre dans de longues explications, l'émir se contente souvent de citer un vers de ses poètes ou un proverbe plein de finesse. C'est ainsi, par exemple, que quelqu'un lui disant que la presse française s'occupait de plaider les droits de la montagne, il répondit par ce proverbe arabe dont l'allusion sera mieux conservée sous la forme italienne, langue dans laquelle il fut ensuite

traduit par l'un des siens : *Il gallo canta, ma non fa l'alba...*

Le 7 juin dernier, on est venu signifier à l'émir que le gouvernement le reléguait au fond d'une province de l'Anatolie, à *Verancheher*, dans le Sandjak de Boli. Le nom de ce lieu retiré et sauvage, qui signifie la *ville ruinée*, convient du moins à la position de celui qui n'est plus qu'une ruine respectable du passé. Sans qu'on lui laissât le temps des préparatifs qu'exige un voyage de cette nature, il a été jeté avec toute sa famille, sur une sandale, espèce de petit bâtiment informe, qui l'a transporté sur la mer Noire, jusqu'à l'ancienne ville d'Héraclée. La saison diminuait, il est vrai, la chance des périls à courir dans cette traversée, que les vents périodiques du nord rendent d'ailleurs longue et fatigante. Mais, si le pauvre prince était tombé, au milieu de la capitale et sous le regard direct du gouvernement, en un état déjà si digne de pitié, que sera-ce dans un lieu lointain, dénué des ressources de la vie, et où il ne trouvera pas même ces sympathies, dernières consolations du malheureux ? Était-il réellement coupable de quelque conspiration secrète ? on devait, dans un moment où les traditions du régime arbitraire semblent être répudiées par les hommes intelligents de la nation, lui faire son procès, prouver sa culpabilité et appliquer les lois. Le ministère Riza aurait alors échappé à la faute et au reproche de ce redoublement d'inutile sévérité.

On a dit que l'émir Medjid, fils de l'émir Quassem, et l'émir Quaïd, fils de l'émir Haïl, avaient été exceptés de ce second bannissement, à la condition toutefois d'imiter l'exemple de leur oncle Emin. Nous ne pouvons croire à ces tentatives d'un fanatisme incompatible avec les tendances progressives

du gouvernement actuel. Il serait incompréhensible qu'au moment où l'on s'engage à laisser librement sortir de l'islamisme les chrétiens à qui il avait été imposé, l'on recourût d'un autre côté aux séductions ou aux menaces pour y attirer des enfants qui n'ont pas la raison pour le connaître. Lorsque le vieil émir connut la position critique de ses petits-fils, il les appela et leur dit : « Quoi ! mes enfants, vous aller renoncer » à l'Evangile pour des biens et des honneurs que peut-être » vous n'obtiendrez pas ? Vous voulez rouvrir dans mon cœur » la blessure qui saigne encore au souvenir de l'acte de mon » aîné ? Epargnez-moi ce nouveau coup, et à vous cette honte : » fortune, renommée, plaisirs, tout cela est périssable comme » le monde qui les donne ; mieux vaut mille fois la crainte de » Dieu qui dispose seul de l'avenir et de la puissance prêtée » par lui aux grands. Mieux vaut mille fois encore pour moi » que ma postérité soit déchue de son héritage que d'avoir » pour successeur un renégat ! » Les deux jeunes émirs, touchés et convaincus par ces graves paroles, ont répondu qu'ils resteraient attachés à sa foi comme à sa fortune. Le nombre des personnes qui l'ont suivi à Verancher s'élève à cinquante-six, dont neuf émirs, huit femmes et trente-neuf domestiques, sans compter le vertueux prêtre Stephan Hébéich qui s'est dévoué tout entier à cette cause patriotique et religieuse. Le bruit a couru que plusieurs de ces princes avaient été assaillis et massacrés par l'une des bandes de brigands qui parcourent l'intérieur de l'Anatolie ; mais le gouvernement a fait démentir officiellement la nouvelle.

Nous ne sommes ni l'apologiste ni l'avocat de l'émir ; nous avons simplement raconté les détails connus de sa vie, cher-

chant à nous abstenir des jugements d'une critique passionnée et des éloges outrés de la flatterie. Le mélange de succès et de revers qui remplit sa carrière politique, le contraste de guerres turbulentes et de plusieurs périodes d'une administration pacifique, des actes de modération ternis par d'autres d'une vengeance excessive, une finesse extrême, dupe souvent de ses artifices, et une énergie féconde en ressources, qui tout à coup lui manque au moment où il convenait d'en user, une résignation extérieurement complète à son malheur, et néanmoins insuffisante pour être jugée tout à fait innocente d'intrigues, tels sont les traits principaux et les contrastes de ce portrait. La coalition de 1840, ne l'appréciant point à sa valeur, l'a mis de côté comme l'acteur qui a fini son rôle ou comme un vieillard usé par les ans. Depuis elle a eu plus d'une occasion de comprendre que le remplacer n'est pas une œuvre si simple, et qu'il est plus facile d'abattre que de réédifier. On ne peut imposer arbitrairement ses opinions et sa volonté à tout un peuple, ni surtout attaquer sa conscience et sa foi, sans encourir des réactions violentes. L'incapacité des chefs substitués à l'émir a fait mieux ressortir son mérite personnel, et les hommes que la prospérité lui aliéna, l'infortune les rapproche. Plus d'une âme qui avait convoité son renversement souhaite aujourd'hui son retour, et la grandeur du mal croissant porte à penser qu'il en est le remède. Les regrets et les desirs ont rendu nationale sa cause; et pour légitimer ses droits, quelques uns vont jusqu'à ériger la maison de l'émir en dynastie consacrée par un règne de plusieurs siècles: opinion exaltée, qui n'a d'autre fondement que l'imagination louangeuse des poètes arabes. Ailleurs, nous

avons vu que l'émir ne tenait point le pouvoir directement de son père, et qu'il y parvint par l'effet de sa propre habileté, aidée de la fortune. Son mérite, plus encore que sa naissance, l'éleva au poste suprême. C'est donc moins ce dernier motif que l'autre qui devait être allégué en sa faveur.

La Porte aurait dû tenir compte de l'expression de cette volonté générale, déclarant à plusieurs reprises que l'ordre et le repos des populations n'étaient possibles qu'avec le rétablissement de l'émir. Les derniers événements ne l'ont que trop prouvé. Le gouvernement ture, qui tend à la centralisation administrative, ne se soucie pas d'un chef trop absolu et presque indépendant. Quelques uns vont jusqu'à lui prêter le plan de favoriser les efforts coupables des druses dans le but de détruire la nationalité maronite, expédient indigne d'un pouvoir loyal et humain, et dont nous aimons à douter, jusqu'à preuve patente, comme d'un fait contredit par les mesures équitables qui améliorent la condition d'autres populations chrétiennes de l'empire. D'autres voudraient l'absoudre, en disant qu'il suit les suggestions d'une politique étrangère. Mais alors, que penser de cette politique chrétienne, agissant contre les chrétiens; alliée actuelle de la France, et secondant néanmoins les ennemis du peuple qui jouit de notre alliance et de notre protection? Au moment où elle suit chez elle une voie libérale et tolérante, comment peut-elle descendre jusqu'à épouser, en un coin de l'Orient, les intérêts de quelques hommes froissés dans leur amour-propre de propagandistes?

Tout le monde sait que des envoyés du méthodisme vinrent

essayer en Syrie, vers 1850, un prosélytisme dont nous, amis de la liberté de conscience, ne contestons pas le droit, lorsqu'il est exercé avec loyauté et selon les règles de la charité vraiment évangélique. Les Maronites, comme tous les catholiques orientaux, tiennent fortement à la foi, et jugeant celle de ces messieurs fausse et dangereuse, ils les éconduisirent avec des procédés dont nous ne prétendons pas justifier ici ce qu'ils avaient de messéant et d'impoli. Les catholiques doivent toujours opposer à leurs ennemis le calme et la modération que donne à la conscience la possession de la vérité. Cette force digne et paisible est le gage le plus assuré du triomphe. Les colporteurs gentlemen, chassés des villes et des villages, et rebutés d'un prosélytisme aussi ingrat que dispendieux, dont les rares succès obtenus chez les Grecs ou chez les Syriens dissidents, n'aboutissaient bientôt qu'à des déceptions dérisoires, se retournèrent vers les druses. L'état demi idolâtre de cette secte, l'ignorance de ses chefs, ses jalousies et ses rancunes contre les chrétiens, la possibilité de les attirer à un christianisme présenté sous la forme d'un déisme vague et sentimental, tels étaient les principaux motifs qui les engagèrent à tenter ce nouveau genre de propagande. Les druses, dont la doctrine mystérieuse et insaisissable se prête à tous les accommodements, les entretenirent dans le faux espoir d'un changement religieux. Ils étaient largement récompensés de ces avances hypocrites par la fondation d'écoles établies avec les libéralités de la Société biblique, et surtout par les bénéfices d'une protection que les agents anglais leur accordèrent tacitement d'abord, puis bientôt ostensiblement. C'est là surtout que MM. les ministres protestants ont su allier avec

adresse à leurs attributs spirituels d'autres fonctions assez profanes. Ils parurent moins travailler pour la foi que pour la politique, comme il est aisé de le voir dans la correspondance qui dévoile tous leurs plans (1). La jalousie qu'excite la moindre influence française, et le desir d'en créer une autre, aussi toute religieuse, comme contre-poids, fit qu'on s'accrocha avec empressement au projet de convertir les druses. Les druses devinrent dès ce jour des pupilles qui furent confiés à la tutelle d'un homme, devenu depuis tristement célèbre. Nous avons nommé le colonel Rose, fils d'un agent de la Société biblique, et lui-même parent et ami des missionnaires protestants de la Montagne. Il entra tout naturellement dans leurs vues et s'en fit le complaisant exécuteur. Son antipathie d'anglican étouffant en lui les qualités qui relèvent ordinairement le caractère anglais, il a poursuivi son but, au mépris des premières lois de l'humanité. La presse européenne l'a représenté généralement comme l'agent provocateur des actes qui ont achevé de déshonorer la cause druse au mois de mai dernier. L'assassinat du père Carlo dans l'hospice d'Abeï, le sang de trente prêtres ou religieux égorgés sur les ruines de quinze monastères, sans parler des massacres et des pillages qui ont dévasté cent trente villages, voilà quelques uns des excès reprochés à ce consul général : la honte en retombera sur la politique qui le soutiendrait plus longtemps.

Pour faire diversion aux accusations universelles qui l'accablaient, le colonel Rose s'est défendu près de son gouverne-

(1) *Missionary herald*, années 1841-1844.

ment, en supposant dans la montagne la présence d'agents français occupés à soulever les maronites, comme si ceux-ci avaient besoin d'être excités à défendre leurs propriétés, leur honneur et leur foi ; et en se disant l'exécuteur des volontés de l'ambassadeur anglais de Constantinople, comme si la connivence de sir Stratford-Canning, non moins passionné contre le catholicisme, n'était pas plutôt une circonstance aggravante qu'une excuse. Il allègue encore l'apparition d'un drapeau tricolore chez je ne sais quelle bande de chrétiens ; comme si l'on pouvait faire un crime à la simplicité de ces malheureux, trahis et attaqués par tous, de chercher un abri sous le drapeau d'une nation amie et protectrice. D'ailleurs, qu'a de comparable ce grief à celui de l'introduction et de la distribution de toutes les armes et de munitions de guerre, frappées à l'empreinte assez dissonante de « Honni soit qui mal y pense !... »

La Porte, sentant son impuissance à réprimer seule le désordre, a pensé, avec plus d'adresse que de loyauté, à s'en dédommager par des bénéfices politiques. Nous avons vu alors la représentation de la fable de l'huître et des plaideurs. Le pouvoir central, qui vise constamment à étendre jusqu'aux extrémités de l'empire le réseau de l'uniformité administrative, a cru l'occasion propice pour passer son niveau sur cette province presque indépendante. La coalition de 1840 a été jouée complètement. Elle qui n'avait changé l'état de la montagne que pour l'améliorer, et qui lui garantissait la conservation de ses privilèges, assiste à toutes les scènes d'un drame qui aboutira à l'épuisement total des deux races mises aux prises l'une avec l'autre, et de guerre lasse, passant sous les

fourches caudines du *Tanzimât* (1). Le Liban deviendra un pachalik comme Bagdad ou Erzeroum. Qui en fera un reproche à la Porte ? Seraient-ce les puissances qui par leur opposition l'ont empêchée d'acquiescer aux sages propositions de la France ?...

(1) Nouvel ordre administratif.

LETTRE

D'ABD'ALLAH BOUSTANI

Evêque de Sida, de Sour, de Saint-Jean-d'Acre, de Nazareth la glorieuse et de tous les lieux, villages et villes depuis Beyrouth jusqu'à Jérusalem la noble, plaines et montagnes,

AU PÈRE AZAR.

A PARIS.

17 octobre 1846.

Nous savons, d'une manière positive, que vous vous trouvez depuis assez longtemps dans la ville de Paris, la protégée ; mais nous ignorons si vous y avez été bien accueilli et quelles y sont vos occupations. Nous espérons que Dieu attendrira les cœurs et les remplira de compassion pour vous.

Vous savez sans doute, et nous avons annoncé précédemment les amertumes nombreuses dont nous sommes chaque jour abreuvés ; résultat de la gêne, de la honte et de la pauvreté excessive dans laquelle se trouvent les chrétiens du

mont Liban, principalement dans le diocèse de Sida, de Beyrout, ainsi que dans le reste des lieux et contrées habités conjointement par les maronites et les druses.

Quoique vous ayez déjà fait un assez long séjour à Paris, votre présence en cette ville ne s'est pas encore manifestée à nous par le moindre résultat. Cela doit-il vous être imputé ? ou bien a-t-on refusé d'ajouter foi à vos paroles ? ou bien encore ne vous êtes-vous pas adressé aux personnes charitables et miséricordieuses ?

Nous vous annonçons présentement que la position des maronites ne s'est point améliorée ; qu'ils sont toujours livrés aux malheurs, aux chagrins, aux angoisses, à l'avilissement et à une extrême pauvreté. Il nous serait impossible de décrire tout ce que leur existence a de précaire, et le peu de sécurité où ils se trouvent maintenant. On vient de les placer sous la dépendance et la domination des druses, leurs ennemis : ces loups ravisseurs, dévastant le troupeau confié à leurs soins, mettent le comble à la misère générale, en exigeant le tribut de cinq années ; prétention tyrannique qui enflamme les cœurs d'une généreuse indignation, qui abat le courage des sages et qui remplit d'aversion les âmes fières et sensibles. En effet, qui pourrait voir de sang froid des barbares faire la loi à un peuple civilisé ? qui pourrait voir sans frémir les esclaves de Satan prétendre gouverner et protéger les fidèles ? et cela, après avoir, à trois reprises différentes, incendié et ravagé leurs habitations, répandu leur sang, corrompu leurs enfants, déshonoré leurs femmes et leurs filles, déchiré leurs saintes images, foulé aux pieds leurs croix et détruit leurs églises ; après les avoir dispersés dans les solitudes et les dé-

sertis, après les avoir accablés de tant de vexations que beaucoup d'entre eux sont morts de faim et froid !

Les calamités que les maronites ont eu à supporter de la part de leurs cruels ennemis ont dépassé toutes limites : et cependant ce sont là ces ennemis qui disent maintenant les protéger, les gouverner et veiller à tout ce qui les intéresse. Qui pourrait apprendre sans la plus vive indignation que des barbares sanguinaires tuent les justes, pillent les biens des veuves et des orphelins, font passer entre leurs mains toutes les richesses des maronites, recueillent en leur présence le fruit de leurs sueurs et de leur sang, consomment et dissipent des provisions destinées à soutenir leur vie ainsi que celle de leurs enfants ? Voilà les hommes qui viennent les gouverner dans ces temps malheureux.

Comment se peut-il donc faire que ceux qui nient l'existence de Dieu soient les pasteurs de son peuple ? Quoi ! les ennemis de la religion du Messie, ceux qui se moquent de cette sainte foi, qui desirèrent ardemment son entier anéantissement, qui, par ruse ou par force, entraînent un grand nombre de simples ou de faibles dans l'idolâtrie ; qui ne cessent pas de commettre des actions infâmes, telles que l'enlèvement des filles et des jeunes garçons, ce sont ceux-là qui gouvernent et qui dirigent le peuple du Messie !

Ceux à qui toutes les abominations sont permises, même l'inceste ; ceux dont les livres sacrés et les prophètes ne défendent point le pillage des biens du prochain ; ceux qui se considèrent comme les propriétaires du monde entier, regardant tous les peuples comme leurs serviteurs et leurs esclaves, ceux-là doivent-ils être chargés du soin d'assurer le repos et la li-

barté des maronites ? Non, certes : car ce serait rendre certaine leur destruction entière, et l'anéantissement même de leur nom.

D'où nous viendra donc le secours que nous avons droit d'attendre ? Où est le zèle des rois chrétiens pour nos intérêts ? où est la protection qu'ils accordent aux maronites ? où sont leur gloire, leur magnificence et la grandeur de leur puissance ? où est l'ardeur de leur religion ? où est l'appui qu'ils doivent aux opprimés ? Hélas ! où est aussi l'effet de nos prières pour eux ? A quoi nous ont servi les supplications journalières que nous avons adressées au Seigneur pour leur gloire et leur élévation ? N'ont-ils donc plus la crainte de Dieu ? Ont-ils perdu leur zèle magnanime pour les intérêts de la religion du Messie, puisqu'ils regardent avec indifférence ce qui se passe d'horrible entre nous et nos ennemis, ces monstres infernaux qui, semblables à des baleines, nous engloutissent tout vivants et anéantissent jusqu'à notre mémoire ? Sont-ce là les preuves et les signes de la protection des rois chrétiens envers les Maronites opprimés ? Encore une fois, où est leur zèle pour la foi du Messie ? où sont leurs efforts pour propager cette religion sainte et ramener au bercail les brebis égarées ? où trouverons-nous l'unanimité des chrétiens qui faisait leur force et leur gloire dans les siècles passés ? Qu'est devenue leur ferme croyance et cette persuasion antique qu'ils ne forment qu'un seul corps en Jésus-Christ, qu'ils n'ont qu'une seule communion et qu'un seul baptême ?

Ah ! nous les en conjurons, qu'ils nous considèrent comme un doigt de leurs pieds, comme une partie de leurs entrailles : ne sentent-ils pas nos douleurs ? n'entendent-ils pas nos

chant à nous abstenir des jugements d'une critique passionnée et des éloges outrés de la flatterie. Le mélange de succès et de revers qui remplit sa carrière politique, le contraste de guerres turbulentes et de plusieurs périodes d'une administration pacifique, des actes de modération ternis par d'autres d'une vengeance excessive, une finesse extrême, dupe souvent de ses artifices, et une énergie féconde en ressources, qui tout à coup lui manque au moment où il convenait d'en user, une résignation extérieurement complète à son malheur, et néanmoins insuffisante pour être jugée tout à fait innocente d'intrigues, tels sont les traits principaux et les contrastes de ce portrait. La coalition de 1840, ne l'appréciant point à sa valeur, l'a mis de côté comme l'acteur qui a fini son rôle ou comme un vieillard usé par les ans. Depuis elle a eu plus d'une occasion de comprendre que le remplacer n'est pas une œuvre si simple, et qu'il est plus facile d'abattre que de réédifier. On ne peut imposer arbitrairement ses opinions et sa volonté à tout un peuple, ni surtout attaquer sa conscience et sa foi, sans encourir des réactions violentes. L'incapacité des chefs substitués à l'émir a fait mieux ressortir son mérite personnel, et les hommes que la prospérité lui aliéna, l'infortune les rapproche. Plus d'une âme qui avait convoité son renversement souhaite aujourd'hui son retour, et la grandeur du mal croissant porte à penser qu'il en est le remède. Les regrets et les desirs ont rendu nationale sa cause; et pour légitimer ses droits, quelques uns vont jusqu'à ériger la maison de l'émir en dynastie consacrée par un règne de plusieurs siècles: opinion exaltée, qui n'a d'autre fondement que l'imagination louangeuse des poètes arabes. Ailleurs, nous

avons vu que l'émir ne tenait point le pouvoir directement de son père, et qu'il y parvint par l'effet de sa propre habileté, aidée de la fortune. Son mérite, plus encore que sa naissance, l'éleva au poste suprême. C'est donc moins ce dernier motif que l'autre qui devait être allégué en sa faveur.

La Porte aurait dû tenir compte de l'expression de cette volonté générale, déclarant à plusieurs reprises que l'ordre et le repos des populations n'étaient possibles qu'avec le rétablissement de l'émir. Les derniers événements ne l'ont que trop prouvé. Le gouvernement turc, qui tend à la centralisation administrative, ne se soucie pas d'un chef trop absolu et presque indépendant. Quelques uns vont jusqu'à lui prêter le plan de favoriser les efforts coupables des druses dans le but de détruire la nationalité maronite, expédient indigne d'un pouvoir loyal et humain, et dont nous aimons à douter, jusqu'à preuve patente, comme d'un fait contredit par les mesures équitables qui améliorent la condition d'autres populations chrétiennes de l'empire. D'autres voudraient l'absoudre, en disant qu'il suit les suggestions d'une politique étrangère. Mais alors, que penser de cette politique chrétienne, agissant contre les chrétiens; alliée actuelle de la France, et secondant néanmoins les ennemis du peuple qui jouit de notre alliance et de notre protection? Au moment où elle suit chez elle une voie libérale et tolérante, comment peut-elle descendre jusqu'à épouser, en un coin de l'Orient, les intérêts de quelques hommes froissés dans leur amour-propre de propagandistes?

Tout le monde sait que des envoyés du méthodisme vinrent

essayer en Syrie, vers 1850, un prosélytisme dont nous, amis de la liberté de conscience, ne contestons pas le droit, lorsqu'il est exercé avec loyauté et selon les règles de la charité vraiment évangélique. Les Maronites, comme tous les catholiques orientaux, tiennent fortement à la foi, et jugeant celle de ces messieurs fausse et dangereuse, ils les éconduisirent avec des procédés dont nous ne prétendons pas justifier ici ce qu'ils avaient de messéant et d'impoli. Les catholiques doivent toujours opposer à leurs ennemis le calme et la modération que donne à la conscience la possession de la vérité. Cette force digne et paisible est le gage le plus assuré du triomphe. Les colporteurs gentlemen, chassés des villes et des villages, et rebutés d'un prosélytisme aussi ingrat que dispendieux, dont les rares succès obtenus chez les Grecs ou chez les Syriens dissidents, n'aboutissaient bientôt qu'à des déceptions dérisoires, se retournèrent vers les druses. L'état demi idolâtre de cette secte, l'ignorance de ses chefs, ses jalousies et ses rancunes contre les chrétiens, la possibilité de les attirer à un christianisme présenté sous la forme d'un déisme vague et sentimental, tels étaient les principaux motifs qui les engagèrent à tenter ce nouveau genre de propagande. Les druses, dont la doctrine mystérieuse et insaisissable se prête à tous les accommodements, les entretenirent dans le faux espoir d'un changement religieux. Ils étaient largement récompensés de ces avances hypocrites par la fondation d'écoles établies avec les libéralités de la Société biblique, et surtout par les bénéfices d'une protection que les agents anglais leur accordèrent tacitement d'abord, puis bientôt ostensiblement. C'est là surtout que MM. les ministres protestants ont su allier avec

adresse à leurs attributs spirituels d'autres fonctions assez profanes. Ils parurent moins travailler pour la foi que pour la politique, comme il est aisé de le voir dans la correspondance qui dévoile tous leurs plans (1). La jalousie qu'excite la moindre influence française, et le desir d'en créer une autre, aussi toute religieuse, comme contre-poids, fit qu'on s'accrocha avec empressement au projet de convertir les druses. Les druses devinrent dès ce jour des pupilles qui furent confiés à la tutelle d'un homme, devenu depuis tristement célèbre. Nous avons nommé le colonel Rose, fils d'un agent de la Société biblique, et lui-même parent et ami des missionnaires protestants de la Montagne. Il entra tout naturellement dans leurs vues et s'en fit le complaisant exécuteur. Son antipathie d'anglican étouffant en lui les qualités qui relèvent ordinairement le caractère anglais, il a poursuivi son but, au mépris des premières lois de l'humanité. La presse européenne l'a représenté généralement comme l'agent provocateur des actes qui ont achevé de déshonorer la cause druse au mois de mai dernier. L'assassinat du père Carlo dans l'hospice d'Abeï, le sang de trente prêtres ou religieux égorgés sur les ruines de quinze monastères, sans parler des massacres et des pillages qui ont dévasté cent trente villages, voilà quelques uns des excès reprochés à ce consul général : la honte en retombera sur la politique qui le soutiendrait plus longtemps.

Pour faire diversion aux accusations universelles qui l'accablaient, le colonel Rose s'est défendu près de son gouverne-

(1) *Missionary herald*, années 1841-1844.

ment, en supposant dans la montagne la présence d'agents français occupés à soulever les maronites, comme si ceux-ci avaient besoin d'être excités à défendre leurs propriétés, leur honneur et leur foi ; et en se disant l'exécuteur des volontés de l'ambassadeur anglais de Constantinople, comme si la connivence de sir Stratford-Canning, non moins passionné contre le catholicisme, n'était pas plutôt une circonstance aggravante qu'une excuse. Il allègue encore l'apparition d'un drapeau tricolore chez je ne sais quelle bande de chrétiens ; comme si l'on pouvait faire un crime à la simplicité de ces malheureux, trahis et attaqués par tous, de chercher un abri sous le drapeau d'une nation amie et protectrice. D'ailleurs, qu'a de comparable ce grief à celui de l'introduction et de la distribution de toutes les armes et de munitions de guerre, frappées à l'empreinte assez dissonante de « Honni soit qui mal y pense !... »

La Porte, sentant son impuissance à réprimer seule le désordre, a pensé, avec plus d'adresse que de loyauté, à s'en dédommager par des bénéfices politiques. Nous avons vu alors la représentation de la fable de l'huître et des plaideurs. Le pouvoir central, qui vise constamment à étendre jusqu'aux extrémités de l'empire le réseau de l'uniformité administrative, a cru l'occasion propice pour passer son niveau sur cette province presque indépendante. La coalition de 1840 a été jouée complètement. Elle qui n'avait changé l'état de la montagne que pour l'améliorer, et qui lui garantissait la conservation de ses privilèges, assiste à toutes les scènes d'un drame qui aboutira à l'épuisement total des deux races mises aux prises l'une avec l'autre, et de guerre lasse, passant sous les

vez nous protéger ; vous pouvez nous rétablir dans notre ancien état, en nous donnant des chefs chrétiens, qui nous gouvernent comme par le passé, et qui mettent leurs soins à nous dédommager de nos pertes ; vous pouvez avoir pitié de nous. Eh ! puisse le Dieu tout-puissant, le maître du ciel et de la terre, vous accorder en récompense la puissance, la force et l'autorité sur toutes choses !

Mais, hélas ! n'est-ce pas en vain que nous concevons une si douce espérance ? Nos cris et nos prières sont-ils parvenus jusqu'à vous ? Avez-vous souffert de notre état pitoyable ! Vous êtes-vous affligés de nos malheurs ? Vous êtes-vous indignés de l'effusion de notre sang, du déshonneur de nos femmes et de nos filles, du massacre de nos enfants ? Eh ! pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Ne sommes-nous pas vos frères ? ne sommes-nous pas les fils de votre sang, les membres de vos corps ? Non, non : nous ne cesserons pas de redoubler nos cris et de renouveler nos supplications auprès du Dieu très haut, comme aussi auprès de votre miséricorde, afin que vous ayez pitié et compassion de nous.

Le sang de ceux qui ont été égorgés parmi nous, la corruption dont nos enfants ont été les tristes victimes, les os de nos morts qui se font entendre du fond de leurs tombeaux, les cendres de ceux qui ont été brûlés, toutes ces voix lamentables implorent le secours de Dieu ainsi que le vôtre. Les pleurs de nos enfants se font partout entendre, nos femmes désolées éclatent en sanglots. La douleur des orphelins, les angoisses des veuves, les gémissements de ceux qui ont faim et soif, de ceux qui sont nus, de ceux qui errent dispersés en tous lieux, le peuple maronite entier, les arbres, la

LETTRE

D'ABD'ALLAH BOUSTANI

Evêque de Sida, de Sour, de Saint-Jean-d'Acre, de Nazareth la glorieuse et de tous les lieux, villages et villes depuis Beyrout jusqu'à Jérusalem la noble, plaines et montagnes,

AU PÈRE AZAR.

A PARIS.

17 octobre 1846.

Nous savons, d'une manière positive, que vous vous trouvez depuis assez longtemps dans la ville de Paris, la protégée ; mais nous ignorons si vous y avez été bien accueilli et quelles y sont vos occupations. Nous espérons que Dieu attendrira les cœurs et les remplira de compassion pour vous.

Vous savez sans doute, et nous avons annoncé précédemment les amertumes nombreuses dont nous sommes chaque jour abreuvés ; résultat de la gêne, de la honte et de la pauvreté excessive dans laquelle se trouvent les chrétiens du

mont Liban, principalement dans le diocèse de Sida, de Beyrout, ainsi que dans le reste des lieux et contrées habités conjointement par les maronites et les druses.

Quoique vous ayez déjà fait un assez long séjour à Paris, votre présence en cette ville ne s'est pas encore manifestée à nous par le moindre résultat. Cela doit-il vous être imputé ? ou bien a-t-on refusé d'ajouter foi à vos paroles ? ou bien encore ne vous êtes-vous pas adressé aux personnes charitables et miséricordieuses ?

Nous vous annonçons présentement que la position des maronites ne s'est point améliorée ; qu'ils sont toujours livrés aux malheurs, aux chagrins, aux angoisses, à l'avilissement et à une extrême pauvreté. Il nous serait impossible de décrire tout ce que leur existence a de précaire, et le peu de sécurité où ils se trouvent maintenant. On vient de les placer sous la dépendance et la domination des druses, leurs ennemis : ces loups ravisseurs, dévastant le troupeau confié à leurs soins, mettent le comble à la misère générale, en exigeant le tribut de cinq années ; prétention tyrannique qui enflamme les cœurs d'une généreuse indignation, qui abat le courage des sages et qui remplit d'aversion les âmes fières et sensibles. En effet, qui pourrait voir de sang froid des barbares faire la loi à un peuple civilisé ? qui pourrait voir sans frémir les esclaves de Satan prétendre gouverner et protéger les fidèles ? et cela, après avoir, à trois reprises différentes, incendié et ravagé leurs habitations, répandu leur sang, corrompu leurs enfants, déshonoré leurs femmes et leurs filles, déchiré leurs saintes images, foulé aux pieds leurs croix et détruit leurs églises ; après les avoir dispersés dans les solitudes et les dé-

serts, après les avoir accablés de tant de vexations que beaucoup d'entre eux sont morts de faim et froid !

Les calamités que les maronites ont eu à supporter de la part de leurs cruels ennemis ont dépassé toutes limites : et cependant ce sont là ces ennemis qui disent maintenant les protéger, les gouverner et veiller à tout ce qui les intéresse. Qui pourrait apprendre sans la plus vive indignation que des barbares sanguinaires tuent les justes, pillent les biens des veuves et des orphelins, font passer entre leurs mains toutes les richesses des maronites, recueillent en leur présence le fruit de leurs sueurs et de leur sang, consomment et dissipent des provisions destinées à soutenir leur vie ainsi que celle de leurs enfants ? Voilà les hommes qui viennent les gouverner dans ces temps malheureux.

Comment se peut-il donc faire que ceux qui nient l'existence de Dieu soient les pasteurs de son peuple ? Quoi ! les ennemis de la religion du Messie, ceux qui se moquent de cette sainte foi, qui desirant ardemment son entier anéantissement, qui, par ruse ou par force, entraînent un grand nombre de simples ou de faibles dans l'idolâtrie ; qui ne cessent pas de commettre des actions infâmes, telles que l'enlèvement des filles et des jeunes garçons, ce sont ceux-là qui gouvernent et qui dirigent le peuple du Messie !

Ceux à qui toutes les abominations sont permises, même l'inceste ; ceux dont les livres sacrés et les prophètes ne défendent point le pillage des biens du prochain ; ceux qui se considèrent comme les propriétaires du monde entier, regardant tous les peuples comme leurs serviteurs et leurs esclaves, ceux-là doivent-ils être chargés du soin d'assurer le repos et la li-

barté des maronites ? Non, certes : car ce serait rendre certaine leur destruction entière, et l'anéantissement même de leur nom.

D'où nous viendra donc le secours que nous avons droit d'attendre ? Où est le zèle des rois chrétiens pour nos intérêts ? où est la protection qu'ils accordent aux maronites ? où sont leur gloire, leur magnificence et la grandeur de leur puissance ? où est l'ardeur de leur religion ? où est l'appui qu'ils doivent aux opprimés ? Hélas ! où est aussi l'effet de nos prières pour eux ? A quoi nous ont servi les supplications journalières que nous avons adressées au Seigneur pour leur gloire et leur élévation ? N'ont-ils donc plus la crainte de Dieu ? Ont-ils perdu leur zèle magnanime pour les intérêts de la religion du Messie, puisqu'ils regardent avec indifférence ce qui se passe d'horrible entre nous et nos ennemis, ces monstres infernaux qui, semblables à des baleines, nous engloutissent tout vivants et anéantissent jusqu'à notre mémoire ? Sont-ce là les preuves et les signes de la protection des rois chrétiens envers les Maronites opprimés ? Encore une fois, où est leur zèle pour la foi du Messie ? où sont leurs efforts pour propager cette religion sainte et ramener au bercail les brebis égarées ? où trouverons-nous l'unanimité des chrétiens qui faisait leur force et leur gloire dans les siècles passés ? Qu'est devenue leur ferme croyance et cette persuasion antique qu'ils ne forment qu'un seul corps en Jésus-Christ, qu'ils n'ont qu'une seule communion et qu'un seul baptême ?

Ah ! nous les en conjurons, qu'ils nous considèrent comme un doigt de leurs pieds, comme une partie de leurs entrailles : ne sentent-ils pas nos douleurs ? n'entendent-ils pas nos

essayer en Syrie, vers 1850, un prosélytisme dont nous, amis de la liberté de conscience, ne contestons pas le droit, lorsqu'il est exercé avec loyauté et selon les règles de la charité vraiment évangélique. Les Maronites, comme tous les catholiques orientaux, tiennent fortement à la foi, et jugeant celle de ces messieurs fausse et dangereuse, ils les éconduisirent avec des procédés dont nous ne prétendons pas justifier ici ce qu'ils avaient de méchant et d'impoli. Les catholiques doivent toujours opposer à leurs ennemis le calme et la modération que donne à la conscience la possession de la vérité. Cette force digne et paisible est le gage le plus assuré du triomphe. Les colporteurs gentlemen, chassés des villes et des villages, et rebutés d'un prosélytisme aussi ingrat que dispendieux, dont les rares succès obtenus chez les Grecs ou chez les Syriens dissidents, n'aboutissaient bientôt qu'à des déceptions dérisoires, se retournèrent vers les druses. L'état demi idolâtre de cette secte, l'ignorance de ses chefs, ses jalousies et ses rancunes contre les chrétiens, la possibilité de les attirer à un christianisme présenté sous la forme d'un déisme vague et sentimental, tels étaient les principaux motifs qui les engagèrent à tenter ce nouveau genre de propagande. Les druses, dont la doctrine mystérieuse et insaisissable se prête à tous les accommodements, les entretenrent dans le faux espoir d'un changement religieux. Ils étaient largement récompensés de ces avances hypocrites par la fondation d'écoles établies avec les libéralités de la Société biblique, et surtout par les bénéfices d'une protection que les agents anglais leur accordèrent tacitement d'abord, puis bientôt ostensiblement. C'est là surtout que MM. les ministres protestants ont su allier avec

adresse à leurs attributs spirituels d'autres fonctions assez profanes. Ils parurent moins travailler pour la foi que pour la politique, comme il est aisé de le voir dans la correspondance qui dévoile tous leurs plans (1). La jalousie qu'excite la moindre influence française, et le desir d'en créer une autre, aussi toute religieuse, comme contre-poids, fit qu'on s'accrocha avec empressement au projet de convertir les druses. Les druses devinrent dès ce jour des pupilles qui furent confiés à la tutelle d'un homme, devenu depuis tristement célèbre. Nous avons nommé le colonel Rose, fils d'un agent de la Société biblique, et lui-même parent et ami des missionnaires protestants de la Montagne. Il entra tout naturellement dans leurs vues et s'en fit le complaisant exécuteur. Son antipathie d'anglican étouffant en lui les qualités qui relèvent ordinairement le caractère anglais, il a poursuivi son but, au mépris des premières lois de l'humanité. La presse européenne l'a représenté généralement comme l'agent provocateur des actes qui ont achevé de déshonorer la cause druse au mois de mai dernier. L'assassinat du père Carlo dans l'hospice d'Abeï, le sang de trente prêtres ou religieux égorgés sur les ruines de quinze monastères, sans parler des massacres et des pillages qui ont dévasté cent trente villages, voilà quelques uns des excès reprochés à ce consul général : la honte en retombera sur la politique qui le soutiendrait plus longtemps.

Pour faire diversion aux accusations universelles qui l'accablaient, le colonel Rose s'est défendu près de son gouverne-

(1) *Missionary herald*, années 1841-1844.

ment, en supposant dans la montagne la présence d'agents français occupés à soulever les maronites, comme si ceux-ci avaient besoin d'être excités à défendre leurs propriétés, leur honneur et leur foi ; et en se disant l'exécuteur des volontés de l'ambassadeur anglais de Constantinople, comme si la connivence de sir Stratford-Canning, non moins passionné contre le catholicisme, n'était pas plutôt une circonstance aggravante qu'une excuse. Il allègue encore l'apparition d'un drapeau tricolore chez je ne sais quelle bande de chrétiens ; comme si l'on pouvait faire un crime à la simplicité de ces malheureux, trahis et attaqués par tous, de chercher un abri sous le drapeau d'une nation amie et protectrice. D'ailleurs, qu'a de comparable ce grief à celui de l'introduction et de la distribution de toutes les armes et de munitions de guerre, frappées à l'empreinte assez dissonante de « Honni soit qui mal y pense !... »

La Porte, sentant son impuissance à réprimer seule le désordre, a pensé, avec plus d'adresse que de loyauté, à s'en dédommager par des bénéfices politiques. Nous avons vu alors la représentation de la fable de l'huître et des plaideurs. Le pouvoir central, qui vise constamment à étendre jusqu'aux extrémités de l'empire le réseau de l'uniformité administrative, a cru l'occasion propice pour passer son niveau sur cette province presque indépendante. La coalition de 1840 a été jouée complètement. Elle qui n'avait changé l'état de la montagne que pour l'améliorer, et qui lui garantissait la conservation de ses privilèges, assiste à toutes les scènes d'un drame qui aboutira à l'épuisement total des deux races mises aux prises l'une avec l'autre, et de guerre lasse, passant sous les

Du 16 au 18, les braves habitants de Zahlé reviennent à la charge et parviennent à chasser les Druses ; mais là encore *ils sont arrêtés par les troupes du pacha de Beyrouth, qui tire le canon contre eux.* Pendant ce temps, les Druses pénétraient sans obstacle dans le district de Meten , qu'ils ruinaient et dont ils chassaient les habitants dans le Kesrouan jusqu'à Bickfaya. Le dernier épisode de cette lutte sanglante est le sac d'Aspeya, dans l'Anti-Liban , dont la population est surtout composée de Grecs du rit d'Orient.

Enfin l'autorité turque , reculant devant les protestations énergiques des consuls européens, et en particulier du courageux représentant de notre France , a fini par s'interposer efficacement et a forcé les Druses à une suspension d'armes.

Et si l'on demande comment les chrétiens, beaucoup plus nombreux que les Druses, ont pu laisser ainsi égorguer leurs familles, incendier leurs habitations et leurs récoltes, sans s'y opposer d'abord ou du moins sans en tirer une vengeance éclatante , nous allons donner une explication naturelle de cette anomalie apparente.

Les Druses sont concentrés, au nombre de 20 à 21,600 environ, dans un petit nombre de districts dont la population chrétienne peut être évaluée à 30 ou 35,000 âmes ; mais l'autorité étant depuis longtemps dans la main des Druses, ils sont bien organisés, commandés par des chefs éprouvés et libres de choisir pour faire la guerre le moment qui leur paraît le plus favorable. C'est ainsi qu'ils ont commencé cette fois les hostilités au moment où les chrétiens étaient occupés à récolter leur soie et où ils vivaient épars au milieu de leurs plantations de mûriers. On conçoit dès lors que tout l'avan-

tage est du côté des Druses, dans les commencements surtout, et que la balance ne peut se rétablir que lorsque les chrétiens de l'ouest se lèvent pour venir au secours de leurs frères.

Les populations mixtes s'étendent depuis Saïda jusqu'à la route de Beyrout à Damas. Au delà, et jusqu'à la hauteur de Tripoli, on ne trouve plus dans la montagne que des districts chrétiens administrés par des cheikhs tirés de leur sein et assez bien organisés pour avoir rien à craindre des incursions de leurs ennemis. Dans l'Anti-Liban on compte aussi quelques districts mixtes, mais les Druses y sont très inférieurs en nombre.

Une autre circonstance a pesé fortement encore contre les chrétiens : c'est *la partialité évidente du gouvernement local de Beyrout*, partialité qui s'est manifestée par des actes tellement odieux qu'ils ont mis obstacle à la libre action des chrétiens, chaque fois qu'ils pouvaient se défendre avec avantage, tandis que toute latitude était laissée à leurs ennemis.

En résumé, le massacre, la ruine et la désolation ont été portés dans les districts mixtes de Meten, du Djourd, d'Arkoub, du Chouf, de Djezin, dans l'ouest de la Bekaa et dans le Sahel.

Le nombre des villages incendiés dépasse CENT CINQUANTE; les récoltes ont été anéanties, les églises et les couvents détruits, et l'on a pu acheter, dans les bazars de Beyrout, des vases sacrés vendus par les soldats turcs appelés à protéger les populations inoffensives.

On estime à DEUX MILLE le nombre des morts du côté des chrétiens, et ce qu'on ne saurait trop déplorer, c'est que la majeure partie se compose de femmes, d'enfants, de prêtres,

de vieillards. Si maintenant, comme on l'espère, l'effusion du sang est arrêtée, il ne reste plus qu'à accomplir un devoir, mais un devoir immense, sacré, devoir de chrétien et de Français.

La population des villages incendiés s'élève à environ VINGT-DEUX MILLE AMES, errante en partie dans les montagnes ou réfugiée à Saïda, Zahlé et Deir-el-Qamar, sans pain, sans asile et sans vêtements.

Le dévouement évangélique de monseigneur le délégué apostolique et des Pères lazaristes d'Antourah, la charité des habitants de Zahlé aussi compatissants que braves, de ceux de Saïda et de Deir-el-Qamar s'épuise en efforts; le consulat de France a prodigué de tous côtés les secours et les consolations; la petite colonie française de Syrie n'est pas elle-même restée inactive; mais qu'est cela en présence de si grandes infortunes? Maintenant encore la population ruinée peut prendre patience, parce que durant la belle saison la misère et les privations sont moins sensibles; mais l'hiver prochain, lorsque le Liban sera couvert de neige, c'est alors que les mains suppliantes des chrétiens de Syrie s'étendront vers leurs frères de tous les points de la chrétienté, vers la France surtout, cette antique protectrice de l'Orient, dont le nom vient toujours le premier à la bouche qui gémit dans ces contrées demi-barbares.

Pendant que cet ouvrage s'imprime, nous apprenons la mort du vénérable et à jamais regrettable M. Leleu, préfet apostolique des Lazaristes en Orient; ses jours, pleins de bonnes et belles œuvres, ont fini à Constantinople. Nous donnons place à un fragment de M. X. Marmier, où se trouve prononcé le nom de M. Leleu; ce fragment complète ce que nous avons dit des Lazaristes.

LES LAZARISTES EN ORIENT.

Les Francs, qui jadis ne pouvaient paraître dans les villes d'Orient sans courir risque d'être insultés par les enfants ou maltraités par les janissaires, y sont maintenant à l'abri de toute espèce de vexation, et y jouissent de plus de privilèges que les sujets mêmes du sultan. Leur personne et leurs biens sont protégés par des traités que le gouvernement turc craint de violer. S'ils commettent un délit, le cadi ne peut pas de

sa propre autorité leur infliger un châtiement ; ils ne dépendent que de la juridiction de leurs consuls ou de leurs ambassadeurs, et il en est qui malheureusement abusent de leurs prérogatives. Depuis que l'Orient vieilli a, dans le sentiment de sa faiblesse et dans ses desirs de régénération , courbé la tête sous l'ascendant de l'Europe , une foule d'aventuriers , forcés par quelque fausse spéculation, ou pour quelque autre raison plus grave , de s'éloigner de leur pays , se sont jetés précipitamment sur cette route qui leur était ouverte avec un confiant abandon , et sont venus chercher dans le Levant un refuge contre leurs créanciers ou un nouveau théâtre pour leur industrie. Hâtons-nous de dire qu'à côté de ces êtres funestes , qui compromettent par leur conduite l'honneur de leur patrie, et qui sont, pour les représentants de leur nation, une occasion perpétuelle de pénibles embarras, il en est qui se sont fait une belle et honorable position. J'ai trouvé à Constantinople, autour de l'ambassade de France , des négociants, des fonctionnaires, des médecins, qui, par la dignité de leur caractère et par leur intelligence , contribuent puissamment à entretenir dans l'esprit des indigènes la sympathie et le respect que les peuples d'Orient ont toujours eus pour la France. Citer les noms de MM. Clavani, E. Borée, Cadalvène, Verrolot, Rouet, c'est rappeler, j'en suis sûr, un agréable souvenir à ceux de nos compatriotes qui ont séjourné à Constantinople. En tête de ces hommes qu'il m'a été si doux de connaître, je dois placer les pères lazaristes, ces humbles et tendres apôtres de l'Evangile, qui accomplissent avec tant de mansuétude, de patience et de dévouement leur pieuse mission. Nul intérêt mondain ne les a conduits sur la terre d'Orient, nulle ambi-

tieuse rumeur ne résonne autour d'eux. On ne les rencontre que là où ils ont le bien à faire; on ne les reconnaît qu'à leurs œuvres. Instruire et consoler, voilà leur tâche. Quiconque a besoin de leur secours et de leur enseignement peut sans crainte s'adresser à eux, n'importe de quel pays il vient et quelle religion il professe. Leur religion leur dit de tendre la main à tous ceux qu'ils peuvent aider, d'éclairer l'ignorance, de soulager la misère et de compatir à toutes les douleurs humaines.

Sur un des riants coteaux qui entourent la charmante baie de Bébek, ils ont un collège que, pour le programme des études, on peut mettre en parallèle avec nos collèges royaux. Les élèves y font, dans l'espace de sept ans, un cours complet de philologie, d'histoire, de géographie. Ils y apprennent le grec ancien en même temps que le grec moderne, le français, l'anglais, le turc, et les éléments de géométrie, de physique, de chimie. Plusieurs d'entre eux doivent, dit-on, venir l'année prochaine à Paris se présenter à l'examen du baccalauréat. Nous espérons qu'ils y paraîtront avec honneur.

L'école, encore toute récente, renferme déjà cent jeunes gens de différente origine. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Turcs, tous réunis sous une même discipline, et recevant le même enseignement scientifique, littéraire et moral. Cultiver l'esprit et former le cœur de leurs élèves, voilà le but que se sont proposé les fondateurs de l'institution de Bébek; mais il est une limite rigoureuse qu'ils ne dépassent pas. « Dans » une contrée, disent-ils, où les croyances et les nationalités » sont aussi multipliées, faire exclusivement acception de » l'une d'elles, ce ne serait répondre ni aux besoins du pays,

» ni à l'esprit de tolérance que commande la charité chrétienne. » Et, fidèles à l'engagement qu'ils ont pris, ils laissent à chacun de leurs disciples le libre exercice de son culte.

Le prix de la pension est tel, que les pères de famille qui n'ont qu'une très modeste fortune peuvent, sans s'imposer une grande gêne, y envoyer leurs enfants. Quels précieux résultats ne doit-on pas attendre d'une institution si sagement établie et si habilement dirigée ! Jamais on n'avait rien vu de semblable dans l'empire ottoman. Ce qu'on ne pouvait en aucune façon attendre des Turcs, ce que le protestantisme et les autres communautés chrétiennes avaient vainement tenté, soit avec l'or de la Russie, soit avec les riches souscriptions des sociétés bibliques, le catholicisme l'a fait avec une puissance de volonté et une religieuse ferveur qui suppléaient à l'exiguïté de ses ressources. Il a donné aux différents rites qui l'entourent l'exemple d'un principe d'éducation généreux, libéral, que nul autre n'a pu mettre en pratique avec une si grande distinction d'esprit et une si noble tolérance. Désormais, on verra sortir chaque année de Bébek des hommes instruits, éclairés, qui pourront occuper une place honnête dans le commerce, ou servir comme drogmans, comme chanceliers dans les consulats, et qui, en poursuivant leur carrière, n'oublieront point qu'ils doivent leur utile savoir à des prêtres français.

L'école de Bébek est l'un des principaux établissements des Lazaristes ; mais là ne s'est point bornée la fécondité de leur zèle ; ils ont fondé des institutions du même genre à Smyrne, à Salonique, à Santorin, dans l'archipel de la Grèce, dans les montagnes du Liban, dans la Perse et la Mésopotamie, et sans

ceux ils agrandissent le cercle de leurs œuvres. Ils ne possédaient, il y a dix ans, que deux petites écoles en Orient ; ils y comptent aujourd'hui cinq pensionnats, douze écoles et deux mille élèves. Partout où ils ont formé une maison d'instruction classique, ils ont aussi travaillé à y joindre une école élémentaire et un établissement de charité. Car, pour eux, il ne s'agit point simplement d'offrir les bienfaits de la civilisation aux familles riches, c'est le peuple surtout qui les occupe, le pauvre peuple des royaumes, avec sa servitude profonde, son ignorance et sa misère. A Constantinople, ils ont ouvert, pour les enfants du peuple, deux écoles, l'une de garçons, dirigée par les frères de la Doctrine chrétienne ; l'autre pour les filles, ce qui était une tentative beaucoup plus difficile. « L'éducation des femmes, dit, dans un de ses rapports annuels, M. Laleu, préfet apostolique de l'ordre, l'éducation des femmes, même chez les populations franques de l'empire, était une chose complètement à créer. Un établissement public répugnait aux habitudes et aux mœurs de l'Orient. Pour tous les premiers essais, il fallait braver toute sorte de répulsion, et il n'y avait qu'un succès complet qui pût justifier la témérité de l'entreprise. Ce succès, la Providence le réservait au zèle et à l'habileté des filles de la Charité, et aujourd'hui les écoles publiques, pour les personnes du sexe, sont regardées non seulement comme un progrès, mais comme un besoin.

Toute question d'argent a été, dans ces écoles, réduite à sa plus simple expression. Ceux-là seuls qui ont le moyen de payer acquittent un modeste tribut ; les autres sont reçus gratuitement. « Laissez venir à moi les petits enfants, » a dit le Christ, et les petits enfants viennent à ses apôtres du

Levant, et, à quelque condition qu'ils appartiennent, ils ne trouvent qu'un doux accueil et une douce sollicitude.

Grâce à ces charitables institutions, une partie de la jeune génération de Constantinople est déjà francisée. Vous entrez dans une maison où jamais les langues d'Europe n'avaient été introduites, et si vous n'avez pas eu la précaution de vous faire suivre par votre drogman, vous restez là, inquiet, confus, balbutiant des phrases décousues que personne ne comprend, lorsque tout à coup la porte s'ouvre ; un petit garçon ou une petite fille arrive de l'école avec son livre sous le bras, s'approche de son père, puis, apprenant votre embarras, vous adresse la parole en français et traduit votre pensée.

Un jour je me trouvais égaré dans les rues de Smyrne. J'avais recueilli tous mes souvenirs philologiques pour demander aux passants mon chemin, tantôt en italien, tantôt en allemand, et en désespoir de cause, j'en étais venu jusqu'à articuler d'un air fort savant ma question en suédois. Science inutile, peine perdue ! Pas une de ces âmes d'Orient n'entendait mes chers idiomes septentrionaux, et je m'en allais maudissant cette évidente barbarie, et continuant à errer au hasard dans un labyrinthe de rues et de passages où nul être secourable ne pouvait me mettre en main le fil d'Ariane, et où je courais grand risque d'errer encore longtemps. A l'angle d'un bazar, j'aperçois un jeune homme si modestement vêtu que je ne pouvais le considérer que comme un de ces ignorants turcs avec qui j'avais inutilement dépensé tant de paroles sonores ; cependant il y allait de mon repos, et je hasarde une nouvelle tentative.

« Dove è la francese strada ?

Le jeune homme s'arrête, me regarde en silence.

— Allons, me dis-je, en voilà encore un qui ne sait pas un mot d'italien. *Wo est der Weg...* ?

— Monsieur parle-t-il français ? murmure d'une voix timide mon jeune inconnu.

— Dieu soit loué ! m'écriai-je ; voilà deux heures que je cherche le quartier franc et l'hôtel d'Orient.

— Si monsieur veut me permettre, je le conduirai moi-même. Ce n'est pas loin d'ici. »

J'accepte avec empressement, et nous nous dirigeons vers l'hôtel, auquel, dans ma pérégrination, j'avais à peu près toujours tourné le dos. Chemin faisant, le jeune homme me montrait divers édifices qui méritaient d'être remarqués : ici un khan persan, là une église arménienne, plus loin une vieille tour qui date du temps des croisés, et à chacune de ces indications, il joignit quelques détails de mœurs ou d'histoire. Arrivé à ma demeure, il me fait un profond salut, et me demande d'un ton humble s'il peut encore m'être utile. Je le remercie de mon mieux et tire de ma bourse un *gazi*, salaire habituel d'un drogman.

« Oh ! Monsieur, me dit-il, mon père a un bon atelier de menuiserie, moi j'ai été élevé à l'école des lazaristes ; grâce au ciel, je n'ai besoin de rien, et je suis trop heureux d'avoir pu rendre un service à un étranger. »

Les sœurs de charité, établies à Constantinople et à Smyrne, par les lazaristes, ne se contentent point de satisfaire aux devoirs de l'enseignement. Ces saintes filles ont joint à leur école de Galata un hôpital, un dispensaire, une pharmacie

excellente. Trois médecins viennent là chaque jour donner des consultations gratuites, et on y amène des malades de tous les côtés. Turcs et chrétiens y reçoivent également le secours dont ils ont besoin. La bienfaisance a vaincu les préjugés mahométans, et tel sectateur du Coran qui, autrefois, se serait fait scrupule de ne pas souffrir en silence un accident douloureux avec l'inerte résignation de son fatalisme, invoque aujourd'hui les salutaires remèdes de Galata. Il en est qui sont arrivés là de plusieurs lieues portés sur des brancards. Deux sœurs sont, du matin au soir, occupées à panser les plaies de ceux qui sont entrés à l'hôpital ; une autre va les visiter à domicile ; une quatrième prépare les médicaments. Il y a des jours où l'on a compté jusqu'à cinq cents malades réclamant leurs soins. Dans le cours de l'année 1844, elles ont secouru plus de vingt mille pauvres, pansé et visité plus de quarante mille malades, habillé cent cinquante petites filles indigentes. Elles ont, en outre, fourni des ornements et du linge à plusieurs églises de Grèce et d'Asie. Elles ont entretenu une demi douzaine d'orphelins, et donné du linge et des vêtements à une partie des pauvres Polonais auxquels les lazaristes viennent d'ouvrir un refuge dans une ferme qu'ils ont établie sur la côte d'Asie.

« Si l'on demande maintenant, dit M. Leleu, où elles puisent toutes ces ressources, je répondrai que c'est dans les trésors de la Providence ; les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont, pour l'entretien de chacune d'elles, un modeste traitement de 400 francs. On fournit à leur pharmacie pour 1,000 francs de médicaments ; le reste, elles le trouvent dans leurs économies, dans les revenus particuliers qu'elles touchent de leurs

familles, et dans la charité publique qu'elles sont parvenues à intéresser à un degré bien consolant. »

J'ai visité avec émotion ce vénérable établissement, et en observant les pieuses femmes qui le dirigent, j'ai été frappé de l'expression de sérénité et de contentement répandue sur leur visage. Elles reçoivent dès cette vie la récompense de leurs bonnes œuvres. Le bien qu'elles font réjouit leur cœur, et l'espoir d'en faire plus encore anime leur esprit, augmente leur courage. J'ai trouvé, dans la salle des malades, une de ces religieuses qui n'avait jamais reçu qu'une éducation fort élémentaire, et qui, en quelques mois, dans l'ardeur de sa charité, avait appris assez de grec, d'arabe et de turc pour comprendre ceux qui invoquaient son secours dans ces différentes langues.

Aussi il faut voir de quelle considération sont entourées ces maisons catholiques et avec quel respect on regarde passer dans les rues les lazaristes et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. La France leur doit de la reconnaissance, car ils honorent et font bénir au loin son nom. Nous devons les aider dans leur entreprise, car ils sont sur le sol étranger les fidèles représentants des idées de civilisation et de progrès de l'Europe, et ils n'ont matériellement que de faibles ressources.....

Le hachisch dont les décoctions enivraient les disciples du Vieux de la Montagne, est la plante la plus célèbre de l'Orient. Un médecin de Tours, M. Moreau, a publié récemment un livre intitulé : *Du Hachisch et de l'Aliénation mentale*. On ne sera pas fâché de lire l'article de M. O. Mac Carthy sur cet ouvrage.

DU HACHISCH

ET

DE L'ALIÉNATION MENTALE (1).

On voit croître en certains lieux de la Syrie, de l'Egypte et de l'Inde (2), une plante qui, tout en ressemblant beaucoup

(1) Publié par le docteur J. Moreau (de Tours), médecin de l'hospice de Bicêtre, membre de la Société orientale de Paris.

(2) Le hachisch est très connu à Tripoli et dans la régence du Tunis;

au chanvre de nos campagnes, en diffère cependant assez pour que les naturalistes aient cru devoir en faire un genre à part. Dans leur nomenclature, elle prend le nom de *chanvre indien*, *canabis indica*. Ses feuilles et ses fleurs, mises à bouillir avec de l'eau chargée d'une certaine quantité de beurre frais, abandonnent à ce corps gras leur principe actif qui devient aussi la base de différents électuaires et de pâtes que l'on aromatise, afin de masquer l'odeur peu agréable de l'extrait pur. L'électuaire le plus généralement employé, est celui que les Arabes appellent *daouamesc*. Si l'on vient à en prendre une quantité déterminée, il se produit, au bout de quelque temps, dans les régions de l'intelligence, une série de phénomènes tellement étranges, extraordinaires, que l'on n'a pas su les désigner sous d'autre nom que sous celui de *fantasia*. Tout ce que l'imagination la plus féconde, la plus désor-

il a pénétré jusque dans les parties les plus reculées de l'Algérie. Voici ce qu'en dit M. le colonel Daumas dans son ouvrage sur le *Sahara algérien*, p. 128 :

« Les jardins dont Tougourt (Tœgghœrt) est entouré s'étendent sur un sol abondamment arrosé, presque marécageux, et sont d'une fertilité remarquable ; mais... On y cultive la garance en telle quantité... On y cultive encore des melons... et une plante qui s'appelle *tekrouri* ; c'est *el-h'achich*. On sait que *el-h'achich* se fume seule ou mêlée avec du tabac, et qu'elle donne cette espèce d'ivresse extatique si fatale aux fumeurs d'opium.

» Sous le gouvernement du dey, il y avait à Alger un café réservé aux fumeurs de *el h'achich*. »

Ce nom de *tekrouri* donné au hachisch à Tœgghœrt lui viendrait-il de ce que la plante y aurait été importée de cette partie du Soudan appelée *Takrou* ? O. M. C.

donnée peut créer de plus burlesque, de plus fantastique, de plus réjouissant, et de plus sombre, s'empare de l'esprit et donne lieu à des sensations multiples, indicibles, que l'on est en outre irrésistiblement porté à revêtir de formes palpables, tangibles, matérielles, qui ajoutent encore aux impressions mystérieuses auxquelles on est livré. Les sons, les odeurs, la lumière, le tact, le goût, ne sont plus ce qu'ils étaient, et deviennent tout ce que vous voulez qu'ils soient. Les circonstances extérieures vous influencent de la manière la plus énergique. La musique, agissant à son gré, nous remplit les yeux de larmes où la figure de ris épanouissants, le cœur d'ineffables délices. Le bonheur prend des dimensions gigantesques, le malheur, l'effroi, la peine surpassent tout ce que l'on peut avoir éprouvé. Au milieu du calme le plus profond, on entend des voix horribles, mugissantes, des paroles pleines de haine et de violence, de mépris et d'injures; au milieu de l'isolement le plus complet, on se voit entouré d'individus isolés ou groupés, avec lesquels on parle, on cause, on rit, on discute. Toute idée précise du temps est perdue, et quelques minutes deviennent des années, tant il se succède de choses et de faits dans le peu de temps physique qu'elles embrassent. En un mot, le hachisch fait de l'être le plus sensé, le plus raisonnable, le plus logique, le fou le plus extraordinaire, le plus bouffon, le plus à plaindre qu'il soit possible de voir; les illusions, les hallucinations dont les aliénés sont le jouet se sont emparés de lui, le dominant de la manière la plus despotique, le transportent du monde réel dans le monde le plus extravagant.

Tout cela, il est vrai, ne dure qu'un moment, ce n'est que

par accès intermittents que l'action bouleversante, magique, *circéenne*, du hachisch se fait sentir. Mais, phénomène extraordinaire, au milieu de choses qui le sont à un si haut degré, pendant que l'intelligence ainsi bouleversée est livrée aux mouvements les plus étranges, la *raison*, la maîtresse suprême du lieu, conserve sur cette mer agitée tout son empire, toute son autorité, et à sa voix, comme à celle d'Armide, les divagations de la *folle du logis*, toutes ces créations fantastiques, disparaissent pour donner place au calme le plus parfait, sans qu'aucun malaise, qu'aucune gêne puisse nous faire regretter d'être un moment sorti de la sphère d'une réalité si souvent malheureuse. On va voir quel admirable parti l'auteur du livre que nous analysons a su tirer de cette propriété si singulière.

De l'aveu de tous, la folie est l'affection la plus horrible qui puisse s'emparer de l'homme. Privé de la raison, la seule chose qui le sépare de la brute, que devient-il ? Que peut-il devenir ? Abandonné par lui-même, livré aux autres, quel peut être désormais sa vie ? Voyez un hospice d'aliénés, c'est un déplorable, un douloureux spectacle ; mais ce qu'il y a de plus misérable, c'est l'impuissance de la médecine vis-à-vis de cet immense malheur. Comment en serait-il, du reste, autrement ? L'art d'un médecin a besoin de l'étude profonde du diagnostic extérieur et intérieur. Extérieur, il n'y en a pas ici. Un fou est un homme dont le corps est quelquefois aussi sain, aussi bien portant qu'il soit possible de l'être ; les ravages de l'âme se font rarement sentir sur cette enveloppe à laquelle elle donnait tout à l'heure la vie de l'intelligence. Intérieur, ils sont nuls ou à peu près nuls. Que voulez-vous

apprendre d'un être qui ne s'appartient plus, qui n'est plus à lui, qui n'a plus de raison, en un mot? Il a bien des moments lucides, qu'en faire? Il est dans ce trouble qui suit la sortie d'un rêve, il tombe dans l'abattement, il perd la mémoire, et, quand il la conserve, que lui sert? Ne lui manque-t-il pas ce qui pourrait seul lui permettre d'explorer le monde de ses sensations passées? Il n'y a donc rien ou presque rien à espérer de ce côté. Mais il reste une série de phénomènes qui ont surtout fixé l'attention des hommes de l'art, ce sont les gestes par lesquels les aliénés manifestent les sensations auxquelles ils sont en proie, par lesquels ils expriment la nature des idées qui les dominent si impérieusement. Ces phénomènes, d'une observation facile, paraissent être de deux natures entièrement différentes; car elles ont donné naissance à la division générale appliquée par Esquirol aux aliénés, les *illusionnés*, les *hallucinés*.

Cette classification, tout en apportant quelque modification dans le traitement qu'on appliquait indistinctement aux uns et aux autres, tout en donnant à sa science une ordonnance extérieure plus simple et plus grandiose, n'a pas rendu la thérapeutique plus parfaite, et c'était là ce que l'on attend toujours impatiemment, car guérir n'est-ce pas tout, et pour le malade et pour ceux dont il est entouré?

Mais quel changement immense, total n'apporterait-on pas dans la question; de quelle lumière ne s'éclairerait-elle pas tout à coup, avait-on dit souvent, si on pouvait transporter vis-à-vis de la raison saine, froide, immuable, la raison désorganisée, l'intelligence en délire? De ce trône suprême où elle siégerait, voyez tous les phénomènes s'expliquer avec fa-

cilité, avec précision ; voyez aussi une médication raisonnée, logique, simple, succéder à un traitement qui n'avait pour base qu'un diagnostic aveugle. La révolution serait fondamentale. Introduire la méthode analytique des sciences physiologiques dans la folie, qui pouvait jamais espérer une telle chose ? Qui pouvait même y arrêter un moment sa pensée ? Le jugement et la folie règnent en même temps ! l'ordre et le désordre coexistent ! Cependant, ajoutait-on aussitôt, si cela se pouvait ! Eh bien ! cela se peut aujourd'hui, et ce fait, d'une si haute portée dans l'étude de l'aliénation mentale, est le résultat d'une pensée, d'un essai de l'auteur sur le hachisch, le hachisch lui-même étant le moyen qui va servir à cette investigation extraordinaire. Je laisse parler l'écrivain :

« La curiosité seule m'avait d'abord porté à expérimenter par moi-même les effets du hachisch. Un peu plus tard, je n'ai aucune difficulté à en faire l'aveu, je me défendais mal contre le souvenir irritant des sensations dont je lui avais été redevable ; mais qu'il me soit permis d'ajouter que, dès le principe, j'étais mû encore par des motifs d'un autre ordre. Voici ces motifs : J'avais vu dans le hachisch, ou plutôt dans son action sur les facultés morales, un moyen pressant, unique, d'exploration en matière de pathogénie mentale ; je m'étais persuadé que, par elle, on devait pouvoir être initié aux mystères de l'aliénation, remonter à la source cachée de ces désordres si nombreux, si variés, si étranges, qu'on a l'habitude de désigner sous le nom collectif de *folie*.

» Il se peut que l'on trouve qu'il y a une hardiesse présomptueuse à m'exprimer avec cette assurance sur un sujet que, en général, les hommes dits positifs évitent même

d'aborder, le reléguant dans le domaine d'une nuageuse métaphysique.

» Cette hardiesse que j'avoue, les recherches consciencieuses auxquelles ce travail est consacré la légitimeront, j'espère; car on verra qu'elle se fonde, non sur des raisonnements, des inductions dont il est toujours permis de se défier, mais sur des faits que nul doute, nulle incertitude ne sauraient atteindre, sur des faits simples et évidents d'observation intérieure.

» Ainsi qu'on pourra en juger par la suite, je n'ai eu besoin que de décalquer, en quelque sorte, les principaux phénomènes du délire, sur ceux développés par le hachisch, appliquant à ceux-là le mode d'explication que l'examen de ce qui se passait en moi me fournissait pour ceux-ci.

» De cette manière et guidé exclusivement par l'observation, mais par ce genre d'observation qui ne relève que de la conscience ou du sens intime, j'ai cru pouvoir remonter à la source primitive de tout phénomène fondamental du délire. Il en est un qui m'a paru être le fait primitif et générateur de tous les autres : je l'ai appelé *fait primordial*.

» En second lieu j'ai dû admettre pour le délire (M. le docteur Moreau prend ce mot comme synonyme de folie) en général une nature psychologique, non pas seulement analogue, mais absolument identique avec celle de l'état de rêve. »

Après avoir clairement démontré cette identité, l'auteur fait l'analyse des désordres physiques causés par le hachisch, depuis les plus faibles jusqu'aux plus intenses, et les rapproche un à un de tous ceux que signale l'étude des aliénés, en montrant leur

complète analogie : sentiment de bonheur, excitation, dissociation des idées, erreur sur le temps et l'espace ; développement de la sensibilité de l'ouïe, influence de la musique ; idées fixes, conviction délirante, lésion des affections, impulsions irrésistibles, illusions, hallucinations. Suit un chapitre intitulé : *Conditions physiologiques et pathologiques favorables au développement des hallucinations* ; et enfin une analyse des opinions de Pinel, Esquirol, MM. Leuret, Lelut et Baillarger, pouvant se rapporter aux idées émises précédemment.

L'ouvrage se termine par un compte rendu de quelques essais thérapeutiques tentés au moyen du hachisch. On voit avec quelle conscience M. le docteur Moreau a envisagé la cause qu'il avait à achever, avec quel courage il l'a parcourue. La forme n'est pas, au reste, au dessous du fonds.

En effet, après avoir lu le livre du hachisch et de l'aliénation mentale, on cherche quelque temps qui l'a rendu si intéressant. Sont-ce les récits multipliés des observations de toutes ces pauvres gens qui servent d'exemple aux démonstrations du théoricien, lorsqu'il rapproche les effets singuliers de la folie *hachischienne* de ceux de la folie réelle ? serait-ce le hachisch lui-même qui, sans que l'on y fît attention, ferait sentir son influence cachée ? Non. Ce n'est autre chose que le talent de l'écrivain, l'art avec lequel il a su tout disposer pour vous entraîner et vous obliger à tourner une à une jusqu'à la dernière page les pages de son livre. Il ne faudra donc pas vous en prendre au *daouamesc* si, comme moi, vous le reprenez plusieurs fois irrésistiblement, de même que vous pourriez le faire de celui qui traiterait des matières les plus attrayantes. Qui l'est, du reste, plus que tout ce qui touche à

l'étude de la raison humaine? et n'est-ce pas ici le lieu de répéter cette admirable pensée antique : « Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme ne saurait m'être indifférent? »

O. MAC CARTHY.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Chapitres.	Pages.
XXVI. Antiquités du Liban : <i>Aïn-el-qabou ; Fagra, Sannin, Gebel el-Knissié, Feytroun.</i>	1
XXVII. Suite des antiquités du Liban.	16
XXVIII. Suite des antiquités du Liban. — Vallée du Beqâa. <i>Deir mar Semân, Adnîjar, Nébi-Zeour, Nébi-Nouh, Zahlé.</i>	32
XXIX. Histoire des Maronites.	39
XXX. Histoire des Grecs catholiques et des Druses.	57
XXXI. Mœurs des habitants du Liban.	62x
XXXII. Suite des mœurs des habitants du Liban.	97
XXXIII. Histoire de l'émir Béchir Chehab.	117)
XXXIV. Suite de l'histoire de l'émir Béchir Chehab	129

Chapitres.	Pages
XXXV. Gouvernement du prince de la montagne. — Administration du pays — Culture des terres. — Revenus du prince. — Industrie. — Haine vouée au Liban par les villes turques.	138
XXXVI. Mœurs des princes du Liban.	151
XXXVII. Mœurs des princes du Liban : suite.	166
XXXVIII. Clergé du Liban, maronite, melchite, arménien, syrien et catholique.	177
XXXIX. Missions européennes dans le Liban.	191
XL. Conduite des Égyptiens en Syrie. Quelques mots sur Méhémet-Ali.	204
XLI. Conduite des Égyptiens à l'égard des musulmans.	224
XLII. Conduite des Égyptiens à l'égard des Européens.	233
XLIII. Conduite des Égyptiens envers les habitants du Liban.	247
XLIV. Causes de la révolution de la montagne; derniers événements.	263
Appendice.	289
Lettre d'Abd'Allah Boustâni, au père Azar.	324
Affaires du Liban. Appel à l'Europe chrétienne en faveur des Maronites.	337
Les Lazaristes en Orient.	344
Du hachisch et de l'aliénation mentale.	353

FAUTES A CORRIGER.

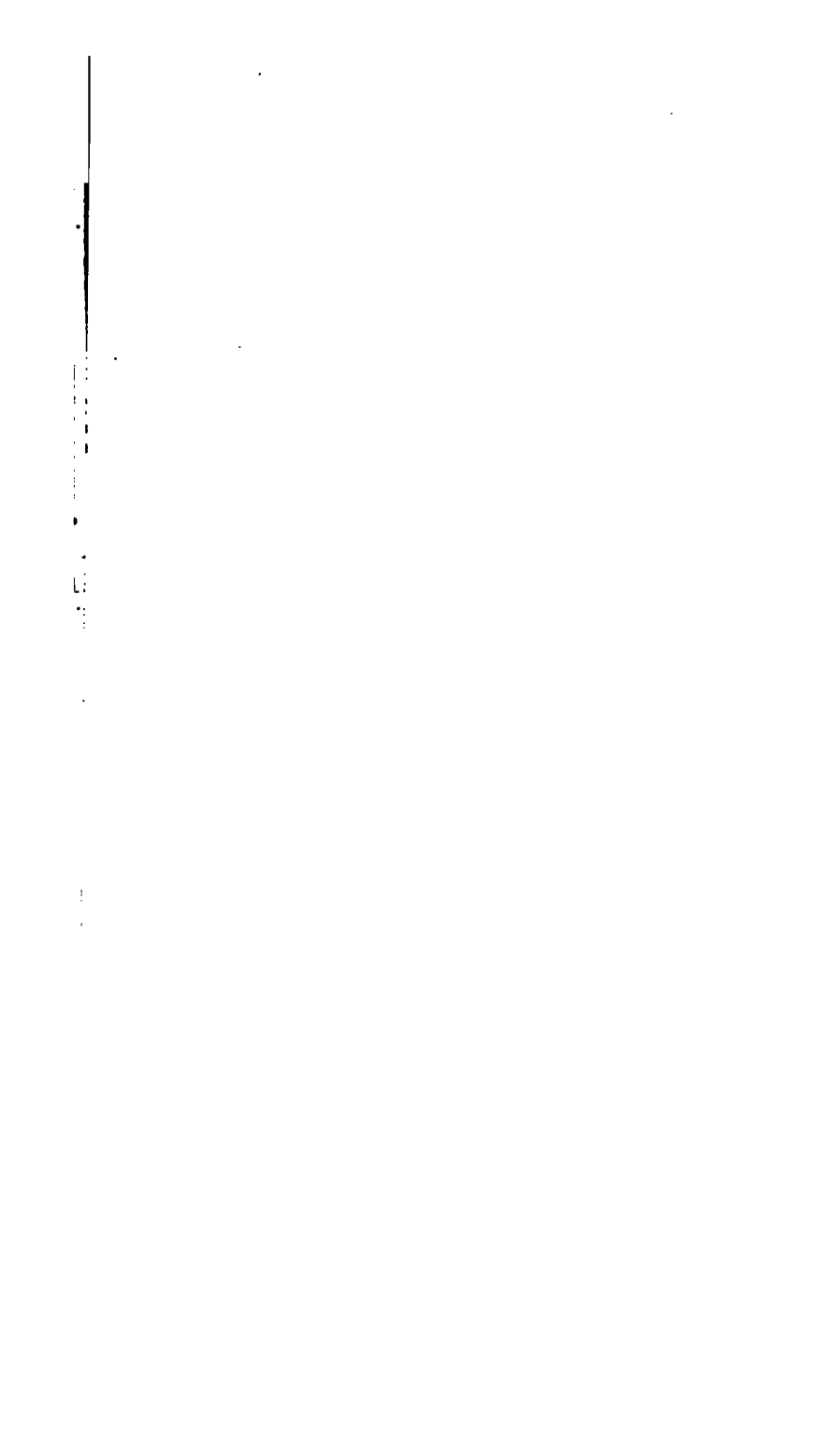
TOME SECOND.

Pages	3, une dizaine d'ermites,	<i>lisez</i>	d'émirs.
	15, Beir-el-niah,		Dein-el-niah.
	17, <i>note</i> mers el-Gesmet.		el-Gennet.
	9, mar hanna chorier,		chouair.
	20, hom nihha.		hosn nihha.
	26, la maison Hasfouch,		Harfouch.
	28, la maison Hasfouch,		Harfouch.
	29, Djubelt Bucharre,		Djebett-Becharré.
	» famille Hasfouch.		Harfouch.
	34, Maalaga,		Maalaqa.
	» des ruines des deux,		de deux.
	40, de Kesmesserin,		Kennesrin.
	46, <i>note</i> . assemblée de Damas.		de dames,
	47, l'archiôcaire Seskis,		Serkis.
	54, assisté de patriarches,		des patriarches.
	60, à Kadet,		à Hadet.
	61, de Jubett,		de Djebett.
	» le metu,		le metn.
	63, dersouz,		Derouz.
	71, la famille Djombat,		Djomblat.
	74 Tenonkk,		Tennoukhi.
	76, une problème,		un.
	» autour des métaux.		en tous les métaux.
	77, les émirs du Meth,		Metn.
	78, au Meth,		au Metn.
	» à Pemqanié,		à Semqanié.
	81, que je m'y associe,		n'y associe.
	90, un peu connu,		cossu.
	100, à côté d'une dame.		au côté.
	101, <i>note</i> .	<i>ajoutez</i>	psaume.
	103, abou Harma,	<i>lisez</i>	abou Hanna.
	106, revêtu d'un abu,		aba.
	118, des émirs Haïgar,		Haïdar.
	126, possessions des curés,		émirs.

Pag. 141, par un muid de blé,
 145, que de la bourre de soie,
 152, en la délivrant,
 157, parvint à touets ses fins.
 » par deux Kaïm-akams.
 160, outre les avances,
 162, on appelle ce cadeau negout,
 » et le nagd.
 170, car cela.
 » rompt ainsi assez,
 177, arménien, syrien et catholique,

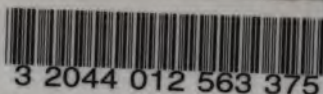
 178, avait son siège à ain-ras,
 188, mas Jounef el Hosn,
 190, ils appellent cela *fadka*,
 248, ils laissaient subsister.
 » parvint à leur faire rendre,
 265, prononcées pour la révoltes,
 266, ils connaissent,
 274, d'imposer à la ville une avance.
 283, dans la baie des Maronites,

lisez un mud.
 que la bourre.
 le délivrant.
 toutes.
 Kaïmakams.
 les avances.
 negout.
 naqt.
 car sans cela.
 rompt aussi.
 arménien et syrien ca-
 tholiques.
 à ain-tras.
 mar Youssef el Hosn.
faska.
 puisqu'ils laissaient.
 à lui.
 la révolte.
 ils ne
 une avanie
 de Marmarizza.



[illegible]

Globe



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

MAY 28 1986

193795

STALL STUDY CHARGE

APR 24 1992

WIDENER

WIDENER

APR 7 2000

JUL 21 1992

SEP 10 2000

BOOK DUE

CANCELLED

WIDENER

WIDENER

MAR 14 2000

CANCELLED

BOOK DUE

